

THE WILLIAM MARSH RICE INSTITUTE



LA PSYCHOLOGIE DE JULIE  
DANS LA NOUVELLE HELOISE  
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

by

Dorothy Forrant Blackledge

A THESIS  
SUBMITTED TO THE FACULTY  
IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE  
REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF  
MASTER OF ARTS

Houston, Texas.

May, 1960.

*Approved*  
*Robert L. Myers*  
*Fred V. S. [unclear]*  
*Donald E. Walker*

## AVANT-PROPOS

### 1. Le point de visée de cet exposé

Cet exposé considère La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau d'un point de vue tout à fait nouveau. C'est-à-dire que je voudrais signaler l'importance du seul roman du philosophe-psychologue Rousseau comme un document expérimental dans lequel Rousseau pose en postulat un être féminin qui subit une vraie névrose dans la lutte entre son hérédité et son milieu. Rousseau révèle comment Julie se trouve aux prises d'une hérédité paternelle très sensuelle et comment ses petites faiblesses de caractère sapent l'énergie morale nécessaire pour résister aux besoins de sa nature voluptueuse-- une nature très nuisible pour la psyché d'une femme qui doit se soumettre au mariage du dix-huitième siècle, et qui avait grandi dans l'atmosphère d'un milieu demi-féodal. "J'ai été élevée dans des maximes si sévères que l'amour le plus pur me paraissait le comble du déshonneur."<sup>1</sup>

Rousseau soumet cette créature de son imagination à une attaque assez prolongée des impulsions toutes contraires à l'ensemble de ses traits acquis. Il démontre que son bonheur absolu n'est possible ni dans un état où manque l'émotion ni dans un état de révolte contre les critères moraux de son milieu rigide. Ce qui est intéressant scientifiquement est le fait que Rousseau pose en postulat pour la composition morale de

son héroïne certains défauts qui permettent un écroulement moral d'un caractère qui semble à première vue sans tache. Alors, Jean-Jacques commence à analyser les effets de ce conflit psychique sur la stabilité émotionnable de sa Julie. Il fait ressortir l'insuccès de sa jeune héroïne à rejeter complètement ses traits acquis et peint sa frénésie croissante à cause de ces impulsions en lutte. Ce conflit constitue l'élément dramatique de la première moitié du roman.

Dans la seconde moitié de La Nouvelle Héloïse, Rousseau confirme un aperçu psychologique bien entendu dans notre siècle: Que la mesure de la santé psychique n'est pas estimée par l'absence de conflits, mais plutôt par la suffisance des procédés utilisés par l'âme déchirée à les résoudre et à les surmonter.<sup>2</sup> Alors, il fait que Julie regagne sa santé psychique par l'expiation de son sentiment de culpabilité (elle croit avoir brisé le coeur de sa mère) en consentant volontiers au mariage arrangé par son père avec le froid M. Wolmar, tandis qu'elle est vraiment amoureuse de l'ardent St. Preux.

Rousseau montre comment Julie est soutenue dans son sacrifice par une conversion religieuse qu'elle ressentit dans l'église le jour de son mariage. Jean-Jacques souligne comment son héritage maternel d'une nature foncièrement religieuse, aussi bien que l'avènement de la maternité, l'aident à se rendre compte que son bonheur psychique dépend de son retour à sa condition primitive comme produit de son milieu. En dépeignant son héroïne

comme une "femme très femme", Rousseau fait ressortir comment l'amour féminin (qui est le noyau d'une telle femme) est naturellement masochiste<sup>3</sup> et le sacrifice d'expiation que Julie a fait est ce qui restaure son équilibre psychique.

Il est intéressant de noter que Rousseau, comme tous les grands artistes, court instinctivement au symbole pour illustrer sa thèse. C'est-à-dire que Jean-Jacques signale que l'énergie morale que trouve Julie pour maîtriser ses problèmes est née seulement après qu'elle avait succombé aux séductions de l'émotionalisme. Il y a, ainsi, la suggestion que, toutes seules, les conditions du milieu et de l'hérédité ne suffisent pas pour la satisfaction complète de la nature humaine, mais qu'elles doivent être prouvées valides et suffisantes en étant mises à l'épreuve. On voit un parallèle entre cet argument et la thèse que l'homme dans son état naturel jouit (peut-être inconsciemment) du bonheur, mais pour apprécier ce bonheur il doit le perdre momentanément en cédant aux instincts appétitifs. Il le regrette une fois perdu et cherche à le regagner en se dépouillant de ses traits acquis et en revenant à sa nature primitive.

Enfin, on peut voir un parallèle entre Julie et St. Preux d'un côté et l'Eve et l'Adam du Jardin de l'autre--car Julie et St. Preux symbolisent nos premiers parents qui ont essayé de trouver le bonheur dans des joies appétitives. Pourtant, après une longue durée de



temps, ils reconnurent aussi que les seules joies infinies pour des êtres bornés sont les joies spirituelles. C'est-à-dire, comme l'enfer existe au dedans de nous-mêmes, ainsi le ciel existe en dehors de nous-mêmes--dans le bonheur des autres. Alors, Rousseau doua sa Julie du bonheur d'un amour tout à fait altruiste--un amour qu'il a trouvé défini dans les écrits de Leibniz: "Le sentiment qu'on a pour celui qui par son plaisir ou bonheur nous en donne de l'amour."<sup>5</sup>

## 2. Abélard et Héloïse--des implications psychologiques

L'origine du titre de ce roman La Nouvelle Héloïse a des implications psychologiques profondes. On sait que Rousseau puisa dans une vraie histoire de deux amants pour son titre, celle d'Héloïse et d'Abélard au douzième siècle.<sup>6</sup> Il est très curieux de remarquer l'influence de cette histoire sur l'intrigue de La Nouvelle Héloïse. On peut conjecturer que Rousseau a vu un parallèle entre Abélard et lui-même. Par exemple, Abélard était aussi précepteur (comme Rousseau et St. Preux). Son père, Bérenger, comme le père de Rousseau, s'adonna à l'instruction du petit Abélard.

En suivant les aventures amoureuses de ce couple, on s'imagine la raison pour laquelle Rousseau introduisit dans son roman l'épisode de la grossesse de Julie avant son mariage et celui de l'avortement. N'a-t-il pas voulu suivre le chemin tracé par l'histoire d'Héloïse et

d'Abélard? Quand Héloïse s'aperçut qu'elle était grosse,<sup>7</sup> elle fit part de cet événement à Abélard. Celui-ci voulut alors épouser Héloïse, mais elle refusa de consentir à ce mariage en prétendant que cette union deviendrait fatale, même funeste, à son Abélard. Nous pouvons comprendre, donc, la réaction curieuse de Julie à l'offre de la part de Milord Bomston d'un refuge pour les deux amants. Elle le refuse à raison de l'"inélu<sup>8</sup>ctabilité" de la fatalité de son sort.

Mais la chose la plus intéressante de l'histoire d'Héloïse et d'Abélard est le fait que, dans la correspondance entre les deux amants, Héloïse représente à son amant que les hommes de génie ne doivent pas être embarrassés d'une famille, et "elle fortifie son argumentation de preuves et de textes tirés des théologiens latins ou grecs".<sup>9</sup> Car Rousseau lui-même, peut-être à cause de cette influence inconsciente, plaça ses cinq enfants dans une Maison des Enfants Trouvés la même semaine que Thérèse leur avait donné le jour. Le remords cuisant de Rousseau en s'écartant de ses enfants le suivit toute la vie. Il l'exprime dans une manière très pathétique à moyen d'une lettre à Mme de Luxembourg:

Depuis plusieurs années le remords de cette négligence trouble mon repos, et je meurs sans pouvoir la réparer. Les idées dont ma faute a rempli mon esprit ont contribué en grande partie à me faire méditer Le Traité de l'éducation; et vous y trouverez, dans le livre I<sup>er</sup>, un passage qui peut indiquer cette disposition.<sup>10</sup>

On peut s'imaginer (en suivant cette thèse de

l'influence de l'histoire d'Abélard et d'Héloïse sur La Nouvelle Héloïse) combien les desseins horribles que le chanoine Fulbert a mis en exécution, firent impression sur la sensibilité du jeune Rousseau. Fulbert était l'oncle d'Héloïse qui pria Abélard de terminer et de parfaire l'éducation de sa nièce. Après s'être informé des amours des deux jeunes gens, le chanoine persuada à un serviteur d'Abélard d'ouvrir sa porte. Il était aidé par ses proches et ses amis à lier le jeune docteur de cordes et celui-ci subit l'effroyable supplice de la castration.

Rousseau semble transposer la castration physique d'Abélard en la "castration mentale" de St. Preux. Son héros, qui au commencement était si ardent et passionné, maintenant (après être retourné chez les Wolmar) écrit à Milord Edouard avec la plume plate de l'eunuque Abélard:

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maîtres de la maison; je les y vis entrer ensemble; je gagnai tristement la mienne, et ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.<sup>11</sup>

Le Rousseau de génie qui, comme musicien, inventa un système nouveau de notation et composa (parmi d'autres<sup>12</sup> ouvrages musicaux) l'opéra charmante Le Devin du Village, a dû se voir lui-même comme un second Abélard dans tous les détails. Car Abélard, lui aussi, se découvre comme compositeur aussi bien que comme philosophe. Ces quelques lignes d'une lettre d'Héloïse à Abélard, classent le célèbre philosophe parmi les meilleurs musiciens et même

compositeurs de son temps: "Vous aviez, je l'avoue, deux talents particuliers que pouvaient vous gagner le coeur de toutes les femmes, le talent de la parole et celui du chant: jamais philosophe ne les avait possédés à un pareil degré."<sup>13</sup>

Mais le Rousseau qui domine La Nouvelle Héloïse est "the wistful Rousseau", cet homme romantique qui met en nu son âme et chante de ses douleurs infinies dans une prose aussi liquide que la plus belle poésie lyrique. Et ce Rousseau tenace ne va pas lâcher sans lutte ses illusions affamées d'amour. Comme un Lazare acharné il s'assied sous la table de Julie de Wolmar pour attraper chaque petite miette de son amour pour son alter-ego, St. Preux. Pour faire que Julie laisse tomber la dernière miette, Jean-Jacques se sert d'une thèse chère à Fénelon, décrite dans sa correspondance à Mme Guyon-- l'idée du "mariage des âmes". M. de Wolmar, le St. Joseph froid et paternel du roman, envoie lui-même cette dernière preuve de l'amour éternel de Julie pour St. Preux. Je cite un extrait de la lettre de Julie:

J'ai fait ce que j'ai dû faire; la vertu me reste sans tache, et l'amour m'est resté sans remord.<sup>14</sup> Je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, et de te le dire encore une fois.<sup>15</sup>

Et, Jean-Jacques, habile à trouver son chemin dans le dédale torturé de l'amour romantique, attrape ce brin de consolation et l'envoie à un St. Preux bien reconnaissant.

## CHAPITRE I

1. La place de Jean-Jacques Rousseau dans le développement général de la psychologie

L'influence de Jean-Jacques Rousseau au champ de la psychologie n'est pas facile à tracer. Néanmoins Rousseau, au dix-huitième siècle, semble avoir ouvert un chemin de pensée psychologique radicalement différent. La contribution saillante de Jean-Jacques Rousseau à la psychologie était son insistance sur le rôle dans la formation du caractère humain de la sensibilité et de l'émotion.<sup>1</sup>

Dans La Nouvelle Héloïse, Rousseau dépeint une héroïne, Julie, dont la formation psychologique est due non seulement aux traits de caractère acquis d'un milieu demi-féodal où elle a grandi, mais aussi aux traits de caractère héréditaires contraires qui entrent en lutte dans sa propre nature. Il étudie comment Julie essaie de combattre les traits négatifs de son caractère, aussi bien que certaines faiblesses d'âme qui menacent de la faire succomber sous leurs poids. Il découvre les sentiments refoulés dans l'inconscient de sa jeune héroïne, et l'évolution de ses sentiments religieux et maternels qui lui donnent l'énergie morale pour faire prévaloir le côté positif de son caractère.

En posant son personnage de Julie, Rousseau ne se sert pas entièrement de la méthode expérimentale--non plus que Balzac presque cent ans plus tard. Celui-ci, par l'acuité de son intuition,<sup>2</sup> étudia les tendances opposées dans la psyché féminine en dépeignant deux

femmes,<sup>3</sup> l'une aux prises de l'amour passionné, l'autre aux prises de l'amour maternel, d'une manière si pénétrante que les efforts assidus des psychologues de profession pouvaient l'égaliser seulement beaucoup plus tard--<sup>4</sup> et tout en employant les méthodes empiriques.

La méthode de Rousseau (comme celle de Balzac) n'est pas une méthode tout à fait scientifique ou intellectuelle--car Jean-Jacques lui-même était avant tout un homme d'émotion: "Un coeur sensible...fit tous les malheurs de ma vie."<sup>5</sup> Le rôle d'un investigateur patient ne convient pas du tout au tempérament rousseaunien. Ainsi, son importance comme psychologue ne réside pas dans ses méthodes scientifiques, mais plutôt dans ses intuitions.<sup>6</sup>

Rousseau était riche en intuition--un don que Goethe<sup>7</sup> appelle le caractère le plus frappant de la femme. Un homme doué de la sensibilité et de l'intuition de Rousseau doit avoir un composant fortement féminin dans sa personnalité entière. En effet, les oeuvres littéraires écrites par les hommes riches d'intuition révèlent un profond entendement psychologique de l'âme féminine. Un tel homme emploie les puissances de sa propre fémininité dans une sorte de sublimation pour s'identifier avec la psychologie de ses personnages féminins.<sup>8</sup> Ainsi, pour apprécier l'influence psychologique de Rousseau, il faut se souvenir de l'ambivalence de sa nature.

Les oeuvres de Jean-Jacques Rousseau continuent à vivre aujourd'hui non pas à cause de ses pouvoirs d'esprit --car le désordre de l'éducation de sa première jeunesse,

mêlé d'une imagination démesurée, est souvent reflété dans le contenu confus de ses livres--mais plutôt en raison d'une intuition géniale<sup>9</sup> qui forme la base d'un entendement psychologique foncier.

C'est-à-dire que du côté intellectuel, on trouve de l'obscurité même dans la composition de l'exposé scientifique de sa théorie politique--le Contrat Social.<sup>10</sup> Mais, ce Contrat Social est reconnu comme une phase intermédiaire de la psychologie--c'est un des premiers essais de passer de l'idéal à la pratique, de la speculation pure aux faits sociaux.<sup>11</sup> De plus, Rousseau introduit une "volonté générale" dans le Contrat Social, une sorte de volonté unie des vœux individuels, un phénomène discuté dans les livres psychologiques modernes.<sup>12</sup>

De plus, il y a souvent un manque flagrant de véracité dans son oeuvre autobiographique Les Confessions. L'auteur lui-même nous avoue qu'il n'a rien ajouté à ses souvenirs personnels sauf quand il y avait une lacune dans sa mémoire: il admet qu'il possède une mémoire très inexacte.<sup>13</sup> Ainsi, Les Confessions de Rousseau ne sont pas jugées aujourd'hui pour leur exactitude, mais plutôt pour leur influence énorme sur les étapes de l'évolution de la science psychologique.<sup>14</sup> "Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti, ni sur ce que mes sentimens m'ont fait faire."<sup>15</sup>

Au dix-huitième siècle, tandis que la doctrine

générale de l'âme avait déjà passé dans une théorie de l'individu, la transition restait inachevée jusqu'à ce que cette doctrine avait absorbé la littérature de l'ob-  
<sup>16</sup>serva-  
 tion de soi. Les Confessions de Jean-Jacques sont citées comme un bon exemple de ce genre de littérature. Leur influence était continuée par un autre étudiant de son "moi", Restif de la Bretonne (connu sous le sobriquet "Rousseau du ruisseau"). Restif, en analysant l'homme ordinaire, suit le chemin déjà tracé par Rousseau en  
<sup>17</sup>fouillant dans sa propre âme.

Le traité d'éducation de Rousseau, Emile, malgré  
<sup>18</sup>les chimères qu'il enferme, demeure une mine inépuisable pour la psychologie de l'enfant. C'est dans cette oeuvre  
<sup>19</sup>que Rousseau découvre "avant les psychologues modernes" que l'enfant est analogue à l'homme primitif et distinct de l'adulte. Rousseau indique les moyens pour préserver cet état car, dans sa croyance sincère que l'homme est né bon, il voulait sauvegarder cette bonté native pendant la vie entière. Les premiers étudiants de la pédagogie n'avaient pas d'idée de l'âme de l'enfant--les enfants étaient regardés comme des adultes diminutifs. C'était Rousseau qui imagina une âme enfantine, celle d'Emile,  
<sup>20</sup>à son bureau d'écrire. Les vues modernes de Rousseau à l'égard de la psychologie de l'enfant sont appréciées à leur juste valeur quand on se rappelle que s'était  
<sup>21</sup>seulement à la fin du dix-neuvième siècle que la branche de la psychologie de l'enfant s'est séparée de la psychologie en général.



En 1693, John Locke avait écrit ses Pensées sur l'éducation. Locke avait soutenu que toutes nos connaissances ont leur origine dans notre expérience, soit externe, soit interne. Rousseau fut bien influencé par l'empirisme de Locke en écrivant son Emile. Par exemple, Jean-Jacques enseigne l'astronomie à Emile en faisant qu'il s'égare et qu'il se sert de ses études scientifiques pour reprendre son chemin.<sup>22</sup> Mais, Rousseau ajouta à l'empirisme de Locke l'empirisme de l'introspection (ou, autrement dit, les pouvoirs de l'intuition) pour découvrir la raison pour laquelle les hommes sont, aux périodes différentes de la vie, tout à fait distincts d'eux-mêmes et semblent être transformés successivement en êtres très différents.<sup>23</sup> -

Bien que l'ouvrage de Locke eût une influence considérable dans son temps, il ne contenait aucune observation positive sur la psychologie de l'enfant, ni aucun tableau de son évolution. Au contraire, en Emile "pour la première fois on rencontre un essai de description des étapes que parcourt l'enfant de la naissance à la puberté."<sup>24</sup>

De plus, Rousseau n'hésita pas d'être en désaccord avec Locke dans son Emile. Par exemple: "Raisonnement avec les enfants était la grande maxime de Locke....; pour moi, je ne vois rien de plus sot que ces enfants avec qui l'on a tant raisonné."<sup>25</sup>

Emile, qui faisait un si grand progrès dans la

psychologie de l'éducation au dix-huitième siècle, demeure la source de la théorie d'éducation moderne. Le succès de l'Institut Jean-Jacques Rousseau (créé à Genève en 1912) ajoute foi à l'influence de Rousseau dans le champ de la psychologie: "Le but de cet Institut est d'initier les personnes se destinant aux carrières pédagogiques aux méthodes scientifiques propres à faire progresser la psychologie de l'enfant."<sup>26</sup>

Enfin, Rousseau, en constatant dans la préface de son Emile: "Commencez donc par bien étudier vos élèves" inaugura un système éducatif gravitant autour de la psychologie de l'enfant qui fait de ce grand philosophe-psychologue "le Copernic de la pédagogie."<sup>27</sup>

## 2. L'Etat de l'étude psychologique en France au dix-huitième siècle.

La science de la psychologie était toujours dans son enfance au dix-huitième siècle. En effet, la philosophie ne devint pas la psychologie avant l'arrivée en scène de Locke.<sup>28</sup> Pourtant, l'empirisme de Locke (et plus tard celui de Condillac) s'était déjà gelé dans une doctrine assez rigide au siècle de lumières. Ni l'éducation des sens ni l'activité de l'individu n'avaient reçu une suffisance d'attention.<sup>29</sup> On se rend compte des faiblesses de l'entendement psychologique si on réfléchit sur la jeunesse de cette science. Car on ne trouve même le mot "psychologie" avant la fin du seizième siècle. Il

se trouve d'abord dans un ouvrage de Goclenius de<sup>30</sup>  
Marbourg, De hominis perfectione, écrit en 1597.

Il semble que le mot ne se soit guère passé dans l'usage courant que depuis le commencement du dix-septième siècle. A cette époque c'étaient les philosophes de l'école éclectique qui l'employaient en opposant la psychologie (science de l'homme moral) à la physiologie (science de l'homme physique). Ils essayaient donc de faire de la psychologie la seule base véritable de la philosophie<sup>31</sup> tout entière.

Le mot psychologie était employé par Jean-Christien Wolff pour désigner l'étude que l'on fait du moral et de l'intelligence. Les ouvrages psychologiques de Wolff étaient écrits en latin: Psychologie Empirica (1730)<sup>32</sup> et Psychologia Rationalis (1734). C'était la première fois que le mot psychologie était employé dans le titre d'un livre.<sup>33</sup> Wolff (mathématicien-philosophe allemand: 1679-1754) systématisa et popularisa Leibniz, et ainsi établit la psychologie allemande sous l'influence de<sup>34</sup> laquelle a grandi Kant.

Wolff était banni de son pays en 1723, mais était accueilli à la cour de Frédéric Guillaume. Le fils célèbre de ce despote entra plus tard en correspondance avec Voltaire, et gagna beaucoup de popularité dans le monde des encyclopédistes--un monde qui comprenait Rousseau, Diderot, et Condillac. Diderot employa les

termes de Wolff pour définir le mot psychologie dans son Encyclopédie. Cette définition de Diderot est une bonne source d'information pour la conception générale de la psychologie au dix-huitième siècle. Il explique la psychologie comme la branche de la philosophie qui définit la nature de l'âme humaine, et il fait un exposé de ses activités. Elle se divise en deux parties: la psychologie empirique ou expérimentale, et la psychologie rationnelle.<sup>35</sup>

En effet, c'était dans cette période versatile du siècle de lumières que Denis Diderot (qui avait des relations de longue date avec Rousseau et qui était une des personnalités les plus avancées de son temps) avait déjà formulé une théorie de l'association d'idées. Voici sa définition de la beauté--une définition qui semble avoir le principe de l'association bien en vue: "Beau est tout ce qui réveille en nous l'idée des rapports."<sup>36</sup>

Comme illustration historique de la reconnaissance des connexions associatives entre les sensations et les sentiments on peut citer un édit curieux qui était mis en circulation à Paris pendant le premier quartier du dix-huitième siècle. Cet édit défendit de jouer la mélodie du vacher alpin--pour ne pas produire la nostalgie dans le coeur des Mercenaires suisses qui servaient dans l'armée française.<sup>37</sup>

Selon Diderot, la psychologie empirique est plus importante que la psychologie rationnelle, et fournit

le point de départ pour celle-ci.<sup>38</sup> On voit que Diderot, en étudiant la psychologie des anormaux, se sert de la psychologie empirique pour éclairer la psychologie des normaux. C'est-à-dire, après avoir fait des expériences sur des aveugles, Diderot jugea qu'en apprenant comment les choses se passent en eux, on peut mieux comprendre comment elles se passent en nous qui voyons. "Et l'on tirerait peut-être de cette comparaison la solution des difficultés qui rendent la théorie de la vision et des sens si embarrassée et si incertaine."<sup>39</sup>

L'oeuvre de Diderot, La Lettre sur les aveugles (1749), exerçait une grande influence sur les philosophes du temps. Son sujet était tout à fait différent de celui de Descartes et de celui de Berkeley, car ni la vision ni l'espace ne sont traités par lui comme le centre d'intérêt de cette étude. Le but de Diderot, comme serait celui de Rousseau, était plus moral que scientifique. Ce sont l'homme qui est aveugle, et la vie d'un tel homme, qui sont les sujets d'intérêt.<sup>40</sup> Diderot se servit d'un homme vivant comme source de ses observations psychologiques sur les aveugles. Cet homme, Nicholas Saunderson, avait perdu la vue à l'âge de douze ans. Chose étrange, Saunderson était un professeur de physique à l'université de Cambridge et réputé pour ses leçons sur la lumière et les couleurs.<sup>41</sup>

Diderot s'occupe très peu de ce que l'aveugle ressent en retrouvant sa vue--il parle principalement

de la vie qu'il doit mener dans l'obscurité. Il fait ressortir avec combien de difficulté les normaux comprennent la vie des aveugles. Qui sait, remarque Diderot, peut-être la métaphysique et la morale des aveugles sont-elles tout à fait distinctes de celles des hommes normaux. Les vêtements nécessaires pour la décence ne peuvent guère être essentiels aux personnes qui ne voient rien. Dans le champ de la métaphysique, la "lumière de la vérité" ne peut guère être une métaphore significative pour ceux qui ne donnent à la lumière elle-même aucune valeur prépondérante.<sup>42</sup>

Diderot écrivit plusieurs années plus tard une suite à sa Lettre sur les aveugles. Pour nous autres étudiants de la psychologie de Rousseau, cette addition contient un paragraphe de haute signification. Car, en racontant l'histoire d'une jeune fille aveugle, Diderot a analysé très clairement la psychologie du besoin de la pitié. Il semble que cette femme n'ait eu aucun désir de regagner la vue qu'elle avait perdue dans l'enfance. Un jour Diderot lui en demanda la raison:

C'est, me répondit-elle, que je n'aurais que mes yeux, au lieu que je jouis des yeux de tous; c'est que, par cette privation, je deviens un objet continuels d'intérêt et de commisération; à tout moment on m'oblige, et à tout moment je suis reconnaissante; hélas! si je voyais, bientôt on ne s'occuperait plus de moi.<sup>43</sup>

Dans La Lettre sur les sourds et muets (1751), Diderot fait des spéculations additionnelles sur la vie des êtres bornés. Il se demande si, dans un certain sens, nous ne sommes pas tous des sourds-muets, étant incapables de

comprendre précisément ce que les autres veulent dire, ou d'exprimer clairement ce que nous voulons dire.

Ces deux opuscules de Diderot sont considérés remarquables dans leur suggestion. Elles atteignent presque le niveau d'une tentative définitive de construire une psychologie de l'individu.<sup>44</sup> En considérant les sens d'une telle façon, et en créant l'idée de personnes qui possèdent un ou plusieurs sens seulement, Diderot arriva presque à cette méthode analytique que nous voyons plus pleinement développée chez Condillac.<sup>45</sup>

Rousseau était lié d'amitié avec les deux hommes, Diderot et Condillac. Jean-Jacques avait rencontré Condillac en 1740 quand il était précepteur des enfants<sup>46</sup> de M. de Mably, le frère des abbés de Mably et Condillac. Chez de Mably, Rousseau fut introduit à la société littéraire de l'époque dont Condillac était un habitué. En effet, Rousseau (dans son Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, 1753) confesse l'influence sur lui des recherches de Condillac sur l'origine des<sup>47</sup> langues "qui peut-être m'en ont donné la première idée."

C'était à Condillac que Rousseau laissa un des manuscrits des Dialogues en 1776. Quand en son état de désillusion il se méfia de Diderot et de ses autres amis,<sup>48</sup> il traita encore Condillac comme ami de confiance. Ce sont les Dialogues qui établissent Jean-Jacques comme un des psychologues les plus pratiques, les plus délicats, de la littérature française, et dans son propre siècle il<sup>49</sup> était "hors concours".

A Paris Rousseau demeura d'abord au même logement où habitait Condillac. C'était à ce logement que M. Roguin l'a présenté à Diderot.<sup>50</sup> Puis, Rousseau parla à Diderot de Condillac et de son ouvrage, et: "Je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir."<sup>51</sup> Plus tard, comme les trois amis demeuraient dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, ils se réunissaient une fois par semaine au Palais-Royal et allaient dîner ensemble au restaurant du Panier Fleuri. Jean-Jacques remarque que ces petits dîners plaisaient extrêmement à Diderot "car lui qui manquoit presque à tous ses rendez-vous ne manqua jamais à aucun de ceux-là."<sup>52</sup>

Dans les conversations entre les trois, les idées de l'un influençaient sans doute celles des autres. Par exemple, il y avait une discussion sur la question: lequel des deux (Condillac ou Diderot) avait le premier eu l'idée d'examiner chaque sens indépendamment. Dans sa Lettre sur les sourds et muets, Diderot avait exprimé cette idée en 1751: "Mon idée serait donc de décomposer, pour ainsi dire, un homme, et de considérer ce qu'il tient de chacun des sens qu'il possède."<sup>53</sup>

Trois ans après, Condillac avait écrit son Traité des Sensations. En suivant le but de prouver que les agents de transport de toutes nos connaissances sont les sensations, Condillac "le Watteau de l'histoire psychologique"<sup>54</sup> imagina une statue réduite à la pure capacité de sentir. En supposant qu'on fait marcher l'odorat de la statue,



on lui fait sentir une rose. En lui présentant ensuite un oeillet, on fait que la statue sent une autre odeur. Alors, les deux sensations entrent en lutte. L'une des deux sensations l'emporte sur l'autre, et la statue développe la faculté de l'attention. Maintenant (en possession de deux idées) la statue peut en faire la comparaison. En faisant la comparaison, elle se rend compte de quelques différences ou de quelques ressemblances.<sup>55</sup> Donc, la statue développe la faculté supérieure du jugement.

Condillac proposa de plus (comme méthode de sortir du labyrinthe des connaissances humaines) qu'on suivît sa méthode: "Le seul moyen d'acquérir des connoissances, c'est de remonter à l'origine de nos idées, d'en suivre la génération et de les comparer sous tous les rapports possibles; ce que j'appelle analyser."<sup>56</sup>

L'influence de l'Abbé de Condillac au dix-huitième siècle fut immense. Il popularisa la psychologie (ou, comme on l'appelait alors, la métaphysique--plus exactement, l'idéologie)<sup>57</sup> dans à peu près la même manière que Fontenelle avait vulgarisé la science astronomique par ses Entretiens sur la pluralité des mondes (1686). Bien que les méthodes de Rousseau et de Diderot fussent psychologiques comme celles de Condillac, celui-ci essaya de prouver que toute l'activité de l'âme dérive seulement des sensations. Rousseau et Diderot cependant voulaient faire des épreuves plutôt morales, tandis que<sup>58</sup> Condillac s'intéressait plutôt au côté scientifique.

Il est intéressant de savoir que Rousseau, tout comme Diderot, essaya de résoudre les problèmes des normaux par l'étude des problèmes des anormaux. Par exemple, on trouve à l'origine des idées d'Emile l'observation de Rousseau sur des êtres anormaux. Il paraît que Jean-Jacques avait été une fois le voisin d'à côté de Jacob Rodrigue Pereire, un Espagnol qui s'était exilé à Bordeaux. Pereire s'occupait de faire parler des sourds-muets, et présenta (en 1749) un de ses élèves devant l'Académie des Sciences de Paris. Il inventa un alphabet manuel pour ses sourds-muets. Son idée d'éduquer les sens avait fasciné Rousseau, qui avait pris un grand intérêt au travail effectué par Pereire. Jean-Jacques était frappé par la pensée que, si on pouvait faire tant de progrès avec les enfants défectifs-nés, certainement il n'y aurait pas de bornes à l'aide de ceux qui possèdent tous les sens. Ainsi, les principes de Pereire menés à bien dans les cas anormaux, étaient utilisés par Rousseau pour les enfants normaux.

Rousseau est considéré par le psychologue américain, James Mark Baldwin (1861-1934), l'auteur du célèbre Dictionary of Philosophy and Psychology, le père français de la science positive de la psychologie tout comme David Hume est considéré le père anglais de cette science. Baldwin l'accouple même avec Auguste Comte, et invente un nom pour les deux. Il nous avise que, si vague et si difficile qu'il soit de définir l'influence personnelle

de Rousseau, il mérite qu'on donne à sa contribution le nom "the Rousseau-Comte Factor."<sup>60</sup>

3. Des devanciers et contemporains littéraires de Rousseau dans le domaine de la psychologie.

(a) Racine--Britannicus, 1669.

Il y avait quelques précurseurs et contemporains français de Rousseau doués comme lui du don d'écrire aussi bien que du don d'entendre la petite voix intérieure de l'intuition psychologique. Racine, roi des dramaturges français du dix-septième siècle, s'éloigne de la conception des types fixes et réussit à tirer l'attention sur la variété des sentiments, leurs modifications infinies, et leurs combinaisons en tempéraments distincts et dans des périodes différentes de la vie.<sup>61</sup> Madame de Sévigné, en donnant des détails sur les moeurs de son temps, accusa Racine de ne comprendre que l'amour; cependant, en réfléchissant sur une seule pièce de Racine, Britannicus, il est clair qu'elle avait tort. Dans cette tragédie on trouve une compréhension tout à fait moderne d'une mentalité anormale.

Plus d'un historien de la psychologie a remarqué le penchant des Français à étudier des anormaux pour faire comprendre la psychologie des normaux.<sup>62</sup> Nous avons déjà noté nous-mêmes cette inclination chez Diderot et chez Rousseau. Racine se montre un bon Français, pour ainsi dire, en suivant ce même chemin en Britannicus: il sait bien dépeindre la mentalité anormale d'un Néron pour faire

ressortir la mentalité normale d'une Junie. De plus, le sadisme inhérent dans la nature de Néron est peint comme une maladie qui s'aggrave avec la croissance physique du jeune homme, jusqu'au moment où il se révèle un sadiste en pleine furie. Nous sentons la première soufflée de l'anormalité de Néron bien encadrée (par le génie psychologique de Racine) d'un seul vers:

Néron:

63

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie.

Paul Janet, en faisant une étude des passions dans les tragédies de Racine, en dégage quelques lois importantes pour la science de la psychologie d'aujourd'hui. Dans son étude de Britannicus, par exemple, il signale la présence de la loi de suggestion employée par Racine dans une scène célèbre entre Narcisse et Néron. Janet explique que, quelque noire que puisse être une âme, elle ne veut ni voir le crime tel qu'il est ni se voir elle-même criminelle. Donc, Narcisse donne à Néron des mobiles logiques qui plaisent à son imagination et flattent ses intérêts. Il arrange que "le moi" de Néron puisse embrasser une image déguisée sans être frappé de l'horreur tout nue. Narcisse suit le chemin d'un Socrate--il fait naître dans l'âme de Néron les pensées qu'il avait lui-même--des pensées criminelles qui d'abord étaient répugnantes à Néron.

64

65

De plus, Janet affirme que la loi de la suggestion est dérivée de la loi de l'association, une loi que nous avons déjà remarquée dans une oeuvre de Diderot. Dans

66

cette scène entre Narcisse et Néron, nous voyons comment le gouverneur traître, par une suite d'instigations (la loi de suggestion) et, de plus, par l'invocation du nom d'Agrippine (la loi d'association) a pu vaincre les scruples faibles d'une victime inconsciemment bien disposée à céder. Racine emploie une psychologie profonde en faisant reparaître à la surface les pensées et désirs criminels déjà cachés au fond de l'âme de Néron, et en les traduisant dans une action désirée par Narcisse (l'empoisonnement de Britannicus) qui lui donnera le pouvoir du chantage sur un prince perversi.<sup>67</sup>

L'enquête sur l'esprit et le coeur humains dans les tragédies de Racine fleurit sous l'ambiance sympathique de la cour de Louis XIV. Mais, le sens psychologique n'était pas limité aux hommes littéraires du Grand Siècle.

(b) Mme de La Fayette--La Princesse de Clèves, 1678

A la même époque parut La Princesse de Clèves, le premier roman de la littérature française à analyser les sentiments amoureux d'une femme mariée.<sup>68</sup> Marie-Madeleine de Lavergne, douée d'une sensibilité délicate, écrivit en 1678 ce court roman remarquable pour l'analyse des mouvements du coeur.<sup>69</sup>

Mme de La Fayette, en écrivant ce modèle du roman psychologique classique, pouvait se servir de deux coeurs comme modèles vivants pour son analyse--celui de la fille de Mme de Sévigné et le sien. Elle était une bonne amie

de Mme de Sévigné et la confidente des secrets les plus  
 intimes de celle-ci. <sup>70</sup> Ainsi, dans la Princesse de Clèves,  
 on peut sentir la présence de l'inspiratrice des belles  
 lettres de Mme de Sévigné. Car Françoise, la fille si  
 bien-aimée de Mme de Sévigné, justement comme la Princesse  
 de Clèves, était la victime d'un mariage de raison en  
 1669. Son mari, le Comte de Grignan, avait un frère  
 cadet qui tomba amoureux de sa belle-soeur, tout comme  
 le Comte de Nemours de la Princesse de Clèves. Françoise  
 (comme la Princesse) se força de garder ses vœux de  
 mariage et lutta contre son propre amour pour son jeune  
 beau-frère. Celui-ci, par inadvertance, révéla l'amour  
 secret entre les deux après sa mort en laissant à  
 Françoise toute sa fortune. <sup>71</sup>

La Princesse fait écho de cette même lutte inté-  
 rieure de Françoise. Elle met à nu ses propres sentiments  
 d'amour pour le Comte de Nemours. Pour se détourner des  
 pensées amoureuses et se sauvegarder de sa faiblesse  
 d'âme, la Princesse avoua tout à son mari. Le Prince  
 de Clèves nous semble d'abord un caractère faible mais,  
 Mme de La Fayette, à raison de son don d'entendement  
 psychologique, découvre comment peu à peu, en se heurtant  
 contre l'adversité, le caractère du Prince se relève  
 de plus en plus. Néanmoins, cette honnête homme du  
 dix-septième siècle est coupable d'une petitesse très  
 humaine--celle d'épier sur son épouse. Avec une subtilité

rare en son siècle, Mme de La Fayette fait ressortir comment le Prince paie la perte de foi dans la fidélité de son épouse--c'est-à-dire, il est étouffé par la force de ses propres émotions et meurt.<sup>72</sup>

Mme de La Fayette, elle aussi, était la victime d'un mariage de raison. Dans une lettre écrite un an après ce mariage, elle admet une "belle sympathie"<sup>73</sup> pour l'éclatant duc de La Rochefoucauld (qui à ce temps-là était très occupé de Mme de Sablé). En tout cas, sans se servir du mot "psychologie", Mme de La Fayette a démontré une capacité inhérente d'étudier les actions de ses personnages et de chercher leurs mobiles en l'observation d'elle-même.

Il est seulement après avoir achevé la lecture de la nouvelle qu'on se rend compte que les traits physiques de la Princesse de Clèves sont aussi difficiles à évoquer que ceux de Phèdre. Nous sommes avisés seulement de "la blancheur de son teint et ses cheveux blonds"<sup>74</sup> -- car les deux auteurs, Racine et Mme de La Fayette, maîtres dans l'entendement psychologique, veulent nous dessiner la réalité de l'âme d'un personnage plutôt que la réalité du corps.

Mme de La Fayette montre avec soin le progrès de l'amour de la Princesse de Clèves pour le cuistre, Nemours: "Madame de Clèves rougit de ce que madame la dauphine devinoit si juste."<sup>75</sup>

Elle dépeint Nemours comme un chasseur qui traque

une pauvre bête; la hardiesse de Nemours croît quand il remarque l'écroulement possible de la vertu de la Princesse. Enfin, nous voyons qu'après la mort du Prince, la Princesse se fait sourde aux prières passionnées de Nemours (un amour passionné qu'elle ressent aussi fortement que lui)<sup>76</sup> pour expier un sentiment de culpabilité.

C'était avec la nouvelle de Mme de La Fayette que le roman moderne de caractère commenç<sup>77</sup>a. On trouve cette même analyse minutieuse de la corruption et de la noblesse de la nature humaine dans un roman par un moine défroqué du dix-huitième siècle, l'Abbé Prévost.

(c) L'Abbé Prévost--La véritable Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut

La création de Manon Lescaut est tout remarquable quand on considère qu'au temps de Prévost il n'y avait pas de caractères saillants dans la fiction sauf dans La Princesse de Clèves. L'Abbé Prévost montre dans sa Manon Lescaut la simplicité et l'absence d'affectation qui caractérisent les personnages de Mme de La Fayette.

L'intérêt de Prévost dans la psychologie de ses caractères n'est pas un accident. On trouve dans ses Pensées toute une série d'observations sur la nature humaine. Il semble nous y donner le plan de sa Manon Lescaut dans la phrase: "Où est l'homme sage qui résistera une fois aux artifices et aux insinuations d'une femme sans vertu, qui se fait une étude de le séduire?"<sup>78</sup>



Prévost, tout comme Racine, essaie de donner une leçon morale dans son histoire. En plaçant ses personnages dans le Paris de son propre temps, au lieu de l'antiquité grecque ou romaine comme avait fait Racine (ou le siècle d'Henri II comme avait fait Mme de La Fayette) il a pu mettre en relief avec plus de succès les implications morales de l'amour aveugle de des Grieux pour Manon, une femme de morales faciles.<sup>79</sup>

Les deux, des Grieux et Manon, sont possédés d'une idée fixe qui forme la base de toutes leurs angoisses--le Chevalier d'un attachement qui le rend aveugle aux défauts de sa maîtresse--et Manon (une créature qui cède à l'entraînement du moment et à son penchant au plaisir) d'une phobie du spectre de la misère.

L'auteur a fouillé le fond du coeur du Chevalier et de sa maîtresse. Il n'a pas seulement analysé leurs mobiles, leurs hésitations et leurs craintes, mais il nous montre l'évolution de l'âme.<sup>80</sup> Il y a la détérioration constante de caractère chez des Grieux, tout en s'enfonçant de plus en plus dans la boue de sa honte. Il y a l'attachement croissant de Manon pour des Grieux qui, peu à peu, éveille le côté profond de son caractère, jusqu'à l'épisode où elle se sacrifie en suivant son amant dans le désert et en pleine connaissance d'une morte inévitable. Alors, Prévost, par le génie de son analyse psychologique, dépeint une évolution dans ces deux natures si différentes<sup>81</sup> au commencement mais qui se ressemblent de si près à la fin.

L'Abbé Prévost était un admirateur de Racine. Comme celui-ci, il peint le monde de Manon tout en méprisant le réalisme extérieur pour exprimer la réalité intérieure--<sup>82</sup> celle de l'âme. Comme j'ai remarqué à propos de Phèdre et de la Princesse, on ne peut pas se représenter l'apparence physique de l'héroïne, sauf qu'elle avait les "mains délicates".<sup>83</sup> On ne sait même la couleur des beaux yeux de Manon--on sait seulement qu'ils sont vraiment les miroirs de son âme: "Tous les mouvements de son âme sembloient se réunir dans ses yeux."<sup>84</sup> Mais Prévost révèle la psychologie de Manon par ses actions. Il fait sa silhouette psychologique en la plaçant dans une myriade de conditions différentes. Par exemple, l'épisode du Prince italien nous montre que Manon est capable de comprendre la fidélité: "Voici l'homme que j'aime, et que j'ai juré d'aimer toute ma vie."<sup>85</sup>

Des Grieux, tout comme la Phèdre de Racine, se sent une âme janséniste à laquelle manque la Grâce--comme des Grieux explique lui-même, il ne peut, dans de telles circonstances, que se rendre aux plaisirs. Après la mort de Manon cette grâce janséniste reparait: "Le Ciel... m'éclaira des lumières de sa grâce".<sup>86</sup>

Au même siècle que l'Abbé Prévost se trouve la personnalité brillante et paradoxale de Denis Diderot. L'esprit subtil de Diderot égalait celui de l'Abbé Prévost dans la pleine appréciation de la finesse et de la sûreté de la psychologie racinienne. Dans sa Lettre sur les

sourds et muets, 1751, Diderot défendit Racine contre la critique de son propre ami, l'Abbé de Bernis, qui avait ridiculisé le dramaturge d'avoir dépeint l'effet sur les chevaux d'Hippolyte de l'état psychologique de leur maître. "Il est constant", Diderot insiste vigoureusement, "que les animaux qui s'attachent à l'homme sont sensibles aux marques extérieures de sa joie et sa tristesse." <sup>87</sup> A vrai dire, Diderot suivit les pas de Racine en donnant à une femme méprisée le rôle principal dans son Histoire de Mme de La Pommeraye, qui fait penser aux fameuses femmes méprisées de Racine: Phèdre, dans la tragédie du même nom, et Hermione dans la tragédie d'Andromaque.

(d) Denis Diderot--Histoire de Mme de La Pommeraye, 1773

Mme de La Pommeraye, une veuve riche et pleine de dignité, est la maîtresse du Marquis des Arcis qui s'ennuie enfin d'une liaison trop longue et plate. Tandis que la petite veuve est tout à fait satisfaite du status quo, le Marquis tourne aux pâtures plus vertes. Elle se rend compte de cette inconstance et se met à se venger. Alors, Diderot montre avec toute la psychologie profonde de Racine comment la haine est l'autre face de l'amour. Tout comme Phèdre et Hermione font détruire Hippolyte et Pyrrhus physiquement, Mme de La Pommeraye se sert de l'habileté et de la finesse d'une femme méprisée pour détruire le Marquis moralement. Elle aborde son ancien amant pour confesser très douloureusement la perte de son sentiment d'amour pour lui. Le Marquis fait semblant de mourir de chagrin, tandis qu'il est accablé de

joie--enfin, il est un homme libre.

Mme de La Pommeraye a déjà élaboré son plan de vengeance. Elle connaît une belle fille de joie qui donne l'impression de posséder un grand raffinement de goût. La femme méprisée présente la jeune Mlle Duquenoï comme un agneau sacrificatoire au Marquis enchanté. Il succombe aux charmes sans nombre de la fille. Mais Mme de La Pommeraye a une arme très puissante--son intuition féminine bien aiguisée par les rudes épreuves de sa liaison avec le Marquis. C'est-à-dire qu'elle se sert d'une vieille vérité qui n'a pas changé depuis les jours d'Eden--le désir de l'homme pour la femme s'intensifie s'il doit surmonter des obstacles pour rem-  
88  
porter son prix:

Marquis, prenez garde à vous; vous vous préparez des chagrins; et j'aime mieux avoir à vous en garantir que d'avoir à vous en consoler. N'allez pas confondre celle-ci avec celles que vous avez connues. Cela ne se ressemble pas; on ne les tente pas, on ne les séduit pas, on n'en approche pas, elles n'écoutent pas, on n'en vient pas à bout.  
89

Ainsi, elle n'est pas étonnée que le Marquis tombe vraiment amoureux en trouvant Mlle Duquenoï assez sourde à sa chanson d'amour sans la bénédiction de l'église. Il se prépare à sauter cette pierre d'achoppement dans la voie de son bonheur. Enfin, le Marquis capitule--il l'épouse. Mme de La Pommeraye ne peut guère attendre le retour du voyage de noces du couple idéal. Elle dit au Marquis avec grand plaisir qu'il s'est bien marié avec une prostituée.

Maintenant Diderot se montre vraiment un maître de la psychologie féminine. Il signale qu'en faisant mal au Marquis, Mme de La Pommeraye ressent toutes les extases de son ancien amour.<sup>90</sup> Nous voyons comment Diderot lui-même (comme le Narcisse de Britannicus) utilise la loi de suggestion dans son Histoire de Mme de La Pommeraye. C'est-à-dire que Diderot nous fait la preuve que la femme vraiment méchante n'est pas la pauvre mais humble ancienne prostituée, mais la maligne et orgueilleuse femme méprisée:

Est-ce que cette fille comprend rien aux artifices de la dame de La Pommeraye avant le dénouement? Est-ce qu'elle n'aurait pas mieux aimé accepter les offres que la main du marquis, et l'avoir pour amant que pour époux? Est-ce qu'elle n'était pas continuellement sous la blame de son horrible aversion pour un état infâme? et si l'on prend le parti de l'en estimer davantage, peut-on exiger d'elle bien de la délicatesse, bien du scrupule dans le choix des moyens de s'en tirer?<sup>91</sup>

Ainsi, Diderot, en découvrant les mobiles de la femme méprisée aussi bien que les ressorts de la femme de morales faciles, se révèle doué du génie psychologique. C'est-à-dire, comme Jean-Jacques qui nous dit: "Je sens mon coeur",<sup>92</sup> Diderot se sert de la méthode subjective, ou l'introspection, pour analyser l'âme féminine entière-- non seulement les idées, mais l'intelligence, le coeur et la volonté. Car la science de la psychologie diffère radicalement des autres sciences dans sa méthode, qui est une méthode subjective. Au contraire, les autres sciences se placent à un point de vue objective et emploient des méthodes objectives.<sup>93</sup>

Néanmoins, Diderot (aussi bien que Racine, Mme de La Fayette, l'Abbé Prévost) tout comme Rousseau, reconnaît que, bien que l'introspection soit indispensable pour l'analyse psychologique, elle est insuffisante. L'introspection ne fait connaître, en effet, que nos propres états de conscience; il est donc essentiel de la compléter par l'observation externe: <sup>94</sup> ainsi, "et je connois les <sup>95</sup> hommes", ajoute Rousseau. Alors, ces hommes littéraires, en se servant de leur génie introspectif, aussi bien que de l'observation externe (qui seule peut nous faire connaître la vie psychique dans toute son étendue et toute sa variété) <sup>96</sup> peuvent différencier par des traits délicats les plusieurs côtés de la psychologie féminine aux circonstances variées et aux périodes distinctes de la vie. Ce qui est un grand pas du Concile de Mâcon (au onzième siècle) quand les théologiens se demandaient si la femme "a une âme ou si elle ne doit pas être classé parmi les brutes plutôt que parmi les êtres raisonnables." <sup>97</sup>

Il sera intéressant, donc, de rapprocher les observations psychologiques de Rousseau et celles de ses devanciers et contemporains susmentionnés.

#### 4. Jean-Jacques Rousseau et La Nouvelle Héloïse, 1761.

##### (a) Racine et Rousseau

Par exemple, Racine a dépeint une Andromaque aux prises de l'amour maternel. Pour l'âme noble et pure d'Andromaque, l'avenir de son fils, Astyanax, vaut beaucoup plus que sa propre vie ou que son propre bonheur. Mais,

tout en reconnaissant la noblesse et l'altruisme inhérents de la nature d'Andromaque, Racine n'oublie pas l'intensité de l'instinct maternel--surtout dans le cas d'un enfant tout petit. Henri Beyle fait une remarque révélatrice dans sa critique d'Andromaque. Il est choqué qu'une mère aussi douce, aussi gentille qu'Andromaque, ait pu avoir la cruauté de substituer un autre enfant pour Astyanax quand une foule assoiffée de sang cherchait l'immolation d'une victime: "Cet autre enfant avait pourtant une mère aussi--mais qu'important les larmes de cette mère?"<sup>98</sup>

Stendhal (qui se vantait de sa connaissance de la psychologie féminine) en ce cas est tombé mal--car, par ce seul épisode, Racine se montre un des psychologues les plus profonds de l'amour maternel. Même une mère idéale et honnête--en face d'un danger mortel à son enfant réduit à l'impuissance--essaiera de le sauver bon gré mal gré et ira jusqu'à commettre un crime entièrement<sup>99</sup> contre sa propre nature.

Sans doute, l'analyse si naturelle des émotions chez Racine influença l'entendement psychologique de Rousseau. Nous connaissons sa longue étude de Racine aux<sup>100</sup> Charmettes chez Mme de Warens. En tout cas, Jean-Jacques lui-aussi montre un entendement profond de la psychologie maternelle. Dans son personnage de Julie (femme à nature voluptueuse) Jean-Jacques montre comment elle savait sublimer son amour passionné pour son ancien amant,

St. Preux, en versant son "moi" dans une grande préoc-  
 cupation et sollicitude pour ses enfants.<sup>101</sup> Rousseau fait  
 ressortir aussi comment l'instinct maternel peut triompher  
 d'une nature timide quand la vie d'un jeune enfant est  
 mise en péril.<sup>102</sup> Julie sacrifie littéralement sa vie pour  
 son petit fils. En voyant Marcellin tomber dans l'eau,  
 Julie part comme un trait et s'élance après lui.<sup>103</sup> Quelques  
 jours après, la mère courageuse est morte à cause des con-  
 sequences de la chute dans l'eau froide.

(b) Mme de La Fayette et Rousseau

En mettant à nu l'âme de la Princesse de Clèves,  
 Mme de La Fayette semble ouvrir le chemin à Rousseau et  
 à son analyse soigneuse du coeur de Julie d'Etange. On  
 trouve le même désir d'expiation chez la Princesse que  
 chez Julie--les deux femmes quittent un vrai amour pas-  
 sionné en voulant expier leur sens de la culpabilité.<sup>104</sup>  
 La Princesse et Julie sont les victimes d'un mariage de  
 raison--tandis qu'elles-mêmes ne se considèrent pas comme  
 martyres (c'était la coutume dans les temps féodaux de  
 la Princesse et, comme nous avons déjà noté, Julie d'Etange  
 grandit dans un milieu demi-féodal.)

La Princesse et Julie étaient toutes les deux filles  
 uniques de mères tendres. Ces deux mères avaient en-  
 seigné à leurs filles la valeur de l'honneur féminin--  
 et ces deux mères moururent de la honte des amours illé-  
 gitimes de leurs filles. Par exemple, après que la Princesse



avait confessé son amour pour le Comte de Nemours à madame de Chartres et était sortie de la chambre de sa mère :

Madame de Chartres ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle vécut encore deux jours, pendant lesquels elle ne voulut plus revoir sa fille, qui était la seule chose à quoi elle se sentoît attachée.<sup>105</sup>

Rousseau nous parle de la honte de madame d'Etange en découvrant les lettres amoureuses de sa fille unique et d'un homme considéré inférieur. En voyant sa mère mourir de chagrin à cause de son amour pour St. Preux, Julie aussi, sous le poids d'un sentiment de culpabilité, essaie d'expier son péché en abandonnant St. Preux à jamais :

Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des mères; je saurai lui sacrifier les sentiments qui lui ont coûté la vie: je serais trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir.<sup>106</sup>

Même après la mort du Prince, la Princesse refuse de se marier avec Nemours tout en l'aimant passionnément. Julie, elle aussi, remarque que M. Wolmar sera son seul époux. Puisque la Princesse et Julie quittent leurs amours passionnés principalement pour soulager leur propre conscience, elles se montrent riches en intuition féminine. C'est-à-dire, elles se rendent compte d'une certaine décadence morale qu'exhalent l'âme de Nemours et celle de St. Preux tout en reconnaissant et en respectant l'énergie morale de leurs époux légitimes qu'elles ne peuvent pas aimer d'un amour si passionné.

(c) L'Abbé Prévost et Rousseau

Dans Les Confessions, Rousseau fait allusion à l'Abbé Prévost (qu'il avait rencontré en 1746) comme "un homme très aimable et très simple dont le coeur vivifiait les écrits."<sup>107</sup> Et c'est justement parce que l'Abbé Prévost avait mis beaucoup de lui-même dans son roman que l'Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut a survécu aux autres ouvrages de ce contemporain de Jean-Jacques.<sup>108</sup> A cet égard, le succès de La Nouvelle Héloïse est en partie due à l'analyse psychologique de son propre coeur par Jean-Jacques Rousseau: "Je sens mon coeur, et je connois les hommes."<sup>109</sup>

L'Abbé Prévost et Rousseau partagèrent une ambiguïté littéraire. Tandis que les deux auteurs montrèrent un côté romantique en mettant à nu l'âme de leurs personnages, ils firent de Manon et Julie la femme universelle d'une fémininité classique. Le noyau de fémininité de Manon était reconnu par Musset dans son poème Namouna où il parlait de cette "Cléopâtre en paniers....d'un coeur trois fois féminin".<sup>110</sup> Et les frères Goncourt, connaisseurs de la femme, n'ont pas seulement écrit de la Manon de Prévost: "C'est l'âme de la fille que l'on retrouve en elle",<sup>111</sup> mais ils étaient même plus flatteurs en signalant la fémininité de la Julie de Rousseau. Les deux frères semblent nous renseigner que c'est Rousseau qui créa l'âme féminine:

Ce que Voltaire est à l'esprit de l'homme au dix-huitième siècle, Rousseau l'est à l'ame de la femme. Rousseau paraît, c'est Moïse touchant le rocher: toutes les sources vives se rouvrent dans la femme... Au souffle de Rousseau, la femme se réveille... La Nouvelle Héloïse convie tous les sens de l'ame de la femme, ses facultés, ses aspirations, dans des pages qui tremblent comme le premier baiser de Julie, et percent et brûlent, comme lui, jusqu'à la moelle!<sup>112</sup>

(d) Diderot et Rousseau

Il y a un élément de caractère que les deux amis, Diderot et Rousseau, ont en commun. Diderot découvre cet élément en écrivant ses "salons" pour Grimm. Pourquoi est-il que parmi les études critiques non-techniques ces "salons" de Diderot n'ont jamais été surpassés dans leur brillance, leur fraîcheur et leur évocation philosophique? C'est parce qu'ils révèlent la force élémentale de Diderot. Ce n'est pas une force purement intellectuelle, car Diderot était sans éducation technique dans les beaux-arts et n'avait presque jamais vu les chefs-d'oeuvre reconnus du monde d'art. C'est plutôt l'intuition d'une nature aussi sympathique que sensuelle.<sup>113</sup> C'est cette combinaison d'une intuition délicate et d'une nature aussi compatissante que voluptueuse dont la nature de Rousseau fait l'écho. C'est cette nature ambivalente qui permet à ces deux hommes de génie de nous donner des portraits qui n'ont jamais été surpassés. Je fais allusion à ces deux femmes de morales faciles--aux croquis de Mlle Duquenois (Histoire de Mme de La Pommeraye) et Laure (La Nouvelle Héloïse).

Dans l'épisode de Mme de La Pommeraye, Diderot montre l'évolution spirituelle d'une jeune prostituée quand elle devient l'objet d'un amour basé sur le respect. Dans un épisode très pareil, Rousseau ébauche un incident dans La Nouvelle Héloïse où Milord Bomston tombe amoureux d'une prostituée italienne. Lui aussi, tout comme le Marquis des Arcis, a déjà une maîtresse de qualité, une marquise napolitaine. Rousseau montre une pareille évolution spirituelle chez la prostituée, Laure, quand elle ressent l'amour respectueux de Milord Bomston. Le caractère de la marquise, cependant, comme celui de Mme de La Pommeraye, se détériore en la haine: "la marquise perdait toujours du terrain par ses vices; Laure<sup>114</sup> en gaignoit par ses vertus."

(e) La psychologie féminine et Rousseau

Alfred de Musset (dont le père, Musset-Pathay,<sup>115</sup> était un grand admirateur de Rousseau) révèle dans ses oeuvres "une délicate analyse des plus sensibles expériences de l'âme. C'est une réussite rare chez nos romantiques, mais non chez Musset qui, seul d'entre eux, a<sup>116</sup> eu le sens de l'intuition psychologique." Mais Musset se découvre moins riche dans l'intuition psychologique que Rousseau. Car celui-ci a déjà répondu (dans La Nouvelle Héloïse) à une question posée par Musset (dans Namouna):

Pourquoi Manon Lescaut, dès la première scène,  
Est-elle si vivante et si vraiment humaine,  
Qu'il semble qu'on l'a vue, et que c'est un portrait?  
Et pourquoi l'Héloïse est-elle une ombre vaine  
Qu'on aime sans y croire, et que nul ne connaît?<sup>117</sup>

Dans cette strophe Musset pose le problème du bien et du mal. Il montre comment, dans le dédoublement de sa nature, l'homme (aveuglé par le voile épais du péché originel) cherche à dévoiler l'ombre vaine de la divinité de sa nature, une divinité que lui, tout comme le Satan d'Eloa, ne se rappelle que vaguement. Musset ne pouvait résoudre ce problème ni pour lui-même ni pour son Hassan.

Rousseau ne pouvait pas non plus résoudre ce problème pour lui-même. Mais, plus riche d'intuition féminine que Musset, Rousseau a pu le résoudre pour sa Julie. C'est-à-dire, Jean-Jacques ébauche dans sa Julie la femme dans toute la vérité de sa nature: la femme spirituelle, source de l'inspiration et de l'élévation morale de l'homme de toute éternité--aussi bien que la femme sensuelle qui, dès l'offre de la pomme fatale du Jardin, s'adresse à la nature plus basse de l'homme.

Mais, Rousseau dépeint une héroïne qui sait concilier ces deux côtés de sa nature féminine et humaine. Julie représente dans une seule psyché les deux femmes dépeintes plus tard par Balzac--la Baronesse Louise de Macumère, femme malheureuse dans l'excès de sa sensualité; Mme de l'Estorade, femme également dissatisfaite dans l'excès de ses sentiments maternels.<sup>118</sup>

Lamartine écrit de La Nouvelle Héloïse: "Grands Dieux, quel livre! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas."<sup>119</sup> Examinons en détail ce roman qui brûle du feu ardent d'un Rousseau aussi sensuel qu'il est mystique.

Peut-être l'auteur répond-il non seulement au problème du conflit de la psyché posé par Musset, mais aussi, en expliquant l'amour de Julie pour St. Preux et pour Wolmar, résoudra-t-il de plus l'énigme posée par un autre grand psychologue de la femme, George Gordon, Lord Byron:

Why did she love him? Curious fool!--be still--  
Is human love the growth of human will?<sup>120</sup>

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE II

Comme nous avons remarqué dans les oeuvres déjà citées de Racine, Mme de La Fayette, l'Abbé Prévost, et Diderot, tous les grands artistes vont du particulier au général. Jean-Jacques Rousseau suivit le même chemin en posant son personnage de Julie. Elle n'est pas seulement l'héroïne de La Nouvelle Héloïse, elle est par surcroît le symbole d'une thèse que l'auteur, par son génie d'écrivain, concrétise dans ce roman. C'est la thèse du déterminisme que Mme de Staël réduit en doctrine beaucoup plus tard (en 1810) dans son oeuvre De l'Allemagne. Elle formule l'idée du rôle qui est joué dans la formation de l'individu (ou de l'homme littéraire) par le milieu (le climat, le moment, etc.) où il a grandi, aussi bien que par ses ascendants. Mme de Staël déclare sa dette littéraire envers "le premier de ses maîtres", dans ses Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau en 1788.<sup>1</sup>

Mme de Staël sentait l'influence rousseauienne pendant toute sa vie. Par exemple, Rousseau avait dévoué deux chapitres de sa Nouvelle Héloïse à une considération du droit d'un homme de prendre sa propre vie.<sup>2</sup> Nous voyons que Mme de Staël, tout comme son maître admiré, prêcha aussi à maintes reprises le droit du suicide. En outre, dix ans avant sa mort (1810), elle avait écrit des Réflexions sur le suicide et elle s'est efforcée de prouver que Jean-Jacques s'était suicidé.<sup>3</sup>

Dans sa première jeunesse, cette femme d'un coeur aussi tendre et naïf que celui de Jean-Jacques, espérait trouver l'amour dans le mariage. C'était une idée extraordinaire à cette époque. Mme de Staël, admiratrice sincère de Rousseau, devait cette espérance à une idée du philosophe: "Le mariage est un état de discorde et de trouble pour les gens corrompus, mais pour les gens de bien il est le paradis sur la terre."

Après avoir été désillusionnée par le mariage, Mme de Staël (toujours bon disciple de Rousseau) s'inspirait de l'idée de celui-ci que le coeur est bon, et puisque le coeur est bon il ne faut qu'écouter la voix intérieure pour guider notre vie. La Nouvelle Héloïse bouleversa Mme de Staël, car elle aussi, tout comme le créateur de Julie d'Etange, avait fait un effort considérable pour échapper aux combats de la passion en se vouant à une sage philosophie. Mais, en se heurtant contre les conventions mondaines, en refusant d'être l'esclave des préjugés de son époque, Mme de Staël trouva que le bonheur lui échappait. Malheureusement, cette pauvre femme, une soeur jumelle en romantisme de Jean-Jacques, continuait de trouver que la vie est d'habitude plus forte que la morale et elle était finalement forcée de se rendre compte que (pour elle) les profondeurs de l'âme étaient trop difficiles à sonder.

Mais Jean-Jacques pouvait se réfugier dans le bonheur calme et transcendant de sa Julie. En se servant d'un



procédé déterministe pour postuler son héroïne, Rousseau savait actionner le personnage principal de La Nouvelle Héloïse d'une telle manière qu'elle échappe (dans la seconde moitié du roman) aux pièges appétitifs que Rousseau lui-même ne pouvait jamais éviter, et qu'elle est devenue définitivement une femme sage et forte.

Rousseau exprime le germe de l'idée de la doctrine déterministe (à l'égard à l'influence du milieu) dans

Les Confessions:

Que d'écarts, on sauroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme par conséquent; tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer.<sup>6</sup>

Ainsi, il nous présente une héroïne qui grandit dans la liberté de la pleine campagne, mais qui est paralysée par des conventions imposées par les règles demi-féodales de la société de son village. A cette époque la question des droits de la femme (qui passionnait un grand nombre de personnes en Europe et en Amérique) était une question brûlante.<sup>7</sup> Par exemple, la femme qui ne se soumettait pas au choix d'un époux fait par son père "arrache à l'édifice social les pierres mêmes sur lesquelles il repose."<sup>8</sup> Donc, Jean-Jacques présente sa Julie comme l'esclave de son milieu, dominée par les préjugés de son temps. "Les préjugés de mon père lui

donnent des principes si différens des miens...<sup>9</sup> Tout  
 m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille sensible  
 étoit perdue au premier mot tendre échapé de sa bouche..<sup>10</sup>  
 Il fait de sa fille une marchandise, une esclave..<sup>11</sup>

Rousseau montre la vérité de l'autre moitié de sa  
 thèse déterministe en faisant ressortir clairement le  
 caractère sensuel du père de Julie qui est l'héritage  
 biologique de celle-ci. D'abord, Jean-Jacques signale  
 l'instabilité du tempérament émotif du Baron d'Etange:

Longtemps inconstant et volage, il prodiga les  
 feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes  
 de plaire que sa vertueuse compagne; et quand  
 l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle  
 cette rudesse inflexible dont les maris infidèles  
 ont accoutumé d'aggraver leurs torts..<sup>12</sup>

Alors, Rousseau dévoile l'étendue de la violence  
 des passions du Baron dans la scène où il s'élance sur  
 sa fille après la louange que Julie chante de St. Preux.  
 Le Baron donne à Julie une série de soufflets qui la font  
 tomber contre le pied d'une table, ce qui la fait saigner..<sup>13</sup>

De plus, Rousseau fait ressortir d'une façon peu  
 équivoque la volupté du Baron dans sa passion trop extra-  
 vagante pour sa fille dans une scène qui rappelle celle  
 où le père Goriot de Balzac "se couchait aux pieds de sa  
 fille pour les baiser; il la regardait longtemps dans les  
 yeux; il frottait sa tête contre sa robe; enfin il faisait  
 des folies comme en aurait fait l'amant le plus jeune et  
 le plus tendre..<sup>14</sup> Le Baron assied Julie sur ses genoux et  
 la tient embrassée dans une attitude très gênante. Julie

l'exprime dans ces mots:

Je sentais de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs--Je ne sais quelle mauvaise honte empechoit ces bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre mettoient entre un père et sa fille ce charmant embarras que la pudeur et l'amour donnent aux amans.<sup>15</sup>

Alors, pour ajouter de l'intérêt au conflit psychique de son héroïne, Jean-Jacques révèle qu'il a donné à Julie un caractère faible: "Je fis l'une brune (Claire) et l'autre blonde (Julie), l'un vive et l'autre douce, l'une sage, et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la vertu semblait y gagner."<sup>16</sup>

Ce caractère faible doit compromettre les intérêts d'une jeune fille qui hérite la nature voluptueuse d'un père aux morales faciles.

Maintenant, avec toute la finesse d'un psychologue du vingtième siècle, Rousseau montre comment la nature voluptueuse de Julie évolue de sa première jeunesse jusqu'au temps où les lettres ardentes de son jeune précepteur munissent le silex qui fait prendre le feu au briquet de sa nature sensuelle. D'abord Jean-Jacques se sert d'une sorte de Dame Pluche à la Musset--c'est-à-dire, de la feue bonne de Claire, "la pauvre Chaillot", pour nous avertir que son personnage de Julie n'est pas si simple qu'il nous le paraît au premier abord: "Combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier soupir de ton coeur feroit le destin de ta vie! Ah, Cousine! si jeune encore, faut-il voir déjà ton sort s'accomplir!"<sup>17</sup>

Il n'était pas difficile pour Jean-Jacques de dépeindre la force des passions impossibles à réprimer. Lui-même, loin de sa maîtresse, Mme de Warens, avait cédé aux charmes de Mme de Larnage qu'il rencontra par hasard dans le coche de Paris: "Je m'enivrai des plus douces voluptés"<sup>18</sup>. De plus, Jean-Jacques exprime sa propre nature ardente non seulement dans le personnage de Julie, mais aussi dans la femme idéale qu'il dessina pour son Emile, Sophie, qui avait "le malheur de se sentir un tempérament combustible."<sup>19</sup>

Mais, pour s'assurer que ses lecteurs se rendent compte de la volupté de son héroïne, il donne des observations sur la première estampe d'une série qu'il avait fait graver pour son roman. Cette première estampe était celle de la scène au bosquet où Julie vient de donner un baiser à St. Preux. Puis elle tombe dans une espèce de défaillance. Avec des précautions et scrupules méticuleux, Jean-Jacques la dépeint qui se penche dans un état de langueur et qui se laisse couler dans les bras de Claire. Donc, l'auteur ajoute d'une manière tout à fait significative: "Julie doit se pâmer et non s'évanouir.<sup>20</sup> Tout le tableau doit respirer une ivresse de volupté."

Un grand poète de Pologne nomme la passion "la poésie du corps", et la sensualité "la prose du corps"<sup>21</sup>. Rousseau signale cette "prose" de son héroïne très adroitement en dévoilant comment Julie aiguise son sens de plaisir

en se servant de son côté épicurien à l'égard aux petites choses de la vie. Elle s'impose de petites privations pour se donner des moyens nouveaux de plaisir sensuel. Par exemple, elle aime beaucoup le café, et quand elle était chez sa mère elle en prenait tous les jours. Mais, après son mariage à M. de Wolmar, elle quitte l'habitude quotidienne pour en augmenter le goût, et se borne à en prendre seulement quand elle reçoit des invitées.<sup>22</sup>

Jean-Jacques répand son sentiment épicurien par la bouche de la sage Claire--un sentiment qu'il considère "s'aiguise la volupté du sage: s'abstenir pour jouir c'est la philosophie; c'est l'épicurisme de la raison."<sup>23</sup>

A vrai dire, il est tout à fait intéressant de noter avec quelle finesse ce psychologue du dix-huitième siècle comprend la signification psychologique de cette Julie "sensuelle et gourmande dans ses repas".<sup>24</sup> Mariée avec un homme qu'elle respecte mais qu'elle dépeint à maintes reprises comme un homme d'une "froideur naturelle"<sup>25</sup> Julie est représentée par Rousseau comme une femme qui sublime sa volupté non seulement dans la sollicitude pour ses enfants, mais aussi dans les péchés véniels de la table. Enfin, le fait que Julie a pris de l'embonpoint après son mariage était une des premières choses que St. Preux remarqua: "Elle a pris un peu plus d'embonpoint".<sup>26</sup> Ainsi, Rousseau nuance cette volupté de Julie--une volupté qui s'exprime dans les feux d'une passion débordée aussi bien que dans la sensualité de la table.

Jean-Jacques ressentit bien le péché mignon de la gourmandise. Ne dit-il pas dans Les Confessions: "J'aime à manger...je suis sensuel."<sup>27</sup> Nous nous rappelons un autre homme littéraire qui, tout comme Rousseau, se sert de la méthode expérimentale pour dépeindre ses personnages-- Emile Zola. On a essayé d'illustrer comment un Zola gras<sup>28</sup> écrivait tout à fait distinctement d'un Zola mince. Zola donne le péché véniel de la gourmandise à sa Gervaise. Mais il le pardonne avec les mots: "Ce n'était pas un vilain défaut"<sup>29</sup>. Rousseau nous avise qu'à la table des Wolmar (à cause du penchant de Julie à la gourmandise) "il y règne une sensualité sans raffinement"<sup>30</sup>, mais lui aussi pardonne ce défaut à son héroïne. Pourtant, Jean-Jacques nous horrifie en revenant à cette gourmandise de Julie dans les dernières heures de sa vie. Lentement et sans hâte, il détaille comment: "Julie fit approcher la table et, ce qui semblait inconcevable dans l'état où elle était, elle eut appétit."<sup>31</sup>

Alors, Jean-Jacques fait ressortir l'anormalité de cette sensualité de Julie--elle n'est pas satisfaite d'un blanc de poulet, mais insiste de plus à manger un certain genre de poisson trouvé seulement dans le lac de Genève, une Ferra. Donc, après avoir mangé du pain, "loin que ce qu'elle avait mangé lui fît mal", cette Julie que tout le monde savait sur le point de mourir, "en parut mieux le reste du soupé".<sup>32</sup>

Or, nous voyons comment Jean-Jacques Rousseau ajoute

foi à sa thèse déterministe en établissant l'importance du milieu et de l'héritage paternel dans la formation de l'individu--son héroïne, Julie. Bon psychologue, cet homme littéraire du dix-huitième siècle s'est rendu compte que sa thèse déterministe était indispensable à l'entendement du coeur humain, <sup>33</sup> car tout homme est différent aux périodes distinctes de sa vie sous l'influence du milieu (le climat, le moment) qui change constamment, aussi bien que sous l'influence de l'héritage biologique qui se manifeste constamment. Comme Jean-Jacques lui-même l'exprime si succinctement: "Un homme tenté résiste une fois parce qu'il est fort, et succombe une autre fois parce qu'il est foible: s'il eût été le même qu'auparavant, il <sup>34</sup> n'aurait pas succombé."

Grand artiste, aussi bien que grand psychologue, il nous rappelle la vérité biblique de la puissance des forces héréditaires qui, bien que cachées, accablant les enfants de génération en génération des péchés et des maux de leurs aïeux.

Nous verrons dans l'analyse suivante comment, dans la profondeur de son entendement psychologique, Jean-Jacques essaie de découvrir pour ses lecteurs les éléments psychologiques secrets de l'âme qui servent de mobiles à toutes nos actions--des mobiles souvent si ensevelis dans le subconscient que nous n'avons pas même connaissance de leur existence. Comme Julie écrit dans une lettre très pathétique à Claire: "Il sembloit que ma passion funeste

voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes  
les vertus."<sup>35</sup>

\*\*\*\*\*

Dr. Hélène Deutsch explique dans The Psychology of Women que dans l'étroite amitié entre deux jeunes filles, l'une est toujours plus passive que l'autre.<sup>36</sup> Julie démontre cette qualité négative dans son amitié de longue durée avec Claire. Elle révèle une dépendance complète sur sa cousine: "toi, la bien-aimée de mon coeur! toi dont à peine dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour."<sup>37</sup>

De plus, en discutant ce type de femme passive et dépendante, Deutsch signale qu'elle a toujours besoin de l'amitié d'une autre femme pour rester contente dans son mariage.<sup>38</sup> Rousseau modèle sa Julie sur ce même besoin psychologique: "Ma douce amie--tu n'est pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfants ou avec mon mari, mais surtout quand je suis seule."<sup>39</sup>

Jean-Jacques a bien compris ce genre d'étroite amitié entre deux personnes du même sexe. Il nous parle de sa coutume de vivre ensemble et tendrement avec son cousin Bernard, ressentant pour Bernard des sentiments plus affectueux que ceux qu'il a jamais eus pour son propre frère. Jean-Jacques, en se séparant de Bernard dans sa jeunesse, se sentait en quelque sorte anéanti.<sup>40</sup> Simone de Beauvoir nous avise que ce désir d'anéantissement conduit au masochisme.<sup>41</sup> Hélène Deutsch ajoute que "la



femme très femme" possède toujours ce caractère de masochisme féminin et Freud distingue soigneusement<sup>42</sup> entre ce masochisme féminin et le masochisme moral.

Alors, dans la déclaration de Jean-Jacques du sentiment d'anéantissement, on trouve une confirmation de sa nature ambivalent: "Nos travaux, nos amusemens, nos goûts, étoient les mêmes; nous étions seuls, nous étions de même âge, chacun des deux avoit besoin d'un camarade; nous séparer étoit en quelque sorte nous anéantir."<sup>43</sup>

C'est ce même genre d'attachement que Julie éprouve pour Claire. Sa cousine est sa "douce amie, ma sauvegarde, mon Ange tutélaire"<sup>44</sup>. Tout comme Jean-Jacques,<sup>45</sup> Julie sent qu'elle ne peut pas vivre sans son amie. Elle risque même de gâter son mariage en insistant que Claire, maintenant veuve, passe le reste de sa vie chez les Wolmar. Elle menace Claire tout en exigeant sa présence continuelle: "Si tu ne veux pas quitter ton ménage et venir gouverner le mien, je suis résolue à prendre une maison à Lausanne où nous irons tous avec toi. Vien(sic) donc, ma bien aimée, mon ange tutélaire"<sup>46</sup>

En signalant un attachement qui va contre le conseil biblique qu'une femme doit quitter tous pour suivre son mari, Rousseau pense sans doute à sa belle-mère, Mme le Vasseur, que l'on rencontre partout dans les récits de sa longue liaison avec Thérèse. Cette femme maintenait un joug de tyran sur Jean-Jacques depuis ses premières relations avec sa fille. Rousseau se plaignait

que "si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère, nous étions<sup>47</sup> heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours." Mais elle possédait au suprême degré l'art d'agacer son beau-fils. Elle bavardait sans cesse et quand elle voyait que Jean-Jacques avait gagné du terrain sur le coeur de sa fille, elle s'efforça de le<sup>48</sup> reprendre. Finalement, quand elle s'engagea à tourner Thérèse contre lui, et même (dit Rousseau) entra dans des connivences secrètes avec Diderot, Grimm, d'Holbach et Mme d'Epinay,<sup>49</sup> Jean-Jacques ramassa son courage pour la congédier définitivement:

Quand à Mme le Vasseur, je lui déclarai qu'il falloit nous séparer: sa fille voulut m'ébranler; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris, dans la voiture du messenger, avec tous les effets et meubles que sa fille et elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent, et je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfants ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me seroit possible, et à ne jamais la laisser manquer de pain tant que j'en aurois moi-même.<sup>50</sup>

L'attachement extravagant de Julie pour Claire ne cesse qu'après la mort de Julie. C'est-à-dire, au lieu de vouloir avoir son mari dans sa chambre pendant ses derniers jours, Julie prie Claire de partager son lit pendant son agonie. C'est M. de Wolmar lui-même qui dépeint le dernier tableau de cette amitié presque monstrueuse entre ces deux femmes: "Je vois les deux amies sans mouvement, et se tenant embrassées, l'une évanouie, et l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je précipite. Elle<sup>51</sup> n'étoit plus."

Cette dépendance parasitique de Julie sur sa cousine, peut-être est-elle le résultat d'une nature maladivement timide. Rousseau, d'une nature excessivement timide lui-même, révèle une perspicacité pénétrante en ébauchant ce côté du caractère de Julie. Quelquefois hardi dans sa jeunesse, avec l'avance de son âge, il redevient l'homme timide. Il fait allusion dans Les Confessions à sa "sotte et maussade timidité"<sup>52</sup> qu'il ne pouvait jamais vaincre et il se plaint même de sa "maudite timidité".<sup>53</sup> Julie souffre si fortement de cette timidité qu'elle n'a point eu le courage de résister à son père au moment le plus décisif de sa vie, quand le Baron d'Etange déclare à sa femme et à sa fille qu'il l'avait promise à M. de Wolmar. "Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils se donnèrent secrètement leur parole. Après son départ, mon père nous déclara à ma mère et à moi qu'il me l'avoit destiné pour époux, et m'ordonna d'un ton qui ne laissoit point de réplique à ma timidité de me disposer à recevoir sa main."<sup>54</sup>

Même Milord Bomston avertit Julie des dangers qui accompagnent une nature trop passive: "La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénère quelquefois en timidité: vous serez sacrifiée à la chimère des conditions. Il faudra contracter un engagement désavoué par le coeur. L'ap-

probation publique sera démentie incessamment par le cri<sup>55</sup>  
de la conscience; vous serez honorée et méprisable."

Cette timidité masque un caractère qui, sous le poids d'une conscience morale très développée, devient un naturel peureux et maladif. C'est l'auteur qui a projeté son propre sentiment extrême de peur dans son personnage principal. Rousseau, homme foncièrement peureux, avoue que tout l'effraie et tout le rebute.

Il dépeint son naturel peureux dans Les Confessions:

"Une mouche en voulant me fait peur.....S'il faut agir,<sup>56</sup>  
je ne sais que faire.....J'étais facile à rebuter."<sup>57</sup><sup>58</sup>

Sachant que sa mère a découvert ses lettres d'amour, Julie redoute la honte, l'humiliation, les reproches cuisants de sa famille. Il est bien curieux de remarquer comment Rousseau (en dépeignant une Julie prise de panique) semble écrire cette scène comme s'il tient la sainte Bible tout ouverte devant lui. Il fait le croquis d'une Eve découverte par un Jéhovah en colère:  
"Où fuir? Comment soutenir ses regards? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre! Tout mon corps tremble,<sup>59</sup>  
et je suis hors d'état de faire un pas."

La nature timide et peureuse de Jean-Jacques, pourtant, est accompagnée par l'orgueil démesuré d'un Chateaubriand à l'égard de la valeur de sa propre originalité, car il nous assure dans ses Confessions son<sup>60</sup>  
sentiment sincère qu'il n'était fait comme aucun autre.

Il vivifie, donc, ses personnages de Julie et St. Preux par une forte dose d'orgueil. C'est Milord Edouard qui sert comme porte-parole de Jean-Jacques: "Vos deux âmes sont si extraordinaires qu'on n'en peut juger sur les règles communes".<sup>61</sup>

On aperçoit dans cet orgueil de Rousseau, celui d'un timide mais vain Julien Sorel qui, en étant avisé par son père de sa position nouvelle de précepteur chez les Rênal, veut savoir premièrement s'il doit manger chez les domestiques.<sup>62</sup> Jean-Jacques aussi, tandis qu'il reconnaît que les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux,<sup>63</sup> quand une position lui était offerte de la part du comte de La Roque, ne pensait qu'à l'humiliation d'être traité en simple domestique: "Quoi! toujours laquais! me dis-je en moi-même avec un dépit amer."<sup>64</sup>

Les gens timides essaient souvent de soulager leurs peurs en ayant recours aux artifices superstitieux. Ce bon Rousseau, d'une nature craintive, ressentit un jour (tout comme Pascal au milieu de ses études)<sup>65</sup> une peur excessive de l'enfer. En jettant machinalement des pierres contre les troncs des arbres, il était obsédé par cette idée fixe d'une punition éternelle aux feux. On voit comment la nature peureuse de Rousseau était teinte de superstition--car, tout au milieu de perfectionner son habileté au tir, il s'avise de faire une sorte de déclaration prophétique pour tranquilliser son esprit troublé. Alors, il se dit que s'il peut

toucher l'arbre devant lui par une pierre jetée, cela sera le signe de son salut éternel; sinon, ce sera le signe de sa damnation à jamais:

Je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de coeur, mais si heureusement, qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'était pas difficile car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut.<sup>66</sup>

Nous trouvons aussi une Julie qui tire toujours un bon ou un mauvais augure des événements les plus minuscules. Même le mariage de Fanchon, sa bonne, avec Claude Anet, lui semble un bon augure que le Ciel (en bénissant cette union) lui donne à elle et à St. Preux. Ce sentiment des influences surnaturelles croît dans l'âme superstitieuse de Julie jusqu'à ce jour horrifant où elle croit prévoir la mort de son amant: "Il n'est plus,<sup>67</sup> il n'est plus. Un secret pressentiment me l'annonce."

Cette nature entichée de superstition de Jean-Jacques se révèle aussi dans son sentiment que c'est le hasard<sup>68</sup> qui arrange tous les événements de la vie. Comme la Phèdre de Racine, il se sent entraîné peu à peu par une force irrésistible.<sup>69</sup> Il ressent une certaine jouissance<sup>70</sup> à gémir de la fatalité de son destin. Julie se déclare aussi un jouet infortuné des vents et qu'elle est livrée au bon vouloir d'une fortune aveuglée. Donc, en se considérant la victime d'un destin qui se moque d'elle, elle refuse l'offre altruiste de Milord Bomston. Il propose<sup>71</sup> de rendre légitime les amours de Julie et de St. Preux en les exhortant de vivre dans le Duché d'Yorc (sic), qui

est son propre domaine--une terre bien lointaine--si lointaine que les odieux préjugés du monde ne pourront pas les atteindre. Mais Julie, aux prises de sa croyance en un sort inexorable qui la poursuit partout, refuse catégoriquement: "mon sort cruel l'emporte sur votre zèle"<sup>72</sup>

En outre, Julie voit dans le mariage de raison arrangé avec M. Wolmar non seulement la main d'un père qui ne transige pas sur ce point, mais la main du destin cruel qu'elle ne peut pas vaincre: "Mon destin voulut que je plusse à M. de Wolmar qui n'avait jamais rien aimé."<sup>73</sup>

Une des causes de la timidité excessive de Julie est son manque d'estime d'elle-même. Claire, une femme beaucoup plus astucieuse que Julie, essaie de déraciner ce défaut du caractère de sa cousine. Elle l'avise même qu'un excès de honte et l'avilissement d'elle-même détruiront en Julie ses autres qualités si admirables.<sup>74</sup> Son mari, M. de Wolmar la prie aussi de s'estimer à son vrai prix,<sup>75</sup> et ajoute très sagement que la modestie extrême<sup>76</sup> a ses dangers ainsi que l'orgueil.

Dans ses intrigues amoureuses Rousseau aussi avait souffert beaucoup d'un manque d'estime de lui-même. Il nous raconte dans Les Confessions comment pendant sa jeunesse, quand tous ses châteaux en Espagne s'écroulaient, et quand il était forcé de trouver une occupation pour gagner la vie, il offrit ses services à une jeune marchande italienne. Comme toujours, Jean-Jacques, le romantique par excellence, tombait amoureux de la belle

Mme Basile dont le mari était un commis-voyageur.<sup>77</sup> Tandis que cette femme, douée d'un joli visage aussi bien que d'un bon naturel, était prête à payer de retour les précoces sentiments de Jean-Jacques, celui-ci était retenu<sup>78</sup> de profiter de l'occasion par son propre manque d'estime. Même au milieu de son affaire de coeur avec Mme de Larnage (qui lui fit des avances très hardies dans le coche de Paris) Jean-Jacques hésita de poursuivre ses amours en croyant qu'elle se moquait de lui.<sup>79</sup> Alors, l'auteur comprend facilement la raison pour laquelle son personnage de Julie se découvre la victime d'un excès de honte et de dénigrement d'elle-même dans plusieurs lettres à St. Preux. Pour ne citer qu'un seul exemple, elle dit: "Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, et tu ne m'en deviens que plus cher en me<sup>80</sup> forçant à me haïr."

La jalousie est un caractère naturel d'une personne qui manque l'estime d'elle-même. Julie d'Etange est la victime de la forme la plus excessive de la jalousie<sup>81</sup> "ce sujet malheureusement trop important pour moi", et s'efforce de la déraciner de sa nature en demandant à St. Preux de promettre de lui confesser quand il aura cessé de l'aimer. Chose étrange--c'est le même aveu<sup>82</sup> que le Prince a voulu exiger de la Princesse de Clèves. C'est le seul expédient qui puisse éteindre en Julie et



dans le Prince de Clèves ce dépit amoureux qui provient d'un sentiment puissant d'infériorité. Il faut remarquer que, dans Les Confessions, Rousseau a mis "sans crainte" la quatrième partie de La Nouvelle Héloïse "à côté de La Princesse de Clèves."<sup>83</sup>

Dans son Emile Rousseau constate que la jalousie en amour est une chose aussi naturelle chez l'homme que chez l'animal, que c'est le désir de posséder trop exclusivement ce qui nous plaît: "Mais quand ce désir, devenu passion, se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse et chagrine, alors c'est autre chose."<sup>84</sup> Rousseau a pu prêcher de tels petits sermons sur la force de ce sentiment à cause de sa connaissance de sa propre destruction spirituelle. Jean-Jacques, épris de Mme d'Houdetot qui était déjà liée à un homme qu'elle aimait aveuglément (Saint-Lambert) nous parle de sa lutte contre la jalousie: "J'étois déterminé tout à fait à me vaincre, et à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure et durable,"<sup>85</sup> mais il n'y réussit guère.

Comme je crois avoir déjà prouvé, la cause de beaucoup des tracasseries de Julie se voit dans son caractère enfantin--c'est une jeune femme criblée de petites faiblesses. Avec grand subtilité Rousseau révèle cet enfantillage de Julie en se servant de la petite Henriette (la jeune fille de Claire qui habite chez les Wolmar) comme son porte-parole. Il dépeint Henriette

comme une personnalité plus sage et plus mûre que l'héroïne. Quand Henriette écrit à sa mère, elle décrit "sa petite <sup>86</sup> maman" (Julie) comme quelqu'un que Claire elle-même traite toujours comme une personne enfantine. Claire ajoute foi à l'implication d'Henriette dans son réponse: "Elle est si enfant, ta petite maman....Embrasse-la, caresse-la, <sup>87</sup> traite-la en enfant gâté."

Rousseau avait une horreur de ce genre de faiblesse. Dans ses Confessions il déclare avec beaucoup d'orgueil que, tandis qu'il était toujours traité en enfant chéri par son père, et même après dans la maison de son oncle, <sup>88</sup> ni l'un ni l'autre ne l'avait jamais traité en enfant gâté.

A cause de cette nature si foncièrement enfantine, Julie ressent très fréquemment l'ennui--un ennui qui lui <sup>89</sup> donne des "noirs soucis" pendant toute sa vie. Rousseau, qui comprend bien les dévastations de cette maladie, fait allusion à cette affliction comme une grande oisiveté qui pouvait "me faire contracter des vices que je n'aurais <sup>90</sup> pas eus sans cela." Alors, il essaie de combattre l'ennui chez les enfants en faisant que la mère (Julie) en leur lisant de petits contes, trouve prétexte pour quitter la chambre quand ils sont le plus avidement attentifs, <sup>91</sup> afin d'encourager les enfants de continuer à lire eux-mêmes. Ainsi, d'après son conseil à Emile où il terme l'ennui le <sup>92</sup> grand fléau des riches et des sédentaires, Jean-Jacques donne l'ordonnance de l'action et du travail pour com- <sup>93</sup> battre cette maladie insidieuse.

Jean-Jacques qui prêche contre les conséquences mauvaises de l'ennui dans Les Confessions et l'Emile, fait voir le désir enseveli dans son esprit de suivre la vocation d'un ministre. "On délibérait si on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher, mais le petit revenu du bien de ma mère à partager entre mon frère et moi ne suffisoit pas pour pousser mes études."<sup>94</sup> Alors, il se purge de ce désir caché en faisant de Julie une prêcheuse.

Quand le malheureux St. Preux va avec quelques amis au café pour s'amuser, Julie le gronde comme une marchande de poison. Il semble qu'elle ait entendu des paroles assez grossières, même un peu obscènes, sortir de la bouche de St. Preux dans un moment indiscret: "De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme."<sup>95</sup>

Sans doute Rousseau, qui dit d'un air penaud: "le goût du vin n'est pas un crime; il rend l'homme stupide et non pas méchant",<sup>96</sup> n'admire pas ce type de maîtresse d'école qui s'alarme des paroles imprudentes d'un jeune homme échauffé de vin. Mais toutefois, il n'hésite pas de présenter un St. Preux qui flatte ce côté désagréable du caractère de Julie, car St. Preux lui répond:

J'en fais pour toi l'irrévocable serment; dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens; jamais elle ne souillera mes lèvres, et son<sup>97</sup> délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu.

"Toute société dépend, dans son intention profonde, dans son développement spirituel de la 'condition' qu'elle fait à la femme", et, inversement, toute femme dépend dans son développement spirituel de la contribution qu'elle fait comme femme à la société. Julie se sent instinctivement (en se donnant à St. Preux) comme une Eve, une traîtresse au sexe féminin aussi bien qu'à la race humaine. Elle sait bien que c'est le devoir de la femme (plutôt que le devoir de l'homme) de garder pur le sang de la race, et l'arme de la femme, pour protéger ce poste de confiance, est la force de l'énergie morale où elle peut puiser. Dans la connaissance de la perte de ce joyau précieux, la pensée de Julie est trempée si profondément dans un sens de culpabilité, qu'elle voit sa propre âme toute noire mais, en revanche, celle de St. Preux demeure toute blanche: "C'est à moi, c'est à moi, d'être faible et malheureuse. Laissez-moi pleurer et souffrir...Mais toi que la honte n'avilit point....toi qui ne sens que l'atteinte du malheur et jouis au moins de tes premières vertus....."

A raison de sa forte intuition féminine, Julie se rend compte de la perte du respect de St. Preux en détruisant son honneur féminin. Elle sait que l'amour ne sera plus pour eux "ce sentiment céleste" mais, plutôt un honteux commerce. Ils n'auront point trouvé la félicité. Julie ressent une amertume envers St. Preux. Ce sentiment triste de Julie est expliqué par la psy-

chologie moderne. Le besoin d'un érotisme de fantaisie est si inhérent dans la psyché féminine que ces jeunes filles qui se voient frustrées de ce droit d'une idéale platonique dans la jeunesse, et qui s'engagent prématurément dans l'activité sexuelle, montrent la même réaction que Julie--l'humiliation, la condamnation d'elles-mêmes, aussi bien que des reproches cuisants dirigés contre les amants.<sup>101</sup> Alors, Julie s' imagine au pied de l'échelle platonique en se donnant à St. Preux, tandis que celui-ci au contraire lui semble être monté machinalement dans une sorte de mouvement métaphysique sur la bascule d'amour: "Cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix; tu t'élèves quand je me dégrade; ton âme semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne."<sup>102</sup>

En discutant les opinions complexes que les femmes tiennent sur la perte de leur honneur, Rousseau semble ouvrir le chemin à la tragédie psychologique Antony, de Dumas, père. Car Julie, tout comme Adèle, s'angoisse sur "l'opinion du monde." C'est-à-dire, Julie perd notre respect en faisant allusion à la perte de son honneur par la découverte publique de son péché--et non à cause d'un sentiment intérieur. Elle a toujours conscience de "l'opinion, l'opinion! Qu'on a de peine à secouer son joug."<sup>103</sup>

Julie se rend compte qu'elle n'était pas très honorable en employant une espèce de chantage mental

pour faire que St. Preux la quitte. Elle avait collaboré avec Claire en lui disant que "le poignard n'est que deux doigts de son coeur."<sup>104</sup> Claire se sert de grands moyens pour assurer que St. Preux parte avec Milord Bomston. D'une façon bien féminine, Claire raisonne avec St. Preux qu'après tout ce que Julie a fait pour lui, on voudrait voir ce que son coeur peut faire pour elle. Est-il étonnant, ajoute Claire, que sa santé s'affaiblisse à cause de ses peines?<sup>105</sup>

Comme son créateur, Jean-Jacques, Julie aime avec transport ou meurt de douleur.<sup>106</sup> Ce genre de personne oscille entre les hauteurs et les profondeurs. Jean-Jacques reconnaît qu'après avoir ressenti des passions très ardentes le moment qui suit le jette généralement dans l'anéantissement.<sup>107</sup> Ce sont les extrémistes comme Jean-Jacques et Julie qui expriment le désir pour la mort. Jean-Jacques discute souvent la mort dans ses oeuvres. Nous avons déjà signalé ses deux chapitres sur le suicide. De temps en temps il voudrait savoir si la mort est vraiment un mal, et même accepte la thèse que la mort est douce aux malheureux.<sup>108</sup>

Les psychologues reconnaissent le désir pour la mort sous le nom "the death instinct"<sup>109</sup> soit pour le bien-aimé--soit pour soi-même. Julie confesse qu'elle est tombée dans un tel désespoir qu'elle souhaite la mort de St. Preux. Elle pense même à demander à son amant qu'il se tue. Cet affreux combat dans l'inconscient

altère en quelque sorte la santé de Julie, en lui donnant  
une horreur d'elle-même.<sup>110</sup>

Elle insiste toujours sur le côté tout à fait morbide de la mort. Ainsi, même en écrivant la dernière belle lettre à St. Preux, où elle découvre la beauté d'un amour qui est éternel, elle ne sait pas s'empêcher de donner un tableau horrifiant d'une Julie qui (au moment même que St. Preux lit sa lettre) doit avoir son beau visage rongé par les vers et même d'un coeur qui a toujours battu avec un amour unique pour le jeune homme et qui devient l'alimentation de ces petites créatures si importunes et si<sup>111</sup> répulsives.

Bien que la mort eût été accueillie par Julie pendant les jours de ses amours malheureux avec St. Preux, pour ce jeune couple, M. et Mme d'Orbe, la pensée de la mort était une pensée fâcheuse. Néanmoins, c'était le mariage de Claire qui était brisé par la perte de son époux, et c'était Julie qui se faisait une sorte de Célestine en s'efforçant d'arranger un mariage entre un homme avec lequel elle avait eu une forte liaison, St. Preux, et sa meilleure amie. En répondant au rôle d'entremetteuse que joue Julie, St. Preux manifeste plus de délicatesse d'âme qu'elle ne mérite. Voilà la réplique assez noble de St. Preux:

Donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte--Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite..Non, Julie je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser. Mais fut-elle plus parfaite que vous, encore, je sens qu'il faudrait n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.<sup>112</sup>

On rappelle que la première ébauche du théâtre espagnol était l'histoire d'une entremetteuse. Dès ce temps-là le mot "entremetteuse" suggère quelque chose d'une corruption générale. Julie révèle sans doute une certaine faiblesse en se faisant entremetteuse de cette façon. Mais, chose curieuse, elle est si aveuglée en ce qui concerne son propre manque de délicatesse, qu'elle accuse St. Preux fréquemment d'une "âme sans délicatesse".<sup>113</sup> Tandis que lui, St. Preux, l'assure de son amour fidèle, elle montre son peu de sensibilité par les mots: "Ton coeur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage--ne sauras-tu jamais aimer?"<sup>114</sup> Mais Julie continue à se moquer d'un "ingrat ami, amant sans délicatesse".<sup>115</sup>

Il est intéressant de se demander comment une telle chaîne de mots est entrée dans le vocabulaire de Jean-Jacques. Ne s'était-il pas accusé lui-même d'un manque de délicatesse en faisant allusion à une tare physique de la petite Zuelietta? Cette courtisane de Venise fit la connaissance de Jean-Jacques sur le vaisseau du capitaine Olivet. La nature romanesque de Jean-Jacques était bouleversée à la vue de cette femme aux yeux noirs à l'oriental, remplie du charme félin, qui arrivait dans une gondole. Jean-Jacques croit que finalement il se rencontre la perfection platonique! Mais, après avoir fait un rendez-vous chez Zuelietta (qui le nomme en badinant son "Zanetto") Rousseau, au chagrin de la femme, plaint qu'elle possède une imper-



fection. (C'est le conte de fées--la belle princesse qui a conscience du pétale de rose caché sous les sept matelas). Ce manque de délicatesse de Jean-Jacques en faisant allusion à la seule imperfection de Zuietta la fait (même une courtisane) rougir violemment.

On voudrait que St. Preux eût le courage de répondre aux accusations répétées de sa Julie à l'égard de son "manque de délicatesse" avec les mots brusques mais tout à fait expressifs de la petite Zuietta à Jean-Jacques:  
 "Zanetto, lascia le donne, et studia la matematica".<sup>116</sup>  
 \*\*\*\*\*

Les petites faiblesses de Julie déjà remarquées sapent sa fortitude à un tel degré qu'elle perd enfin son honneur féminin. Quand Julie se laisse perdre par le côté faible de sa nature, elle n'a pas perdu seulement sa chasteté, mais, ce qui est beaucoup plus important, elle a menacé son intégrité féminine--et, pour ainsi dire, la probité même de la race humaine. La femme a dit: "Le serpent m'a séduite et j'ai mangé."<sup>117</sup> Le Dr. Samuel Johnson, critique et essayiste anglais, en répondant à une question posée par son fidèle Boswell, exprime très nettement les implications psychologiques de la morale de la femme:

I asked him if it was not hard that one deviation from chastity should so absolutely ruin a young woman. Johnson: "Why no, Sir; it is the great principle which she is taught. When she has given up that principle, she has given up every notion of female honour and virtue, which are all included in chastity."<sup>118</sup>

Mais, la femme n'arrive pas immédiatement au bas de la pente fatale qui aboutit finalement dans la perte de l'honneur féminin. Julie d'Etange aussi fait une

série de petits pas, de déceptions menteuses et hypocrites, avant ce jour fatal dans le bois avec St. Preux. Traçons ces petits pas de Julie.

Dans son remords après sa chute, Julie elle-même reconnaît que sa première erreur était d'ouvrir les lettres ardentes de St. Preux, au lieu de les remettre à sa mère:<sup>119</sup>  
 "Ah! le premier pas, qui coûte le plus, était celui qu'il ne falloit pas faire; comment m'arrêteroîs-je aux autres? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme."<sup>120</sup>

Il est vrai que ces lettres brûlantes d'amour de St. Preux éveillaient la nature voluptueuse de la jeune fille. Mais le jeune précepteur était seul dans le monde comme le jeune Rousseau: "J'étais donc brûlant d'amour sans objet, et c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus."<sup>121</sup>  
 En revanche, Julie n'était pas seulement la fille unique dans un ménage affectueux, mais une jeune fille bien aimée dans tout le voisinage où elle avait grandi.<sup>122</sup>

C'est Julie qui fixe le premier rendez-vous avec St. Preux. Elle joue l'hypocrite en lui envoyant par Gustin (le fils du jardinier) une lettre cachée dans un livre et elle met à ce livre "une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre."<sup>123</sup> Alors, elle obtient le premier baiser de St. Preux, homme tout à fait inexpérimenté en fait d'amour, en faisant que Claire lui donne un baiser fraternel, tandis que Julie elle-même le baise avec l'ardeur d'une nature voluptueuse.

En voulant signaler la séduction de St. Preux par Julie, Rousseau demande que, dans cette première estampe de la scène au bosquet, St. Preux doit être dépeint dans un "transport très vif de plaisir et d'allarmes"<sup>124</sup>. Ainsi, Jean-Jacques peint Julie comme une Eve qui fait déchoir le premier homme: "Elle prit de son fruit et mangea, elle en donna aussi à son mari."<sup>125</sup> Et Rousseau montre la réaction de St. Preux tout comme celle d'Adam: "Je ne suis plus le même, et ne te vois plus la même. Qu'as-tu fait....tu m'as perdu."<sup>126</sup>

Rousseau connaissait bien la réaction physique et émotive de St. Preux à ce premier baiser d'une Julie bien-aimée. C'était la sienne au premier baiser de la femme qui concrétisa son personnage de Julie d'Etange--Mme d'Houdetot: "Souvenirs amers et délicieux! laissez-vous jamais mes sens et mon coeur en paix!"<sup>127</sup>

Très subtilement, Jean-Jacques révèle dans quelle abjection cette jeune fille s'enfonce. Dans une lettre à Claire, elle accuse sa cousine, aussi bien que St. Preux, de sa première déchéance: "Quel Démon t'inspira de le rappeler, ce cruel qui fait mon opprobre."<sup>128</sup>

Cependant, Julie n'est pas entièrement aveuglée par son péché. Elle s'est rendue compte comment le vice avait déjà corrompu son âme: "C'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes."<sup>129</sup>

Jean-Jacques, en plaçant ces mots dans la bouche de son héroïne, nous parle du fond de son propre coeur. Car

toute la vie, il avait été hanté par le souvenir de l'accusation du vol qu'il avait portée faussement contre Marion, la jeune domestique de Mme de Vercellis: "Ce souvenir cruel me trouble quelquefois et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier."<sup>130</sup>

Julie fait un autre pas sur le chemin de la déception en feignant de la tristesse au départ de son père et de sa mère à Berne. Mais, elle saute de joie car maintenant elle peut donner des rendez-vous à St. Preux pendant leur absence: "Je pense que nous pourrons sans indiscretion nous voir presque tous les jours."<sup>131</sup>

La passion de Julie monte de plus en plus jusqu'au jour où elle brise tous les liens. Julie devient un vrai précurseur de cette Mme Bovary qui invite Rodolphe à un rendez-vous dans sa propre maison, sachant que son époux fidèle s'endormit en haut.<sup>132</sup> "O comme je vois à présent palpiter ton coeur! Comme j'y lis tes transports, et comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons (sic) point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur."<sup>133</sup>

Alors, Julie, comme une Phèdre entièrement transformée par les besoins de sa nature voluptueuse, amorce des préparations qui font perdre à jamais les derniers vestiges d'un sens d'honneur chez le jeune précepteur. Comme dit le sage Abbé Prévost: "Où est l'homme qui

résistera à une femme qui se fait une étude de le séduire.<sup>134</sup>  
 Alors, ce malheureux précepteur (qui a vu naître et  
 développer ses premiers feux grâce à ce baiser brûlant de  
 Julie) dit tristement: "Pour la seconde foi tu les verras  
<sup>135</sup>  
 couronner."

Les sens du jeune homme sont flattés et enivrés  
 par la scène lascivie qui s'ensuit. La chambre de Julie  
 est parfumée par les odeurs de la rose et de l'iris.  
 Mérimée du dix-neuvième siècle semble avoir puisé dans  
 cette scène voluptueuse (ébauchée par Jean-Jacques du  
 dix-huitième siècle) pour une scène des Chroniques de  
Charles IX. Mérimée exprime la nature sensuelle de son  
 héroïne dans une scène d'une semblable volupté élégante  
 avec les mots de la comtesse Diane de Turgis: "Oui,  
 c'est mon corset. Sainte-Vierge! comment ferai-je?  
<sup>136</sup>  
 J'ai coupé tous les lacets avec votre poignard."  
 Jean-Jacques Rousseau découvre la nature voluptueuse de  
 son héroïne, Julie d'Etange, par la bouche d'un St. Preux  
 dont les sens étaient tout à fait éblouis par "ce corset  
 si délié qui touche et embrasse...quelle taille enchan-  
 teresse....au devant deux légers contours....ô spectacle  
 de volupté....la baleine a cédé à la force de l'impression  
<sup>137</sup>  
 ....empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!"

Mérimée, reconnu pour ses analyses pénétrantes de  
 la psychologie de ses personnages par des paysages com-  
<sup>138</sup>  
 plets en cinq ou six lignes, semble avoir été devancé  
 du point de vue d'époque par Jean-Jacques Rousseau qui

ajoute foi à la profondeur de son entendement psychologique en découvrant la force centrale qui met en branle le côté positif de sa Julie. Examinons cette dernière partie de La Nouvelle Héloïse dans laquelle Rousseau se sert de toute son analyse subtile par résoudre le conflit psychologique de son héroïne en soulignant les ressorts des actions qui la dominent après son mariage à le bon mais froid M. de Wolmar.

\*\*\*\*\*

### CHAPITRE III

#### 1. La Noblesse des vues de Jean-Jacques Rousseau sur l'institution de mariage.

Jean-Jacques Rousseau considère que le mariage est d'un caractère sacré qui élève l'âme par les devoirs de la fidélité et de la pudeur. Ce plus inviolable des contrats est ligoté étroitement d'un noeud saint--et ce noeud saint doit être respecté de tous les hommes. Jean-Jacques, qui respectait cette institution dès sa jeunesse, accable de haine et de malédictions quiconque ose en souiller sa pureté. Selon Rousseau, c'est le goût de la chasteté qui forme la base d'un vrai mariage. Donc, un vrai mariage est la source de tous les biens de l'homme car la chasteté aboutit à la santé, la force, le courage--<sup>1</sup> en effet, à presque toutes les vertus humaines.

Jean-Jacques était si préoccupé de l'importance de cette institution qu'il fouillait profondément dans son histoire. Alors, à cause de sa perspective historique, Rousseau n'est pas rigide dans ses vues sur les nombreux types de ce plus saint des contrats. Au contraire, il regarde avec une certaine largeur d'esprit les lois égyptiennes qui laissaient un homme se marier avec sa propre soeur et les lois romaines d'après lesquelles il était permis d'épouser la soeur de mère.<sup>2</sup>

Jean-Jacques fouillait également dans l'histoire du mariage pour les Français et nous avise d'une cause célèbre à Paris où l'honneur de rang attaqua insolemment

et publiquement le devoir et la foi conjugaux. Cette cause célèbre était celle d'un jeune homme de condition qui avait épousé une femme sans fortune. Ce mariage était cassé sur la requête d'un père en colère qui non seulement gagna son procès mais, de plus, osa déshériter son fils comme un criminel. Ce fils, puisqu'il ne voulait pas être un homme malhonnête, était obligé de s'expatrier et il ne trouvait le repos qu'après de longs malheurs. Mais, la chose la plus importante pour Rousseau dans ses études sur le mariage était ce vrai incident français où Rousseau signale comment les préjugés du rang ne meurent pas facilement. C'est-à-dire, ce même homme (qui était la victime des préjugés sur les convenances du mariage français) lui aussi était inflexible envers son propre fils qui s'était marié sans son consentement, et comme l'avait fait son père<sup>3</sup>, il faisait casser pareillement ce mariage de son fils<sup>4</sup>.

Alors, on n'est pas étonné de la chaleur des vues rousseauniennes sur le rôle du père en arrangeant un mariage pour ses enfants. Comme le lien conjugal doit être le plus libre et le plus sacré des engagements, non seulement toutes les lois qui le gênent sont injustes, mais aussi tous les pères qui osent les former ou les rompre arbitrairement sont des tyrans. Car le lien conjugal est un chaste noeud de la nature qui ne doit se soumettre ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle<sup>5</sup>.



En reconnaissant l'importance de la nature dans le mariage heureux, Jean-Jacques catalogue des convenances naturelles dont les enfants seuls doivent être des juges. N'est-il pas, dit Rousseau (presque d'un air songeur et triste) que le bonheur d'une honnête fille est de faire celui d'un honnête homme? Alors, une jeune fille ne doit pas considérer la naissance, les biens, ni le rang d'un époux futur. Au lieu de cela, elle doit prendre un honnête homme dont la personne lui plaît et dont le caractère lui convient. Il ne faut pas penser au rang social d'un tel homme. Son rang sera toujours assez illustre en s'ennoblissant par la vertu d'un mariage heureux qui ne cherche pas l'approbation publique.<sup>6</sup>

Il est bien clair que Jean-Jacques s'oppose à la vanité d'un père barbare qui arrange un mariage basé sur les convenances d'institution et d'opinion. En revanche, il reconnaît que, quand une fille manque la raison et l'expérience nécessaires pour juger de la sagesse et des mœurs, donc ce n'est pas seulement le droit mais le devoir d'un bon père de les suppléer. Néanmoins, même en un tel cas, il faut régler le rang par le mérite et par l'union des cœurs et non par la naissance ou par les richesses.<sup>7</sup>

Cependant, la pensée de Rousseau n'est pas fanatique. Il ne rejette pas toutes les institutions humaines en formant les mariages. Quand l'égalité des conditions de rang se joint aux convenances naturelles, elle fait

8

pencher la balance quand tout est égal. C'est seulement que Rousseau veut faire ressortir qu'il est bien dangereux d'unir des gens qui ne se conviennent que dans une seule condition donnée et qui ne se conviennent pas autrement. Car, observe l'astute Jean-Jacques, cette condition donnée est au gré des vents de la chance.

En revanche il est infiniment plus intelligent d'étouffer les préjugés et d'oublier les institutions humaines, et de ne consulter que la nature. Deux époux qui sont unis par un tel rapport naturel peuvent subir tous les malheurs imaginables et ils peuvent encore jouir d'un vrai bonheur. C'est un bonheur si bien reposé sur des bases véridiques qu'on peut le ressentir (selon Jean-Jacques) même en pleurant ensemble. Ces deux époux continuent à être heureux dans l'union ferme des coeurs fait l'un pour l'autre.

10

Jean-Jacques continue son explication de ce que signifie son insistance de mettre en valeur les convenances de la nature par opposition aux convenances de l'opinion: La diversité de fortune et d'état s'éclipse et se confond dans le mariage. De plus, elle ne fait rien au bonheur. En revanche, la diversité d'humeur et de caractère demeure, et c'est par elle seule qu'on est heureux ou malheureux.

11

On peut se tromper quelquefois en croyant que ce bon Jean-Jacques ouvre les portes à deux battants à chaque mariage formé d'après les sentiments naturels

même si c'est un mariage mal assorti. Mais, au contraire-- Rousseau se montre très circonspect. Il donne plusieurs raisons pour lesquelles un homme ne doit s'allier ni au-dessus ni au-dessous de lui. Un homme, dit Jean-Jacques, ne peut chercher une femme dans tous les états. C'est-à-dire que Rousseau a conscience du poids des préjugés des autres. Il fournit, donc, des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un père judicieux.

Un tel père ne doit pas vouloir donner à son fils un établissement au-dessus de son rang. Ce fils, en y montant, s'expose à mille maux réels qu'il sentira toute sa vie. Enfin, qu'importe le rang au jeune homme? Mais, quant à un mariage au-dessous de son rang social, c'est encore fort différent. Car, comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est alors la position de ce chef qui règle celle de la famille entière. Donc, le jeune homme qui s'allie dans un rang plus bas, au lieu de descendre lui-même élève son épouse. Mais, en prenant une femme au-dessus de lui, il abaisse cette femme sans s'élever lui-même.

C'est dans l'ordre de la nature (nous avise Rousseau) que la femme obéit à l'homme. Alors, quand il la prend dans un rang inférieur tout va bien pour le jeune mari. Au contraire, en s'alliant au-dessus de lui, alors on trouve une femme qui joue le tyran. Et l'époux (qui doit être le maître) devient l'esclave et la plus misérable des créatures. La femme, dont l'empire est

celui de la douceur, et dont les ordres ne doivent être que des caresses, et les menaces ne doivent être que des pleurs, méconnaît la voix d'un tel chef. Alors, le mariage basé sur une alliance au-dessus du jeune homme conduit au désordre, et ce mariage en devient un de misère et déshonneur.<sup>12</sup>

Donc, tandis que Jean-Jacques semble encourager le jeune homme à se marier au-dessous de lui, il y a un point sur lequel il ne transige pas. C'est qu'il ne convient pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en a point.

Comment une femme peut-elle élever ses enfants si elle n'a pas développé l'habitude de réfléchir? Elle ne saura que les menacer et ainsi les rendre craintifs, ou les flatter et ainsi les rendre des enfants insolents au lieu d'enfants aimables. En revanche, il ne convient pas qu'un homme prenne une femme savante, une sorte de bel esprit qui fera établir dans sa maison une royauté littéraire au lieu des devoirs de femme. Une telle épouse dédaigne les petits travaux de son sexe et devient le fléau de son mari, de ses enfants, et de ses amis-- enfin, de tout le monde. En effet, ajoute un Jean-Jacques en pleine colère, un bel esprit doit rester fille toute sa vie quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre. Mais pour l'honnête femme, la gloire reste dans l'estime de son mari et ses plaisirs dans le bonheur de sa famille.<sup>13</sup>

Alors, on note que le jeune homme doit montrer beaucoup de circonspection en se mariant avec une femme qui ne possède pas assez d'éducation pour élever correctement ses enfants. Toutefois, il y a une autre perle de sagesse qui tombe de la bouche de notre philosophe-psychologue. C'est une chose souvent oubliée par le jeune homme amoureux: dans le mariage on doit plutôt fuir que de rechercher une grande beauté. On sait que c'est la figure qui la première frappe l'attention du jeune homme. Cependant, la beauté s'use promptement par la possession --si vite, à vrai dire, qu'au bout de six semaines elle n'est guère si importante pour le possesseur--tandis que les dangers d'une grande beauté durent autant que la beauté elle-même. Si la belle femme est encore un ange fidèle, son mari devient le plus malheureux des hommes en la voyant entourée d'hommes sans honneur qui<sup>14</sup> ne se lassent jamais dans leurs efforts de la corrompre.

Jean-Jacques touche aussi au problème de l'âge propre à faire le mariage. Il nomme l'âge nubile le vrai moment de la nature. On penserait, donc, que le premier moyen à s'offrir pour résoudre ce problème serait de laisser le jeune homme se marier bien vite. Mais non! Bien que cela semble être l'expédient le plus sûr, ce n'en est pas le plus utile. Car il y a tant de contradictions entre les droits de la nature et ceux de nos lois sociales!

Alors, Jean-Jacques estime qu'un jeune homme peut étendre (au moins jusqu'à vingt ans) sa pureté de sens.

Rousseau cite l'Allemagne où un jeune homme qui perdait sa virginité avant vingt ans resterait diffamé. De plus, il attribue à la continence de ce peuple durant leur jeunesse la vigueur de leur constitution et la multitude de leurs enfants. Il cite, de plus, le père de Montaigne qui s'est marié vierge à trente-trois ans. Et on peut voir dans les écrits de son fils quelle vigueur le père a conservé pendant plus de soixante ans. Donc, récapitule Jean-Jacques, pour savoir élever des enfants, il faut attendre du moins le moment où on ne l'est plus.<sup>15</sup>

Rousseau ajoute de saines remarques qui feraient appel au bon sens des jeunes gens d'aujourd'hui. C'est-à-dire que quant aux jeunes filles, il raconte comment les fatigues de la grossesse supportées avant l'âge mur affaiblissent la constitution, ruinent la santé, et abrègent la vie. Il est vrai que, quand la mère et l'enfant grandissent à la fois, et que la substance nécessaire à l'accroissement de chacun des deux se partage, ni l'un ni l'autre n'a assez de ce que lui destinait la nature. Tous deux doivent souffrir un manque de nourriture.

Jean-Jacques rappelle aux jeunes qui songent à se marier dans la pleine jeunesse que l'état de mariage porte des devoirs aussi bien que des plaisirs. Alors, avant de prendre une place dans l'ordre civil, il faut apprendre les devoirs du citoyen et se sentir prêt à mourir en protégeant le gouvernement et les lois de la patrie.<sup>16</sup>

Mais Rousseau ne rebaisse pas la valeur du mariage où la raison seule choisit. C'est-à-dire que Jean-Jacques considère le mariage de Claire et M. d'Orbe comme un mariage heureux sans amour--et cette union qu'a formée la sagesse doit croître avec l'âge et doit durer autant que cette sagesse.<sup>17</sup> Jean-Jacques nous demande si cet aimable et vertueux couple, pour moins connaître l'amour,<sup>18</sup> ont-ils été moins unis?

Il affirme que le mariage est une dette que chacun contracte envers son espèce. Donc, la vie est une sorte de substitution qui doit passer de race en race, et que quiconque ayant un père est obligé de le devenir. Cependant, l'obligation de se marier n'est pas commune à tous car elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé. Alors nous trouvons encore l'implication psychologique de l'histoire d'Abélard et d'Héloïse --c'est celle-ci qui se sert de ce même argument en excusant Abélard de l'épouser même quand elle est grosse. "C'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois", dit le porte-parole d'Héloïse (Milord Edouard). "Mais pour les ordres qui dominent les autres, il est plus convenable être des célibats."<sup>19</sup>

Pour conclure, notre Jean-Jacques (qui n'avait jamais connu un mariage heureux) "tient la carotte devant l'âne" avec la promesse que le mariage est vraiment le paradis sur la terre.<sup>20</sup>

Et comment doit-on prévenir le refroidissement de l'amour dans la chaîne indissoluble du mariage? "Elle est simple et facile" nous avise ce grand psychologue-philosophe. "C'est de continuer d'être amans quand on est époux".<sup>21</sup>

## 2. Le côté positif de Julie

Il est très important de préciser les vues de Rousseau sur l'état de mariage parce qu'il a basé (sur ces vues) toute la dernière partie de son beau roman, La Nouvelle Héloïse. Cette seconde moitié de La Nouvelle Héloïse est dévouée à la régénération de Julie par le moyen de son mariage. Jean-Jacques, homme d'idéaux très élevés sur le sujet de mariage, n'écrivit pas seulement plusieurs longs morceaux sur le caractère saint de cette institution, mais il fit élever le caractère de son héroïne par les bénéfices que l'état de mariage répand. Il faut un homme doué d'un entendement psychologique profond pour dépeindre la floraison des traits positifs de Julie sous le soleil lumineux d'un bon mariage. Rousseau, analyste par excellence, montre cette évolution morale de son héroïne à cause des bonnes racines plongées au sol de cette sainte institution. C'était vraiment un sol bien fécondé par la foi religieuse et les joies maternelles.

Pourquoi Julie d'Etange abandonne-t-elle un vrai amour passionné ressenti pour le jeune St. Preux? Pour-



quoi consent-elle volontiers à se marier avec un homme d'un naturel froid et d'un âge mur? C'est pour expier un sens de culpabilité envers une mère morte de honte après avoir découvert les amours illégitimes de sa fille unique.<sup>22</sup> Chose singulière! Cette expiation consciente de Julie est responsable du bonheur tranquille et durable qu'elle ressent dans l'institution de mariage.<sup>23</sup>

On remarque la force du sentiment filial de Julie dans sa lettre d'adieu à son amant. Elle l'exprime dans une façon réminiscente de To Lucasta, on going to the Wars: "I could not love thee, dear, so much, loved I not honour more."<sup>24</sup> C'est-à-dire qu'elle flatte le caractère de St. Preux en suggérant qu'un homme si noble ne pouvait pas aimer une fille assez dénaturée pour oublier ses obligations filiales. Julie d'Etange avait une pleine conscience des droits du sang.<sup>25</sup>

Donc, Julie expose des traits de caractère que ne possède qu'une nature très susceptible aux sentiments les plus profonds--elle est capable d'un amour passionné, mais elle révèle assez d'énergie morale pour abandonner son amant afin de remplir ses devoirs filiaux. Une telle nature doit avoir un côté profondément religieux.<sup>26</sup> Curieusement, bien que Julie d'Etange n'ait jamais été tout à fait sans religion, elle n'était attachée à aucun dogme.

Pourtant, tout en attendant dans la petite église

à être mariée, son âme attendrie par la pensée d'un amant et d'une mère qu'elle ne reverra jamais, cette jeune fille (pour la première fois de sa vie) ressent une véritable extase religieuse. Pleine d'une frayeur inexplicable, elle se sent subitement prête à tomber en défaillance. Elle a besoin de toute sa force pour se tenir debout pendant la cérémonie solennelle du mariage. Alors, Julie croit tout à coup entendre la voix de Dieu lui-même dans celle du ministre qui prononce la sainte liturgie du mariage.<sup>27</sup>

A ce moment, Julie a conscience d'un coeur délivré du danger de l'oubli de ses vœux de mariage. Comme un baptême de feu, cette voix mystique épure son âme. Elle se sent dans l'état premier d'une Eve avant la chute.<sup>28</sup>

Et cette expérience religieuse de Julie n'était pas seulement une amélioration passagère. Rousseau signale soigneusement comment son héroïne, même dans son lit de mort, puise dans la profondeur de ses sentiments religieux pour fortifier son énergie morale. Jean-Jacques fait ressortir que, comme le sentiment religieux de Julie n'est attaché à aucun dogme, c'est une religion qui durera. C'est-à-dire que c'était celle de Jean-Jacques lui-même. Il se déclare un chrétien selon la doctrine de l'Evangile, et un disciple de Jésus-Christ. Il décrit pleinement cette espèce de religion dans son Emile par la bouche du Vicaire savoyard.<sup>29</sup> On se rend compte combien Rousseau a doué sa jeune héroïne de sa propre profession

de foi en se souvenant des renseignements dans Les Confessions qui indiquent que Julie, dans son angoisse, exprime exactement les sentiments religieux du Vicaire savoyard.<sup>30</sup>

Comme nous avons déjà noté, Rousseau possède des sentiments très forts sur la nature sacrée de l'institution de mariage. Naturellement, ces sentiments nobles englobaient par extension des idées très élevées sur le respect qu'on doit à une mère. Tandis qu'il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son père peut être en quelque sorte excusé, en revanche un enfant qui manque de respect à sa mère doit être écarté du chemin de chaque homme honnête. Cette espèce de fils n'est qu'un monstre misérable et on doit l'estimer indigne de voir le jour.<sup>31</sup>

Jean-Jacques considère, alors, qu'il ennoblit le caractère de sa Julie en la dépeignant comme une femme très fortement imbue du sentiment de la maternité. Elle attend avec un amour non simulé la naissance même d'un enfant illégitime, le fruit de ses amours pour St. Preux. Julie (bien qu'elle comprenne la flétrissure sociale de donner le jour à un tel enfant) fait des plans joyeux pour sa naissance.<sup>32</sup>

Cette héroïne, ordinairement d'une nature timide et peureuse, semble puiser (devant son mariage) de l'énergie morale dans sa révérence pour la création d'une âme, aussi bien que de la puiser (après son mariage)

dans ses nouveaux sentiments religieux. Elle montre un courage saillant en résolvant de faire une déclaration publique au pasteur du lieu en présence de toute sa famille.<sup>33</sup> Et après s'être rendu compte de la perte de cette petite âme dans un avortement, Julie n'avait pas une seule pensée égoïste tout en se sachant libre maintenant de la crainte des actions violentes de son père. Au contraire, la force de ses besoins maternels la fait considérer que le Ciel l'a punie en lui faisant souffrir cet avortement. "Hélas, je fus encore abusée par une si douce espérance! Le Ciel rejette des projets conçus dans le crime; je ne méritois pas l'honneur d'être mère."<sup>34</sup>

Avant son mariage avec M. Wolmar, Julie avait déjà montré son côté maternel en donnant des soins maternels aux affaires de St. Preux. Par exemple, la première fois que son amant s'éloigne d'elle, Julie lui envoie une petite boîte remplie d'argent pour s'assurer qu'il vive sans gêne.<sup>35</sup> Quand St. Preux va à la montagne, Julie lui écrit de ses craintes pour ses fatigues; et comme la saison était fort avancée, elle veut qu'il revienne pour ne pas souffrir des tempêtes ou tomber malade de la fatigue.<sup>36</sup>

Quelquefois Julie le traite comme un petit garçon --comme une George Sand son Musset. "Malgré tout notre emportement, vous êtes le plus facile des hommes, et malgré la maturité de votre esprit, vous vous laisser

tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne saurez fréquenter des gens de votre âge sans en descendre et redevenir enfant."<sup>37</sup> Hélas! On note dans cette phrase l'ombre pâle de cette Julie "prêcheuse" que nous avons déjà discutée!

En effet, Julie possède ce qu'Hélène Deutsch nomme "la forme active maternelle". C'est ce type de femme maternelle qui, sous les conditions normales, est toujours la mère d'une grande famille d'enfants.<sup>38</sup> Les psychologues modernes, donc, approuveraient cette figure maternelle ébauchée par Jean-Jacques qui est dépeinte comme une femme si riche en intuition féminine qu'elle est sauvée d'une disposition matriarcale.<sup>39</sup>

Après la naissance de ses fils, Julie avait encore un grand besoin de sa confidente, Claire. Mais, n'est-ce pas vrai que cette fois-ci son besoin de sa cousine la rend une mère de tous les jours? C'est-à-dire que Julie se sent obligée de dire combien elle aime ses enfants à n'importe qui l'entende.<sup>40</sup> Elle explique que bien que son époux, le bon M. de Wolmar, l'écoute, la tête d'un père ne tourne pas comme celle d'une mère. "La maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfants, sans donner l'ennui."<sup>41</sup>

Il est singulier comment la nature entière de Julie semble se fortifier après le don de la maternité. St. Preux reconnaît immédiatement que l'embrassement

de Julie mère est tout à fait différent de ce premier  
 baiser au bois de Julie jeune fille. "C'était une mère  
 de famille que j'embrassais", il remarque quand Mme de  
 Wolmar (enchantée de le voir) saute au cou de son ancien  
 42  
 amant.

Julie n'est pas une mère jalouse. 43 Elle désire seule-  
 ment élever ses enfants sous et selon la direction de  
 leur père "pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui  
 44  
 ressembler." De plus, elle partage volontiers les joies  
 45  
 de sa maternité avec le solitaire St. Preux. Elle pos-  
 sède un coeur si maternel qu'elle adopte aussi la petite  
 Henriette de Claire comme sa propre fille. St. Preux  
 était fortement ému par le beau spectacle de Julie  
 "assise vers la fenêtre et tenant sur ses genoux la  
 46  
 petite Henriette comme elle faisait souvent."

47  
 Julie est une vraie mère dévouée. Elle a une ré-  
 pugnance extrême de confier le soin de ses enfants aux  
 48  
 mains mercenaires. M. de Wolmar s'inquiète du travail  
 qui menace la santé de sa femme; il propose qu'elle  
 se donne congé de temps en temps. Mais Julie se retire  
 chaque après-midi dans la chambre de ses enfants pour  
 leur enseigner les bonnes manières et pour leur apprendre  
 49  
 leurs devoirs religieux.

De plus, Julie exprimait son côté maternel par la  
 tendresse avec laquelle elle essuyait la sueur de  
 fièvre du front de ses enfants et en guérissant d'un  
 50  
 baiser les petites maladies de leur enfance. St. Preux,

qui admirait extrêmement cette mère dévouée, aimait s'asseoir et regarder cette tendre Julie dont les regards étaient si souvent perdus dans une sorte d'extase maternelle sur ses enfants.<sup>51</sup> Quel contraste entre la calme tranquillité de Julie qui soigne ses enfants et l'inquiète sollicitude des autres mères!<sup>52</sup>

L'affection maternelle de Julie augmente toujours pendant son mariage. Mais, elle n'oublie jamais le conseil de la sage Claire: "Entoure-toi sans cesse de tes enfants; reste peu seul avec lui (St. Preux) dans la chambre, dans l'Elisée, dans le bosquet."<sup>53</sup> On trouve dans cette attitude puritaine de Julie (qui s'entoure toujours de ses enfants pour éviter d'être seule avec St. Preux) quelque chose de Kitty Belle dans l'histoire dramatique de Chatterton. Toute comme Kitty Belle, Julie se sert de ses enfants comme une sorte de chapelet vivant pour se protéger des pensées illégitimes d'amour.<sup>54</sup>

Le créateur de Julie, Jean-Jacques Rousseau, même au moment de la composition de La Nouvelle Héloïse, donne des présages des maintes pages qu'il va bientôt dévouer aux joies de la maternité dans son Emile. Par exemple, Julie reconnaît la voix de la nature dans les pleurs de ses enfants. Elle affirme que c'est bien sûr qu'un enfant n'en verse jamais en vain.<sup>55</sup> Une autre idée que Rousseau développe sur l'éducation des enfants se trouve dans La Nouvelle Héloïse. Une lettre de St. Preux

à Milord Bomston exprime l'idée qu'il fait mal aux enfants de les forcer à apprendre par coeur; c'est-à-dire qu'il faut meubler de bonne heure la tête des enfants d'idées et non de mots.<sup>56</sup>

Rousseau fit de sa Julie une bonne ménagère car sa Thérèse était loin de l'être. Ce pauvre Jean-Jacques qui raconte comment lui et Thérèse s'asseyaient à la fenêtre de sa chambre pour manger (sur deux petites chaises posées sur une malle)<sup>57</sup> imagine une héroïne qui fait du déjeuner de midi le repas gentil et bien-ordonné des amis. Pour ajouter aux douceurs de l'intimité familiale, Julie exclue même les valets de la salle à manger.<sup>58</sup>

Cette bonne ménagère se rend compte que les joies de la table sont rehaussées par le bon vin. Alors, elle ne manque jamais de faire servir après le soupé une bouteille du vin le plus délicat. Alors, Jean-Jacques (qui nous assure que le goût du vin n'est pas un crime)<sup>59</sup> veut vraiment nous montrer une Julie transformée. Cette prêcheuse qui grondait auparavant le pauvre St. Preux pour boire, se met maintenant à deviner les goûts de son mari jusqu'à ses goûts alcooliques.<sup>60</sup> Julie cherche à prolonger l'heure familiale en travaillant sur sa broderie près de la fenêtre et tout en surveillant les petits jeux de ses enfants.<sup>61</sup> Pour Julie, sa famille est le monde entier.

Jean-Jacques, un homme assez vaniteux, néanmoins



avait une admiration sincère pour le trait de modestie qu'il trouvait inséparable de la dignité d'une vraie femme. Il disait dans ses Confessions qu'une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère pour y faire régner cette modestie que la gentillesse féminine porte chez elle à une maison.<sup>62</sup>

Julie n'avait pas seulement un maintien modeste, mais aussi une opinion modeste sur la valeur de ses propres charmes féminins. Quand St. Preux brûle de jalousie quant à l'attitude amoureuse de Milord Edouard envers Julie, celle-ci rassure son amant très modestement: "Je ne sais ni ne savoir si Milord Edouard à d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge."<sup>63</sup>

Une autre facette de la modestie est la pudeur-- "cette douce pudeur", comme la nomme Vigny. Jean-Jacques considère la pudeur comme la suprême volupté de l'amour. "Que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi".<sup>64</sup>

Une thèse chère à Rousseau était qu'il y avait un moment dans l'évolution humaine où ce feu si vif et si doux de la pudeur épurerait tous les sentiments de l'homme.<sup>65</sup> Jean-Jacques tâche de faire ressortir par La Nouvelle Héloïse que la pudeur est une partie inséparable d'un vrai amour. Dans son personnage de Laure, prostituée dont la pudeur est éteinte, Rousseau souligne que la pudeur de celle-là revient avec son amour altruiste et

66

pur pour Milord Bomston. Jean-Jacques nous avise que la pudeur est un don du Ciel qu'on ne peut pas contre-faire. "Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui que la veut imiter."  
67

Cependant, St. Preux était bien aise de noter l'absence d'un excès de pudeur du Julie, l'épouse. Julie, jeune fille, baissait toujours les yeux en parlant. Mais, Mme de Wolmar donne l'évidence d'une sécurité vertueuse dans la franchise de son chaste regard.  
68

Ce chaste regard de Julie l'épouse est mis en valeur par sa connaissance de l'art d'animer ses grâces naturelles. Julie est possédée d'un désir innocent et louable de plaire à son mari. Quand le bon M. de Wolmar est sur le point de retourner d'un voyage d'affaires, Julie devoue le jour entier à faire une toilette éblouissante.  
69

Rousseau exprime dans ses Confessions combien il admire la femme qui fait une toilette élégante.  
70 Néanmoins, le pauvre Jean-Jacques ne pouvait jamais satisfaire son goût d'une femme de premier ordre que dans son imagination créatrice. Il demeurerait toute la vie avec une ancienne bonne d'un goût peu délicat et toujours mal habillée. Il est assez touchant de lire les mots pathétiques dont Rousseau dépeint ce côté de son propre caractère:

De petites marchandes, ne me tentoient guère; il me falloit des demoiselles. Chacun a ses fantaisies; ç'a toujours été la mienne, et je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état et du rang

qui m'attire; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne, plus de gout dans la manière de se mettre et de s'exprimer, une robe plus fine et mieux faite, une chaussure plus mignonne, des <sup>71</sup> rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés.

D'après cette description de sa demoiselle imaginaire, Rousseau fit graver une estampe spéciale, sa Julie. Nous y voyons une Julie (devenue femme et mère) parée soigneusement et élégamment de tous ses atours féminins. <sup>72</sup>

Pour St. Preux, il n'y avait pas de plaisir plus vif que de regarder sa Julie vaquer à ses petits soins de ménage. <sup>73</sup> Ainsi, Jean-Jacques fait que Julie exprime sa fémininité non seulement dans son désir de plaire à son mari par une toilette éblouissante, mais aussi dans sa préoccupation avec les travaux de la maison. Elle les fait sans ennui et aussi joyeusement qu'elle fait sa broderie et sa dentelle. <sup>74</sup> En effet, Julie semble être douée d'un excès de fémininité. Elle démontre l'excès de sa fémininité dans la manière qu'elle n'hésite pas d'exprimer (avec innocence) son admiration pour l'air de supériorité masculine que porte toujours Milord Edouard. <sup>75</sup>

A vrai dire, la question de la différence nécessaire entre les manières et les occupations des sexes était très chère à Jean-Jacques. Dans son Emile, il donne sa pleine attention à l'éducation de Sophie: "Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement

travailler à leur préjudice."<sup>76</sup>

Julie n'est pas seulement très féminine, mais elle s'efforce de développer ces mêmes qualités désirées dans la petite Henriette. "Ma petite Henriette quoiqu'un peu jaseuse aujourd'hui sera sage et posée; elle modérera ces jeunes étourdis et je prétends bien lui donner d'avance l'autorité qu'elle sera digne un jour d'avoir sur le mari qui lui est destiné."<sup>77</sup>

Julie aime réitérer qu'elle n'est qu'une femme et mère et dans ce double caractère elle sait tenir son rang.<sup>78</sup> Pour souligner la fémininité de Julie, Jean-Jacques fait créer une estampe spéciale qui montre Mme de Wolmar assise dans un fauteuil et tenant de la broderie; même sa femme de chambre s'engage à faire de la dentelle.<sup>79</sup>

Rousseau se sert de sa Julie comme le symbole d'une "Eve qui enseigne à Abel et à Caïn qu'ils peuvent plaire à Dieu tous les deux en se livrant à des travaux différents."<sup>80</sup> Jean-Jacques souligne la fémininité de sa Julie en faisant ressortir qu'elle n'est pas un de ces beaux esprits--une mère de famille indolente qui est contente d'étudier au lieu de suivre ses petits bouts de travail de maison.<sup>81</sup> En effet, le bon Jean-Jacques est si sévère contre la femme qui n'est pas tout à fait femme, qu'il parle assez rudement par la bouche de son héroïne de cette Madame Guyon de qui il avait emprunté sa pensée du "mariage d'âme" pour sa Julie:

Ainsi, cette Madame Guyon dont vous me parlez eût mieux fait, ce me semble de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille, d'élever chrétiennement ses enfants, de gouverner sagement sa maison que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des Evêques, et se faire mettre à la Bastille pour des reveries où l'on ne comprend rien.<sup>82</sup>

Toutefois, ce Rousseau qui parle avec tant de noblesse de la religion, du caractère saint du mariage, des joies du foyer, n'était pas toujours grave et solennel. Il avait aussi un côté gai. Il aimait marcher à la campagne "à acheminer gaiement".<sup>83</sup> Quand il était en bonne humeur il chantait tout le long du chemin.<sup>84</sup> Rousseau appréciait particulièrement le trait de gaieté dans le caractère de la femme. Il nous raconte en détail sa rencontre avec les deux jeunes filles charmantes, Mlle de Graffenried et Mlle Galley, et il se délectait de leur gaieté vive.<sup>85</sup>

Alors, il donne à son héroïne ce trait de caractère si apprécié. St. Preux fait allusion à cette gaieté naturelle de Julie dans une manière tout à fait charmante: "Comme pouvez-vous être si folâtre en public et si grave dans le tête à tête".<sup>86</sup> Ainsi, Rousseau se montre bien capable de développer l'entendement psychologique de Julie; elle est gaie, même (pour employer le mot gracieux de Jean-Jacques) "folâtre" en public, mais elle est vraiment une jeune fille très sage et réservée dans le tête à tête. Cette gaieté, cette folâtrerie, est une sorte de masque pour sa nature timide, un trait bien connu aux psychologues qui comprennent l'âme délicate

de la jeune fille candide.

Même les lettres de Julie prennent souvent le style des saillies gaies d'une âme qui est l'innocence même. St. Preux répand un peu du lyrisme de Ronsard en écrivant à Julie que "la rose qui vient d'éclore n'est pas plus fraîche que vous."<sup>88</sup> Mais St. Preux n'est pas toujours content de ce ton gai--en effet, il écrit à Julie que ce qui l'irrite plus que tout le reste est qu'elle le jure un amour éternel d'un air gai, comme si elle disait la chose du monde la plus plaisante.<sup>89</sup> Il se méfie de cette gaieté dans le royaume de l'amour:

Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, et que je hais l'indiscrette santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerais mieux vous voir malade encore, que cet air content, ces yeux brillants, ce tient fleuri qui m'outragent?<sup>90</sup>

Pour nous autres étudiants des poèmes d'Alfred de Vigny, il est tout à fait étonnant combien celui-ci a puisé dans La Nouvelle Héloïse. Par exemple, Vigny se plaignait de la gaieté de Delphine Gay et écrivit un poème Pâleur qui est presque la même pensée exprimée par St. Preux:

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine  
Et soulevaient ton sein sans agiter ton coeur  
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine  
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.<sup>91</sup>

Revenons à notre Julie. A ce temps-là, il lui était impossible de prendre un air grave en écrivant à St. Preux. Elle voulait partager sa gaieté.<sup>92</sup> Sa gaieté était possible pour elle car sa mère existait encore, et

cette connaissance de la convalescence de sa mère si bien-aimée animait et redoublait les plaisirs de tous les jours de Julie: "Ma mère se trouve mieux depuis quelques jours."<sup>93</sup>

Julie pétillait du fond de son âme débordant de joie, comme une autre version de Mme de Sévigné. Il est vrai qu'elle jouait la prêchese à l'égard de la ribote de St. Preux, mais elle savait aussi taquiner gaiement son amant sérieux sur sa prédilection pour le bon vin française. Par exemple, à la soirée où les deux amants étaient invités (séparément), elle lui dit: "A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur et bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, et à mon intention, après avoir fait de quelques goûtes une libation expiatoire aux grâces."<sup>94</sup>

Elle montre ce même esprit folâtre en envoyant son portrait à son amant qu'elle défend d'examiner avant qu'il ne soit seul dans sa chambre. "Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage."<sup>95</sup>

Avec l'esprit d'une bonne fée, elle éveille la curiosité de St. Preux sans le laisser deviner le contenu:

La manière de s'en servir est bizarre. Il faut la contempler tous les matins un quart d'heure jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur ses yeux, sur sa bouche, et sur son coeur; cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant.

On attribue encore à ces sortes de talismans une vertu électrique très singulière, mais qui n'agit qu'entre les amans fidèles. C'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le succès de l'expérience; je ggis seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Cependant, après avoir perdu son honneur féminin, ce trait de gaieté (que Jean-Jacques égale à la nature innocente)<sup>97</sup> manque à Julie. Alors, elle se montre badine et folâtre de temps en temps seulement pour prévenir des explications trop graves. Julie fait allusion à son "feint enjouement".<sup>98</sup>

Après son mariage, Julie reprend stoïquement une gaieté qui n'est plus naturelle. Mais elle la porte comme un masque comme une partie de son expiation pour la perte de sa mère. Elle, qui avait toujours partagé la passion de sa cousine pour la danse, la renonce pour la vie.<sup>99</sup> "J'ai tenu parole". Mais, cette bonne épouse, cette bonne ménagère, ne veut pas gâter les plaisirs de ses hôtes ni de ses domestiques. Ainsi, elle exprime son amour pour l'humanité en dansant aux moments nécessaires. Comme St. Preux remarque: "Il n'est pas rare qu'elle y danse elle-même, fût-ce avec ses propres gens."<sup>100</sup>

Rousseau lui-même n'a jamais compris pourquoi l'on s'effarouche tellement de la danse et des assemblées qu'elle occasionne, comme s'il y avait plus de mal à danser qu'à chanter.<sup>101</sup> On rappelle la réaction de Rousseau qui lisait dans le septième tome de l'Encyclopédie l'article sur Genève par d'Alembert où le projet de Voltaire pour l'établissement d'un théâtre était appuyé. Ici, le contraste entre la pensée de Voltaire et celle de Rousseau est clairement indiqué. Voltaire (essentiellement urbain) voyait et employait le théâtre comme un



instrument de propagande et un agent civilisateur dans la guerre pour l'affranchissement de l'humanité.<sup>102</sup> Rousseau, au contraire, dans sa condamnation du théâtre, suivait une tradition puritaine et rurale, et il offre, au lieu du théâtre, les joies innocentes de la danse.<sup>103</sup>

Dans les soins pour les paysans employés par M. de Wolmar, le bon Jean-Jacques arrange que sa Julie inaugure souvent des projets très gais pour les amuser. Par exemple, il y avait des petites soirées où on donnait des feux d'artifice et où Julie adjuge le prix à celui qui a fait le meilleur travail du jour. Alors, elle lui présente un flambeau.<sup>104</sup>

Ensuite, on voit comment cette ancienne prêch<sup>^</sup>euse regarde le monde maintenant plus largement, car elle offre à boire à toute l'assemblée: "Chacun boit à la santé du vainqueur et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence."<sup>105</sup>

Même dans son lit d'angoisse, Julie se montre une femme qui pense aux autres plutôt qu'à elle-même. Pour garder le secret d'une mort qui approche, elle égaye sa chambre avec des fleurs sur la cheminée. Toute la chambre répand une odeur délicieuse. On ne peut se croire dans la chambre d'une femme qui meurt. Cette pauvre femme malade fait même sa toilette avec le soin le plus grand. "Tout cela lui donnait plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure."<sup>106</sup>

Enfin, cette gaieté de Julie dans ses dernières heures rappelle celle de Mme de Vercellis (une des amours platoniques de Jean-Jacques)<sup>107</sup> qui à la fin de sa maladie a pris "une sorte de gaieté trop égale pour être jouée, et qui n'était qu'un contrepoids donné par la raison même contre la tristesse de son état."<sup>108</sup>

Même après l'arrivée du ministre à son lit d'angoisse, Julie tient cet air gai. Elle peut reprendre son ancienne gaieté car son bonheur est le témoignage de sa bonne conscience.<sup>109</sup> Alors, le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant--un jour plein d'une gaieté sans contrainte.<sup>110</sup>

Cependant, cette dernière gaieté devient quelque chose de macabre. Car Julie, la prêcheuse, qui avait grondé St. Preux d'avoir bu trop de vin, et qui a toujours cru qu'il n'y a pas d'objet plus odieux qu'une femme ivre, donne elle-même évidence d'un peu d'ivresse pendant ses dernières heures.<sup>111</sup>

En effet, elle se mit à babiller avec vivacité--on l'aurait crue en santé.<sup>112</sup> Jean-Jacques termine cette scène macabre de l'ivresse de Julie mourante en rappelant le lit de mort de Socrates. Julie dit: "On m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère et douce de la sensibilité."<sup>113</sup>

Un des traits les plus beaux du caractère de Julie était sa candeur naturelle. L'Académie Française définit la candeur comme une pureté d'âme. Julie donne évidence

de ce trait même au moment de succomber à sa passion pour St. Preux: "Je m'y livrais avec d'autant plus de sécurité qu'il me semble que nos coeurs se suffisoient l'un à l'autre."<sup>114</sup> Au retour de St. Preux (après tant d'années d'absence) le visage de Julie est illuminé par cette pureté candide. Puis elle regarde son mari avec un sourire candide qui atteste une reconnaissance sincère pour sa grande générosité d'âme.<sup>115</sup>

Car Julie avait un de ces beaux caractères qui possèdent pleinement le rare sentiment de la reconnaissance. Par exemple, en faisant allusion à Milord Bomston (qui avait été son bienfaiteur et celui de St. Preux) elle a envie de se jeter à ses pieds pour exprimer ses remerciements. Mais, au même temps, Julie se montre possédée d'un fin entendement psychologique de caractère. C'est-à-dire que tout en reconnaissant la bonté de Milord Edouard, elle se rend compte aussi de son intempérance, et (ajoute notre héroïne) "Jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus?"<sup>116</sup> On note de plus la délicatesse du sentiment de la gratitude en Julie. Elle écrit à St. Preux que, bien qu'elle veuille montrer sa reconnaissance au jeune Bomston, elle ressent une espèce de honte car, en vérité, "C'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien."<sup>117</sup>

Shakespeare lui-même observe qu'il n'y a pas de trait de caractère plus commun et plus détestable que celle de l'ingratitude qui est "sharper than a serpent's tooth".<sup>118</sup>

Nous sommes bien contents de voir, alors, que Jean-Jacques n'est pas coupable de ce défaut méprisable. Il témoigne à bien des égards sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs. "La bonté avec laquelle un homme nous traite nous attache à lui."<sup>119</sup>

Dans ses voyages, le pauvre jeune homme était forcé d'offrir sa veste comme paiement de son dîner, et son brave hôte la refuse. Rousseau, quinze ans après, retourne à la même petite ville pour réitérer ses remerciements.<sup>120</sup> Même son rival pour l'amour de Mme de Warens (Claude Anet)<sup>121</sup> remarquait surtout ce sentiment si fort de Jean-Jacques. Le bon abbé de Gouvion essayait d'apprendre le latin au jeune homme. Tandis qu'il n'avait pas d'aptitude pour cette langue, cela ne l'empêchait pas d'exprimer son sentiment de gratitude envers le bon abbé. Il était vraiment touché des soins prodigués sur lui sans motif hypocrite.<sup>122</sup>

La reconnaissance de Jean-Jacques remonte même jusqu'à son enfance. Sa gratitude à sa "chère tante" est un sentiment très beau: "Je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens."<sup>123</sup>

Cette "chère tante" de Jean-Jacques était celle qui prit si grand soin de lui qu'elle sauva ce petit enfant faible dont la mère était morte en lui donnant le jour: "Je vous pardonne de m'avoir fait vivre, lui écrit Jean-Jacques."<sup>124</sup> Car, encore très jeune, son coeur sensible

lui pèse par la pensée qu'il était une cause de douleur à son père. Tandis que son père l'aimait avec dévouement, de temps en temps ce père ne pouvait le regarder. La pensée l'accable que cet enfant était la cause de la perte de sa belle femme.

Alors, nous trouvons dans le seul roman de Rousseau, La Nouvelle Héloïse, une héroïne qui donne sa vie, elle aussi, pour son fils. Dans un acte tout à fait courageux, Julie risque sa propre vie en sauvant Marcellin de se noyer. Donc, Jean-Jacques fait qu'un de ses personnages (Claire) se met à frémir à la vue de l'innocent Marcellin. Ses regards se détournent de lui en horreur. Même ses  
125  
bras devient raides en repoussant le malheureux Marcellin.

Nous avons noté, donc, deux traits de caractère très beaux que ne manquent pas à Julie--la reconnaissance et le courage. On est bien content, pourtant, de trouver qu'il y a un défaut de caractère que Julie manque: celui du snobbisme. Julie abrège ses principes sur l'égalité des êtres humains dans la phrase: "La femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un  
126  
Prince." Ce bon mot de Julie portait un grand péril pour Jean-Jacques. Dans ses dialogues, Rousseau juge de Jean-Jacques, il dresse la liste des extraits de ses oeuvres qui ont constitué pour ses ennemis des crimes impardonnables.  
127  
Il explique l'origine de ce trait d'esprit de Julie (et ses conséquences) dans Les Confessions:

Cette phrase m'était venue dans la chaleur de la composition, sans aucune application, je le jure. En relisant l'ouvrage je vis qu'on ferait cette application. Cependant, par la très imprudente maxime de ne rien ôter par égard aux applications qu'on pouvait faire, quand j'avais dans ma conscience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrase, et je me contentai de substituer le mot prince au mot roi que j'avais d'abord mis. Cet adoucissement ne parut suffisant à M. de Malesherbes. Il retrancha la phrase entière dans un carton qu'il fit imprimer exprès, et coller aussi proprement qu'il fut possible dans l'exemplaire de Mme de Pompadour.<sup>128</sup>

Jean-Jacques avait cristallisé sa pensée sur le snobbisme en faisant ses devoirs de précepteur chez Mme de Vercellis. Dans sa maison il avait fait la connaissance d'un abbé savoyard appelé M. Gaime. Cet homme de probité et de bon sens avait amorti l'admiration du jeune Jean-Jacques pour la grandeur. C'est-à-dire qu'il lui prouva logiquement que ceux qui dominent les autres ne sont pas plus sages qu'eux.<sup>129</sup>

Car, il y a une autre espèce de domination qui mérite vraiment notre admiration--c'est la domination de soi-même. Et cette espèce de domination a besoin de ce que Stendhal appellera "l'énergie morale", une sorte de force qu'une fourmi peut exercer aussi bien qu'un éléphant. Hélas! Jean-Jacques Rousseau n'était pas un homme débordant d'énergie morale. Quand il est allé à Lyon avec son maître de musique, celui-ci fut frappé par une de ses convulsions épileptiques. Jean-Jacques, saisi d'effroi de ces atteintes violentes, abandonna son ami malade au milieu de la rue d'une ville étrange.<sup>130</sup>

Nous avons déjà mentionné le vol d'un petit ruban couleur de rose par Jean-Jacques (à cause d'un manque d'énergie morale il laissait blâmer la jeune cuisinière, Marion). Il faut faire une petite digression ici pour remarquer l'ironie du destin quant au vol du ruban, et au remords de Jean-Jacques occasionné par sa propre faiblesse d'âme. Premièrement, il avait volé le ruban pour faire un cadeau à cette même Marion. Mais encore plus important, nous devons en partie Les Confessions à ce manque d'énergie morale dans cet homme aux prises toute sa vie d'une sensibilité démesurée:

Je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon coeur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à Mme de Warens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit.

Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allègement sur ma conscience; et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes Confessions.<sup>131</sup>

Quel paradoxe! Le manque d'énergie morale est une des causes psychologiques de la composition de ce chef-d'oeuvre. En revanche, le manque d'énergie morale empêcha ce même bon Rousseau d'écrire beaucoup d'autres ouvrages qu'il avait sur le chantier. Il nous avoue lui-même: "Je n'eus pas le courage de le poursuivre et d'attendre qu'il fût achevé, pour exécuter ma résolution."<sup>132</sup>

Mais, un autre paradoxe particulier à la nature rousseauienne est digne d'admiration et ajoute foi aux

mots de Rousseau: "Je sens mon coeur".<sup>133</sup> C'est-à-dire que Rousseau se rendait compte de ses propres faiblesses mais il avait la grandeur de coeur et l'imagination poétique nécessaires pour douer son héroïne de cette énergie morale qui lui manquait. Alors, nous trouvons une Julie qui, bien qu'elle aime St. Preux, possède le courage de refuser de lui écrire et qui l'a supplié de ne plus lui écrire. Les lèvres d'une âme forte peuvent prononcer ces mots si définitifs, mais la feuille de papier, tout mouillé de ses larmes involontaires, trahit la magnitude de sa force d'âme.<sup>134</sup> St. Preux parle avec révérence de cette fermeté de Julie. Il en trouve "je ne sais quoi de pur et de chaste qui écarte les idées de volupté que sa pensée l'inspirait autrefois."<sup>135</sup>

Quand Julie est convalescente de la petite vérole, elle pousse au bout l'énergie morale d'une femme très femme. Elle reconnaît que sa beauté est gâtée à jamais. Néanmoins, elle donne des remerciements au Ciel de lui avoir octroyé les marques fortes de sa maladie pour l'aider à exercer sa vertu dans la présence de St. Preux.<sup>136</sup>

Dans le canot, quand deux planches s'étaient entr'ouvertes dans un choc qui inonde tout, Julie pense seulement à la sûreté des autres. En croyant voir le moment où le bateau doit s'engloutir, elle ne pense pas à elle-même, mais à ses enfants: "O mes enfants, faut-il ne vous voir plus?"<sup>137</sup>

Dans une scène émouvante, St. Preux avait conduit



sa Julie à Meillerie où son chiffre était gravé sur un rocher. Tandis que le jeune homme est vaincu par sa passion ardente, Julie montre son énergie morale en se détournant et en tirant St. Preux par le bras: "Allons-<sup>138</sup> nous-en, mon ami, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi." St. Preux confesse plus tard que si Julie avait été faible ce jour-là, il aurait succombé et serait devenue un vil <sup>139</sup>adultère.

M. de Wolmar raconte l'énergie morale que Julie démontre dans ses derniers jours. Il écrit à St. Preux qu'il est vrai que d'autres mères peuvent se jeter après leur enfant. Néanmoins, c'est l'emploi spirituel par Julie de ses derniers moments (ses discours, et ses sentiments) qui n'appartient qu'à un esprit bien élevé. Il raconte son énergie morale en priant le médecin de lui épargner les remèdes inutiles afin qu'elle puisse employer les derniers moments de la vie dans la meilleure <sup>140</sup>manière possible. De plus, Julie fit promettre au bon Wolmar qu'il lui dise fidèlement le jugement du médecin. En sachant, donc, l'approche de la mort, elle conjure M. de Wolmar que le secret soit soigneusement gardé le reste de la journée pour ménager Claire un coup qu'elle ne pouvait pas supporter.

Il est tout à fait intéressant de noter comment la conscience de Jean-Jacques est encore chargée de son remords d'avoir abandonné son maître de musique tout seul au milieu de ses convulsions épileptiques--car son héroïne

aussi se roule par la chambre dans des convulsions effrayantes. Mais il fait que sa Julie montre l'intrépidité du stoïque en se tordant les mains et en mordant même les pieds des chaises pour ne pas s'écrier.<sup>141</sup>

Alors, cette femme, d'une nature ordinairement si timide et si peureuse, sait trouver un ton ferme et sérieux vis-à-vis de la mort. Elle atteint le comble de la fortitude chrétienne en prononçant le dernier adieu d'une âme qui se croit toute prête à rencontrer le Père de tous:<sup>142</sup> "Je saurai bien mourir seule."

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE IV

### Des imitateurs littéraires de Jean-Jacques Rousseau

Dans La Nouvelle Héloïse, Jean-Jacques Rousseau raconte l'histoire d'une âme qui se renouvelle par son propre effort et s'élève à la vertu.<sup>1</sup> L'aperçu psychologique avec laquelle Rousseau trace l'évolution de Julie<sup>2</sup> exerça une grande influence non seulement sur les romans de son propre siècle mais aussi sur les romans du siècle suivant.<sup>3</sup> Par exemple, sur le chef-d'oeuvre de Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses du dix-huitième siècle, et sur ce roman d'une analyse la plus subtile<sup>4</sup> de Sainte-Beuve, Volupté, du dix-neuvième siècle. Peut-être sera-t-il intéressant d'examiner ces deux oeuvres.

(a) Le Général Choderlos de Laclos--Les Liaisons dangereuses (1782)

"J'ai vu les moeurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres."<sup>5</sup> C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau introduit son joyau de l'entendement psychologique, La Nouvelle Héloïse. Curieusement, Jean-Jacques ne se fait gloire de la valeur morale de son livre. Au contraire, il avise que la matière alarmera les gens sévères et doit déplaire aux dévots.<sup>6</sup> De plus, nous avons connaissance que le suisse Kirshberger était d'accord avec Jean-Jacques que "jamais fille chaste n'a lu de romans."<sup>7</sup> Kirshberger n'osait pas envoyer La Nouvelle Héloïse à

sa fiancée!<sup>8</sup> Cependant, en ces temps modernes, on est frappé par le haut niveau moral qui soutient La Nouvelle Héloïse: l'insistance de Rousseau sur l'importance d'une foi religieuse, le bonheur qu'on ressent en faisant les devoirs filiaux, l'inviolabilité des vœux de mariage, la grandeur du rôle de la mère en élevant ses enfants et, surtout, la beauté de la mort quand on a pleine conscience d'avoir vécu selon les règles de Dieu et de la petite voix intérieure.<sup>9</sup>

Un roman vingt ans postérieur à La Nouvelle Héloïse, celui de Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses, est visiblement influencé par le chef-d'oeuvre de Rousseau, non seulement par son style et sa forme épistolaire, mais si fortement dans son intrigue qu'on y retrouve quelques-uns de ses épisodes.<sup>10</sup> Pourtant, en étudiant seulement trois de ces épisodes pareils, il est bien clair lequel des deux romans épistolaires se trouve sur le plus haut niveau moral. Par exemple, Julie visite les paysans pour aider sa chère Fanchon Regard,<sup>11</sup> tandis que (dans le roman de Laclos) la visite du Vicomte de Valmont aux paysans est toute calculée à faire une impression favorable sur la Présidente de Tourvel qu'il veut séduire. "Au milieu des bénédictions bavardes de cette famille, je ne ressemblois pas mal au héros d'un drame... Pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces bonnes gens de prier Dieu pour le succès de mes projets."<sup>12</sup>

Examinons maintenant l'épisode de la malade volontaire du séducteur. Tandis que la petite vérole que St. Preux contracte par sa visite secrète à Julie est provoquée volontairement par lui dans un désir altruiste de souffrir autant que sa bien-aimée "ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager"<sup>13</sup>, la maladie de Valmont est feinte dans le dessein d'éveiller la pitié de sa proie voulue, la Présidente de Tourvel. "J'espère que ma feinte maladie, outre qu'elle me sauvera l'ennui du salon, pourra m'être encore de quelque utilité auprès de l'austère dévote, dont la vertu tigresse s'allie pourtant avec la douce sensibilité....Je réglerai l'état de ma santé, sur l'impression qu'il fera sur elle."<sup>14</sup>

Il y a un épisode dans La Nouvelle Héloïse d'une élévation d'âme très touchante--c'est celui où l'athée, M. de Wolmar, amène St. Preux pour lui faire parade du côté religieux (qu'il admire profondément) de Julie. "Il se mit à marcher doucement; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle était fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, et toute en larmes."<sup>15</sup> Examinons, maintenant, comment Laclos emploie cet épisode afin qu'un Valmont sans scrupule puisse comprendre mieux les faiblesses de la Présidente afin de la séduire avec plus de facilité. "J'y allais; mais la clef étoit en dedans. Je me gardai bien de frapper; c'eût été lui fournir l'occasion d'une résistance trop facile.

J'eus l'heureuse et simple idée de tenter de voir à travers la serrure, et je vis en effet cette femme adorable à genoux, baignée de larmes et priant avec  
<sup>16</sup>  
 ferveur".

Bien que nous ayons signalé ces trois épisodes semblables dans ces deux romans, et que nous ayons démontré que l'oeuvre de Jean-Jacques reste sur un niveau beaucoup plus élevé que celui de Laclos, néanmoins celui-ci (au contraire de Rousseau) essayait de souligner la valeur morale des Liaisons dangereuses. Il emploie le sous-titre: "Lettres recueillies dans une société  
<sup>17</sup>  
 et publiées pour l'instruction de quelques autres," tandis qu'un Jean-Jacques modeste nous avise qu'il a mis à son roman un titre "assés (sic) décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir--celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une fille  
<sup>18</sup>  
 perdue."

Laclos, au contraire, nous avise qu'une bonne mère, après avoir lu le manuscrit des Liaisons dangereuses lui dit: "Je croirois rendre un vrai service à ma fille,  
<sup>19</sup>  
 en lui donnant ce livre le jour de son mariage." Et, Laclos ajoute pieusement, si toutes les mères de famille en pensaient ainsi, il se féliciterait éternellement de l'avoir publié.

Laclos voulait donc (tout comme Rousseau) faire publier ses lettres sur les moeurs de son temps. Ainsi, ce livre cruel et délicat de Laclos, nous transporte à

Paris où les mœurs du siècle sont symbolisées par une femme sans conscience (Mme Merteuil) qui est parée de tous les péchés capitaux. Le roman épistolaire de Jean-Jacques, au contraire, peint les mœurs de la campagne qui sont concrétisées dans le personnage de Julie, une femme parée de toutes les vertus capitales.<sup>20</sup> Alors, on peut dire que le roman de Laclos qui fait ressortir la méchanceté des mœurs à Paris ajoute foi aux trois propositions liées de Rousseau, qui sont des expressions différentes de la même vérité:

La nature avait fait l'homme bon, et la société l'a fait méchant; la nature avait fait l'homme libre, et la société l'a fait esclave; la nature avait fait l'homme heureux, et la société l'a fait misérable. (C'est-à-dire) la nature, c'est le bien; la société, c'est le mal.<sup>21</sup>

Néanmoins, il y a quelques points principaux sur lesquels les deux romans marchent dans le même chemin. Par exemple, les deux auteurs-psychologues vantent l'importance des devoirs filiaux dans la formation du caractère de la jeune fille. N'avons-nous pas aperçu comment le bonheur entier de Julie dépendait de son expiation consciente de sa trahison des conseils maternels?

Laclos, observateur puissant, se rend compte aussi bien que son maître Rousseau, de l'importance des devoirs filiaux dans l'éducation d'une jeune fille. Ainsi, le vil séducteur, le Vicomte de Valmont, écrit à la Marquise de Merteuil (qui est également trempée dans la boue du

mal le plus subtil) que pour séduire une jeune fille, il est indispensable, et souvent même le plus efficace, de lui faire perdre le respect pour sa mère. Donc, le Vicomte se met à raconter à "ce bouton de rose",<sup>22</sup> Cécile Volanges, qui vient de sortir du couvent, toutes les aventures scandaleuses qui lui passaient par la tête. "Et pour les rendre plus piquantes et fixer davantage son attention, je les mettois toutes sur le compte de sa maman, que je me plaisais à chamarrer ainsi de vices et de ridicules."<sup>23</sup>

Mais, tandis que le Vicomte séduit la jeune Cécile, c'est à cause de l'ennui aussi bien que pour berner son fiancé. Ce qui l'intéresse vraiment est de dépraver les femmes--ce qu'il trouve beaucoup plus excitant.<sup>24</sup> Alors, il chasse cette dame craintive et fascinée, la Présidente de Tourvel. C'est une femme dévote qui se rend aux plus saintes pratiques religieuses. De plus, elle est douée<sup>25</sup> par les dieux d'une figure et d'un coeur à l'avenant.

Dans cette séduction nous trouvons tout le drame d'Eloa. Car, Valmont se sent un vrai Satan, un rival de Dieu lui-même. "J'oserai la ravir au Dieu-même qu'elle adore. Je serai vraiment le Dieu qu'elle aura préféré."<sup>26</sup> Alors, comme le Satan charmant et machiavélique d'Eloa, il fait appel à la pitié de cette âme sincère et bonne. Car Valmont possède l'habileté la plus délicate de feindre<sup>27</sup> le désespoir et de faire appel à un coeur né pour aimer.



Tandis que Rousseau se sert de la religion pour soutenir l'énergie morale de son héroïne, Laclos donne à son Satan (Valmont) le pouvoir d'employer la religion pour miner la forteresse de vertu de la Présidente. D'abord, dans sa lutte intérieure contre les premières étincelles d'amour, et tourmentée par le désir de s'occuper de son amant "elle a imaginé de prier Dieu de le lui faire oublier; et comme elle renouvelle cette prière à chaque instant du jour, elle trouve le moyen d'y penser sans<sup>28</sup> cesse."

La religion réagit de nouveau contre cette femme sainte quand Valmont prend le rôle bien-aimé de Satan d'Eloa, le rôle "d'ange consolateur".<sup>29</sup> De plus, il demande une lettre au bon Père Anselme pour gagner une dernière entrevue avec son amante pieuse. Dans cette entrevue arrangée par le médiateur de l'église, il se prosterne aux pieds de la sainte Présidente et exprime son intention d'expier ses péchés.<sup>30</sup> Après l'avoir attendrie par ce spectacle, il fait appel à sa compassion. Tout son bonheur futur dépend d'elle! La fin de cette scène de séduction raffinée fait vraiment penser à celle d'Eloa. La Présidente, femme altruiste qui ne trouve jamais son bonheur que dans celui d'un autre, prononce les mots exacts d'Eloa à Satan: "Vous êtes donc heureux?" Et tout comme Eloa après la chute est sa pensée: "Je sens" (dit-elle) "que cette idée me console et me soulage."<sup>31</sup>

Nous avons vu comment Jean-Jacques dessinait la seconde moitié de La Nouvelle Héloïse comme un portrait du bonheur du mariage (même un mariage de raison) si les vœux faits en entrant dans cet état son regardés comme inviolables. Julie était tentée aussi bien que la Présidente de Tourvel, mais elle savait trouver l'énergie morale nécessaire pour résister à l'ardeur de St. Preux dans le souvenir de l'expérience mystique ressentie le jour de son mariage.

Alors, la mort de l'héroïne de La Nouvelle Héloïse est une chose de beauté et d'inspiration noble. Jean-Jacques fit même graver sa douzième estampe pour illustrer l'odeur de sainteté qui paraît émaner de son corps. La chambre de mort est remplie de paysans à genoux. Tous regardent le corps de Julie comme s'ils cherchent encore quelque signe de vie. "Cette estampe", affirme Jean-Jacques catégoriquement, "devrait avoir je ne sais quel air de merveille de féerie".<sup>32</sup> Ainsi, nous trouvons une Julie récompensée d'avoir gardé les vœux de mariage par l'adoration de son mari, ses enfants, ses amis, et surtout des paysans simples qui la considèrent une sorte de sainte capable d'être ressuscitée à la vie éternelle.<sup>33</sup>

34  
Suivant le chemin de son maître, Laclos sent le besoin de punir son héroïne, la Présidente, qui a oublié ses vœux de mariage. "Qui pourroit ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse! Et quelles peines ne s'éviteroit-on point en y réfléchissant davantage! Quelle femme ne fuirait

pas au premier propos d'un séducteur?"<sup>35</sup>

Donc, l'auteur fait que la pauvre dévote est blessée premièrement par une cruelle lettre de rupture, inspirée par la marquise de Merteuil: "Ah! croyez-moi, Vicomte, quand une femme frappe dans le coeur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible et la blessure est incurable."<sup>36</sup>

Puis, Laclos semble vouloir assurer le lecteur que le crime ne vaut pas la peine, en torturant au moyen de cauchemars dantesques cette pauvre femme adultère. Car, Mme de Tourvel, tandis qu'elle est claustrée au couvent,<sup>37</sup> lutte avec désespoir contre la passion funeste qui la domine. C'est la victime de cauchemars horribles toutes les nuits, où Valmont apparaît avec la figure de Satan d'une laideur répugnante;<sup>38</sup> tous les jours, elle est remplie d'un désir presque irrésistible de le voir encore une fois. Finalement, l'Ange de Mort vient à elle comme à Julie. Mais, pour cette pécheresse, c'est une mort angoissante digne d'une âme dégradée et avilie. Elle s'écrie en son angoisse: "Viens punir une femme infidèle".<sup>39</sup>

Rousseau met son moi entier dans La Nouvelle Héloïse.<sup>40</sup> Il est présent surtout dans les personnages de Julie et de St. Preux, mais aussi dans ceux de Claire et de Wolmar. Cependant, dans sa vie privée, Jean-Jacques ne savait jouer le rôle d'un grand amant.<sup>41</sup> Le vrai Laclos n'est nulle part dans Les Liaisons dangereuses;<sup>42</sup> lui s'est marié

et a vécu assez prosaïquement du point de vue des amours.<sup>43</sup>  
 Il est intéressant, alors, de noter que ces deux auteurs,  
 qui étaient de grands amants seulement dans l'imagination,  
 étaient bien recherchés par les femmes qui les identifi-  
 aient avec leurs créations littéraires. Surtout Laclos--  
 car quand il se promenait dans Paris, il était applaudi<sup>44</sup>  
 et même redouté comme un Valmont. Par exemple, la  
 charmante Marquise de Coigny (l'héroïne de La Jeune  
Captive de Chénier) et qui n'avait d'une Tourvel que la<sup>45</sup>  
 faiblesse, fit fermer sa porte à l'auteur, qu'elle avait  
 souvent reçu auparavant: "Vous connaissez bien ce grand  
 monsieur maigre et jaune en habit noir, qui vient souvent  
 chez moi? Je n'y suis plus pour lui. Si j'étais seule  
 avec lui, j'aurais peur."<sup>46</sup>

Les Liaisons dangereuses, tout comme La Nouvelle  
Héloïse qu'il imite si étroitement, eut un furieux succès,<sup>47</sup>  
 et ce succès se soutint jusqu'à la fin de l'Ancien régime.  
 La Reine elle-même en posséda un exemplaire richement<sup>48</sup>  
 relié mais dont le dos ne portait pas de titre. Quel  
 paradoxe! Laclos (qui voulait faire une oeuvre morale)  
 était lu à cause des épisodes scandaleux que son livre<sup>49</sup>  
 contenait: tandis qu'au pauvre Jean-Jacques (qui ne  
 pensait du tout à faire un livre didactique) était refusée  
 la faveur royale à cause d'une phrase trop ambigu de son  
 héroïne: "La femme d'un charbonnier est plus respectable  
 que la maîtresse d'un Prince."<sup>50</sup>

(b) Sainte-Beuve--Volupté (1834)

Charles-François de Sainte-Beuve était un admirateur sincère du seul roman de Rousseau, La Nouvelle Héloïse.

Pendant sa première visite en Suisse, il fit un pèlerinage<sup>51</sup> aux terrains associés avec ce roman de Jean-Jacques.

"J'ai salué le coteau charmant au bas duquel est Clarens.

J'ai vu Vevey, et j'ai parlé à Claire, à Julie."<sup>52</sup> Sainte-Beuve<sup>53</sup> aimait l'évocation de ces noms.

Lui aussi écrivit un seul roman, et ce seul roman partage avec celui de Jean-Jacques un entendement psychologique profond. "J'y ai mis le plus que j'ai pu de mon observation et de mon expérience."<sup>54</sup> Il partage aussi avec Jean-Jacques le privilège de faire horreur aux "honnêtes gens qui n'aiment pas qu'on brille la lanterne sourde dans les magasins de notre mémoire."<sup>55</sup>

Comme La Nouvelle Héloïse, Volupté n'est pas précisément un roman au sens propre du mot.<sup>56</sup> Car, tout comme Julie qui porte des traits physiques et spirituels de<sup>57</sup> Mme d'Houdetot, la femme brune, rêveuse, mystique qu'est<sup>58</sup> Mme de Couaën, c'est Mme Victor Hugo. "Mme de Couaën n'était pas une invention", avoue Sainte-Beuve.<sup>59</sup> Et tout comme St. Preux représente Rousseau devant Mme d'Houdetot, "Nous n'ignorons plus qu'Amaury devant Mme de Couaën, c'est Sainte-Beuve devant Mme Victor Hugo".<sup>60</sup>

Alors, nous voyons que pour Sainte-Beuve, exactement comme pour Rousseau, son seul roman "n'était qu'une manière<sup>61</sup> indirecte d'aimer et de le dire."

L'intrigue de Volunté est assez mince, mais son charme reste dans la faculté d'analyse aiguë de l'auteur.<sup>62</sup> Ce héros perd son bonheur en se laissant énerver par son penchant secret à la volupté. "Ma volonté trébucha<sup>63</sup>it donc ces jours-là, comme une femme ivre."

Amaury se fiance avec Amélie de Liniers mais dans l'intervalle il s'éprend de la pure Mme de Couaën; puis il se lie avec une femme mondaine, Mme R., de qui il se lasse bientôt. Désormais, il s'enfonce dans le vice le plus dégradant jusqu'au jour où il ressent un dégoût de lui-même. "On est d'abord comme un agneau en gaieté qui suit une autre que sa mère--puis l'imprudent agneau<sup>64</sup> est devenu comme le boeuf stupide que l'on mène immoler."

Mme de Couaën ressemble à Julie d'Etange dans sa réaction à la perte d'un enfant. Justement comme Julie qui considère son avortement un châtement mystique de sa faiblesse en se donnant à son amour passionné pour St. Preux, Mme de Couaën se sent punie par le Ciel. "Ce coup", disait elle, "était un châtement mérité pour avoir désiré quelque chose hors du cercle tracé."<sup>65</sup>

Amaury se trouve au fond d'un abîme moral en se rendant compte que son inconstance voluptueuse a causé le malheur de trois femmes. Il est "comme Adam après sa chute, dans les bois du Paradis, mais s'y cachant seul et sans Eve."<sup>66</sup> Dans la même façon que Julie qui voulait expier la mort de sa mère pour regagner son bonheur, Amaury voulait devant Dieu et devant lui-même,

67  
 faire une réparation. Et comme Julie, lui aussi ressent une crise mystique qui le ramène à Dieu. Cette crise mystique ressemble même en quelque sorte à celle de Pascal dans sa nuit d'extase. Cette crise prend la forme d'un rêve des trois femmes délaissées par lui, les symboles de sa volupté, qui lui apparaissent "près de mon poêle bizarrement construit en autel".<sup>68</sup>

Il rompt ces liens dangereux et entre au séminaire pour devenir prêtre à Rome. "Cette âme, jusque-là mal détachée, tomba sans bruit et d'elle-même, comme une olive mûre, dans la corbeille du Maître."<sup>69</sup>

En retournant dans son pays natal, il retrouve la marquise de Couaën mourante. Le dénouement du roman ajoute foi aux mots fatalistes d'Amaury: "L'invisible doigt écrit des lettres mystérieuses dans chaque vie",<sup>70</sup> car Dieu semble "l'avoir envoyé à dessein"<sup>71</sup> pour administrer les derniers sacrements à Mme de Couaën. Dans une grande humilité d'âme (un trait de caractère inconnu à l'ancien Amaury) cet Amaury régénéré a besoin de se retirer pour solliciter Dieu de lui servir de guide en ce moment saint quand il donne les derniers sacrements.<sup>72</sup>

Cette oeuvre troublante "où Sainte-Beuve essaie de se libérer de ses angoisses, de ses rêves, et de ses tentations"<sup>73</sup> est un chef-d'oeuvre d'analyse subtile. Dans ses personnages, Sainte-Beuve découvre les abîmes terribles de la nature humaine avec "une finesse, une pénétration étonnante des états d'âme complexes de ses

héros."<sup>74</sup> Donc Volupté, à cause surtout de son entendement psychologique, méritait un meilleur accueil à l'époque de sa publication. Toute la puissance d'analyse, la pénétration psychologique qui s'éparpille dans les maints volumes de critique de Sainte-Beuve s'y concentre.<sup>75</sup>

Mais, ce qui nous intéresse le plus, c'est que Sainte-Beuve perfectionne cette analyse psychologique en se servant de la thèse de Jean-Jacques Rousseau, celle du déterminisme.<sup>76</sup> Il nous décrit sa méthode d'analyse (en plaçant ses personnages dans leur milieu social et politique et en définissant les influences de l'hérédité): "J'ai une méthode....qui se rapporte sans doute par quelques points à la méthode de M. Taine."<sup>77</sup> Et quelle est, donc, cette méthode de Taine? C'est la thèse déterministe que Jean-Jacques a cherchée dans Les Confessions:

Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre âme par conséquent; tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentimens dont nous nous laissons dominer.<sup>78</sup>

et ce que Mme de Staël a développé plus tard dans son étude fameuse De l'Allemagne. Cette méthode est définie très clairement par l'éditeur anglais, M. Bishop: "Hippolyte Taine developed a deterministic theory of literary criticism, explaining an author's work as the inevitable product of la race, le milieu, et le moment."<sup>79</sup>



De plus, Sainte-Beuve n'explique pas seulement l'oeuvre par l'auteur, mais l'auteur par l'oeuvre. C'est ce qu'a fait Jean-Jacques, en expliquant la psychologie de sa Julie par ses actions, car, comme dit Sainte-Beuve, "la production littéraire n'est point pour moi distincte ou du moins<sup>80</sup> séparable du reste de l'homme--tel arbre, tel fruit".

\*\*\*\*\*

## CONCLUSION

Alors, nous voyons comment Jean-Jacques Rousseau, presque cent années avant ces psychologues-littéraires, Sainte-Beuve et Taine, se sert d'une méthode semblable en posant avec tant de finesse psychologique son personnage de Julie. "Tel arbre, tel fruit"--car Julie n'est pas seulement le produit de son héritage biologique, mais aussi de son milieu demi-féodal au XVIII siècle.

Nous avons déjà remarqué comment le portrait de Julie accorde dans ses traits principaux avec celui d'une "femme très femme" ébauché par une psychanalyste moderne très connue, Dr. Hélène Deutsch, qui était instruite par Freud.<sup>81</sup> Julie (femme très femme) est d'une nature féminine passive.<sup>82</sup> Elle a toujours besoin d'une confidente même dans son mariage.<sup>83</sup> Une jeune fille comme Julie qui s'engage prématurément dans l'amour charnel réagit avec du ressentiment contre son amant.<sup>84</sup> Elle a un besoin profond d'expier son sentiment de la culpabilité.<sup>85</sup> Dans un mariage, ce type de "femme très femme" est toujours une mère dévouée,<sup>86</sup> qui reste fidèle à ses vœux de mariage.<sup>87</sup>

De plus, le Dr. Hélène Deutsch approuve la méthode d'analyse illustrée par Sainte-Beuve et Rousseau--qu'on doit considérer le milieu aussi bien que l'hérédité en faisant l'analyse psychologique.<sup>88</sup> Elle souligne le fait que c'est le don de l'intuition qui importe en toute analyse psychologique,<sup>89</sup> car la psychologie est une science qui a besoin d'une voie d'accès intuitive.<sup>90</sup>

Un auteur, affirme le Dr. Deutsch, qui est très sensible, doit avoir un fort composant féminin dans sa personnalité. Un tel auteur sublime ce côté féminin dans un profond entendement de ses personnages féminins.<sup>91</sup> Et c'est cela que fit Jean-Jacques Rousseau en sachant créer une Julie qui sublime son propre amour passionné pour St. Preux dans un "mariage d'âme", et qui réussit à regagner sa vertu première en expiant un péché qui avait détruit le bonheur d'une mère tendre. Ainsi, Julie a su vivre et mourir (sans le poids d'une conscience chargée) dans le bonheur tranquille d'un mariage de raison.

Jean-Jacques (qui aimait vraiment sa Julie) lui doua de ce don d'une belle mort qu'il voulait pour lui-même. C'est peut-être dans les beaux mots de Jean-Jacques qu'Alfred de Vigny puisa sa philosophie stoïque de

La Mort du Loup:

Ce que je sais, c'est que l'arbitre suprême est puissant et juste, que mon âme est innocente... cela me suffit. Céder désormais à ma destinée, ne plus m'obstiner à lutter contre elle..... quoi qu'il arrive: c'est ma dernière résolution.

Que les hommes fassent désormais tout ce qu'ils voudront; après avoir fait, moi, ce que j'ai dû, ils auront beau tourmenter ma vie, ils ne m'empêcheront pas de mourir en paix.<sup>92</sup>

Oui, Jean-Jacques Rousseau apprit à sa Julie à mourir avec courage et avec honneur--et à nous tous.

\*\*\*\*\*

N O T E S

## NOTES

### AVANT-PROPOS

1. Jean-Jacques Rousseau, La Nouvelle Héloïse (Paris: Librairie Hachette, 1925). II, 32.
2. Hélène Deutsch, The Psychology of Women (New York: Grune and Stratton, 1945) I, x.
3. Ibid., I, 190.
4. Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions (Paris: Ed. Mignot, sans date). II, 19.
5. Leibniz, Sur l'entendement humain. (Paris: Charpentier, Librairie-Editeur, 1846) I, 174
6. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 1.
7. André Berthelot (ed.), La Grande Encyclopédie, "Femme, anthropologie et physiologie". (Paris: Société Anonyme de la Grande Encyclopédie, sans date) XXVII, 896
8. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 271
9. Berthelot, op. cit., "Abélard et Héloïse", I, 14
10. Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres, "Correspondance, année 1761". (Paris, Librairie Hachette et Cie, 1911). X, 258
11. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 164
12. Electric and Musical Industries, Limited, Pamphlet. (New York: Angel Record Company, 1957). p. 2
13. Berthelot, op. cit. 1, 15
14. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 333
15. Ibid., IV, 337

### CHAPITRE I

1. Heidbreder, Seven Psychologies. (New York: The Century Company, 1933) p. 63
2. Deutsch, op. cit., 11, 24
3. Honoré de Balzac, La Comédie Humaine, "Memoires de deux jeunes mariées." (Paris: Louis Conard, MDCCCXII). I, 149

4. Deutsch, op. cit., I, 24
5. Rousseau, Les Confessions. I, 17
6. Henri Bergson, La Pensée et le mouvant. (Genève: Editions Albert Skira, 1946). p. 173
7. Deutsch, op. cit., I, 291
8. Ibid., p. 138
9. Pierre Kohler, Histoire de la littérature française. (Lausanne: Librairie Payot, 1948). II, 348
10. Ibid., p. 346
11. Théodule, Ribot, L'Imagination créatrice. (Paris: Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie., 1900). p. 258
12. Richard Müller-Freienfels, The Evolution of Modern Psychology. (New Haven: Yale University Press, 1935). p. 401
13. Rousseau, Les Confessions. II, 54
14. Max Dessoir, Outline of the History of Psychology. (New York: The Macmillan Company, 1912). p. xxv
15. Rousseau, Les Confessions. II, 55
16. Dessoir, op. cit., p. xxiv.
17. Ibid., p. xxv.
18. Kohler, op. cit., p. 348
19. Loc. cit.
20. Müller-Freienfels, op. cit., p. 302
21. Ibid., p. 303
22. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 152
23. F. C. Green, Jean-Jacques Rousseau. (Cambridge, University Press, 1955). p. 148
24. Edouard Claparède, Psychologie de l'enfant. (Genève: Librairie Kiendig, 1916.) p. 43
25. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 57
26. Veuillez voir l'Appendice "A".

27. Claparède, op. cit., p. 43
28. Edwin G. Boring, A History of Experimental Psychology. (New York: The Century Company, 1929). p. 237
29. George Sidney Brett, A History of Psychology. (London: George Allen and Unwin, Ltd., 1921). II, 374
30. Berthelot, op. cit., "Psychologie". XXVII, 896
31. Loc., cit.
32. Emile Littré, Dictionnaire de la langue française. (Paris: Gallimard, Hachette, 1958). VI, 586
33. W. B. Pillsbury, The History of Psychology. (New York: W. W. Norton and Company, 1924). p. 109
34. Boring, op. cit., p. 237
35. Veuillez voir l'Appendice "B"
36. Otto Klemm, A History of Psychology. (New York: Charles Scribner's Sons, 1914). p. 98
37. Loc. cit.
38. Klemm, op. cit., p. 150
39. Denis Diderot, Oeuvres philosophiques, "Lettre sur les aveugles." (Bruxelles: Librairie Philosophique, 1829) I, 177
40. Brett, op. cit., p. 288
41. Margaret Jourdain, Diderot's Early Philosophical Works. (Chicago: The Open Court Publishing Company, 1916). p. 15
42. Brett, op. cit., p. 288
43. Diderot, op. cit., p. 210
44. Brett, op. cit., p. 289
45. Geraldine Carr, Condillac's Treatise on the Sensations. (Los Angeles: University of Southern California, 1930. p. xix.
46. Rousseau, Les Confessions. II, 57

47. Rousseau, Oeuvres, "Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes". I, 93.
48. Green, op. cit., p. 356
49. Ibid., p. 360
50. Rousseau, Les Confessions. II, 59
51. Rousseau, Les Confessions. II, p. 123
52. Ibid., II, p. 124
53. Diderot, Oeuvres philosophiques, "Lettre sur les sourds et muets". I, 239
54. Joan Wynn Reeves, Body and Mind in Western Thought.
55. Georges Le Roy, La Psychologie de Condillac. (Paris: Boivin et Cie., 1937). p. 130.
56. Condillac, Oeuvres Complètes, "Connoissances Humaines". (Paris: Chez Dufart, 1803). I, 111
57. Berthelot, op. cit., "Condillac". XII, 248
58. Carr, op. cit., p. xix
59. Brett, op. cit., p. 374
60. James Mark Baldwin, History of Psychology. (New York: G. P. Putnam's Sons, 1913). II, 44
61. Brett, op. cit., p. 251
62. Wilbur S. Hulin, A Short History of Psychology. (New York: Henry Holt and Company, 1934). p. 67
63. Racine, Britannicus. (Paris: Librairie Larousse, 1957). p. 41
64. Paul Janet, Les Passions et les caractères dans la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle. (Paris: Calmann Lévy, Editeur, 1888). p. 22
65. Ibid., p. 46
66. Ibid., p. 43
67. Ibid., p. 50



68. Charles Dudley Warner, Library of the World's Best Literature, "Madame de La Fayette". (New York: J. A. Hill and Company, 1896). XXII, 8768).
69. Castex et Surer, XVII siècle. (Paris: Librairie Hachette, 1947). p. 97.
70. Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves. (Cambridge: University Press, 1925). p. xii
71. Ibid., p. xvii
72. Ibid., p. xxi
73. Ibid., p. xvi
74. La Fayette, op. cit., p. 11
75. Ibid., p. 41
76. Ibid., p. 173
77. L'Abbé Prévost, Manon Lescaut. (London: J. M. Dent and Sons, Ltd., 1951). p. vii
78. L'Abbé Prévost, Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut. (New York: Charles Scribner's Sons, 1958.) p. xxx.
79. Prévost, op. cit., (Scribner's), p. xx
80. Ibid., p. xxix
81. Ibid., p. xxix
82. Ibid., p. xx
83. Ibid., p. 170
84. Ibid., p. 171
85. Ibid., p. 116
86. Ibid., p. 191
87. Diderot, op. cit., "Lettre sur les sourds et muets", p. 288
88. Deutsch, op. cit., I, 195
89. Diderot, Jacques le Fataliste et son maître, "Mme de La Pommeraye". (Porrentruy: Portes de France, MCMXXXVI). p. 177

90. Deutsch, op. cit., p. 287
91. Diderot, op. cit., "Vme de La Pommeraye", p. 201
92. Rousseau, Les Confessions, I, 15
93. Berthelot, op. cit., "Psychologie", XXVII, 89
94. Paul Auge (Ed.) Larousse Encyclopédie du XX Siècle. (Paris: Librairie Larousse, 1928). V, 834.
95. Rousseau, Les Confessions. I, 15.
96. Auge, op. cit., p. 834
97. Berthelot, op. cit., "Femme, anthropologie et physiologie". XVII, 143.
98. Stendhal, Racine et Shakspeare. (Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion, 1925). II, 25
99. Deutsch, op. cit., II, 265
100. Berthelot, op. cit., "Jean-Jacques Rousseau", XXVIII, 1062.
101. Deutsch, op. cit., II, 265
102. Ibid., II, 169
103. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, IV, 280
104. Deutsch, op. cit., p. 50
105. La Fayette, op. cit., p. 46
106. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, III, 12
107. Rousseau, Les Confessions. I, 15
108. Prévost, op. cit., (Scribner's) p. ix.
109. Rousseau, Les Confessions. I, 15.
110. Musset, Alfred de, Oeuvres Complètes "Namouna". (Paris: Garnier Frères, sans date). I, 373.
111. Edmond et Jules de Goncourt, La Femme au dix-huitième siècle. (Paris: G. Charpentier et Cie., 1887). p. 304.
112. Goncourt, op. cit., pp. 436-438

113. Warner, op. cit., "Denis Diderot". XII, 4689
114. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, IV, 397
115. Albert Schinz, Nineteenth Century French Readings. (New York: Henry Holt and Company, 1954). p. 409
116. Lanson, Tuffrau, Histoire de la Littérature française. (Paris: Librairie Hachette, 1953). p. 580.
117. Musset, op. cit., p. 372.
118. Deutsch, op. cit., II, 26
119. Schinz, op. cit., p. 121
120. George Gordon Lord Byron, The Poetical Works of "Lara". (London: Oxford University Press, 1946). p. 318

## CHAPITRE II

1. Kohler, op. cit., II, 387
2. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 95-119
3. Schinz, op. cit. P. 89
4. Rousseau, Oeuvres, "Correspondance, année 1759". X, 200
5. Kohler, op. cit. II, 388
6. Rousseau, Les Confessions. II, 184
7. Berthelot, op. cit., "Femmes--politique". XVII, 153
8. Maurice Donnay, et al., La Femme et sa mission. (Paris: Librairie Plon, 1941). p. 257
9. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, III, 57
10. Ibid., II, 32
11. Ibid., II, 104
12. Ibid., III, 20
13. Ibid., II, 224
14. Honoré de Balzac, Le Père Goriot (New York: Charles Scribner's Sons, 1956). p. 229

15. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 226
16. Rousseau, Les Confessions. II, 205
17. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 24
18. Rousseau, Les Confessions. II, 35
19. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 400
20. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 370
21. Deutsch, op. cit. I, 146
22. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 47
23. Ibid., IV, 216
24. Ibid., III, 201
25. Ibid., III, 84
26. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 159
27. Rousseau, Les Confessions. I, 45
28. Emile Zola, Lectures on, Fr. 450 (1958-1959)
29. Zola, L'Assomoir. (Paris: Librairie Larousse, 1953) p. 20.
30. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, IV, 33.
31. Ibid., IV, 320
32. Loc. cit.
33. Deutsch, op. cit., p. x
34. Rousseau, Les Confessions. II, 184
35. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 107
36. Deutsch, op. cit., I, 16
37. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 262
38. Deutsch, op. cit. I, 74
39. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 130
40. Rousseau, Les Confessions. I, 23

41. Beauvoir, Simone de, Le Deuxième sexe. (Paris: Gallimard, 1949). II, 486
42. Deutsch, op. cit. I, 191
43. Rousseau, Les Confessions. I, 23.
44. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 105
45. Ibid., III, 126
46. Ibid., III, 132
47. Rousseau, Les Confessions. II, 195
48. Loc. cit.
49. Loc. cit.
50. Rousseau, Les Confessions, III, 49
51. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 324
52. Rousseau, Les Confessions. II, 144.
53. Ibid., II, 156.
54. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 48
55. Ibid., II, 260
56. Rousseau, Les Confessions. I, 4.
57. Ibid., I, 46
58. Ibid., I, 93
59. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 422
60. Rousseau, Les Confessions. I, 15.
61. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 209
62. Stendhal, Le Rouge et Noir. (New York: Charles Scribner's Sons, 1931). p. 22
63. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 418
64. Rousseau, Les Confessions. I, 101
65. Schinz, Seventeenth Century French Readings. (New York: Henry Holt and Company, 1954). p. 229

66. Rousseau, Les Confessions. II, 25
67. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 131
68. Rousseau, Les Confessions. I, 132
69. Ibid., II, 14.
70. Ibid., I, 53
71. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 257
72. Ibid., II, 271
73. Ibid., III, 48
74. Ibid., II, 110
75. Ibid., III, 171
76. Ibid., III, 225
77. Rousseau, Les Confessions. I, 183
78. Ibid., I, 85
79. Ibid., II, 32
80. Ibid., II, 32
81. Ibid., II, 125
82. La Fayette, op. cit., p. 53
83. Rousseau, Les Confessions. III, 106
84. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 401
85. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 401
86. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, IV, 176
87. Ibid., IV, 177
88. Rousseau, Les Confessions. I, 20.
89. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 8
90. Rousseau, Les Confessions. I, 102
91. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, IV, 95

92. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 323
93. Ibid., II, 320
94. Rousseau, Les Confessions. I, 35
95. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 170
96. Rousseau, Oeuvres, "Lettre à M. d'Alembert". I, 251
97. Ibid., II, 175
98. Donnay, op. cit. p. 258
99. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 278
100. Ibid., II, 76
101. Deutsch, op. cit. I, 186
102. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 117
103. Ibid., IV, 165
104. Ibid., II, 236
105. Loc. cit.
106. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 117
107. Rousseau, Les Confessions. I, 46
108. Rousseau, Oeuvres. "Correspondance année 1770". XII, 198.
109. Deutsch, op. cit. I, ix
110. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 46
111. Ibid., IV, 337
112. Ibid., IV, 240
113. Ibid., II, 60
114. Ibid., II, 316
115. Ibid., III, 116
116. Rousseau, Les Confessions. II, 98
117. La Bible, "Genèse", p. 4

118. James Boswell, The Life of Samuel Johnson. (London: J. M. Dent and Sons, Ltd., 1931). p. 348
119. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 46
120. Ibid., II, 17
121. Rousseau, Les Confessions. I, 226
122. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 70
123. Ibid., II, 54
124. Ibid., IV, 370
125. La Bible, "Genèse", p. 3
126. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 55
127. Rousseau, Oeuvres, "Correspondance année 1757". X, 160
128. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 106
129. Ibid., II, 106
130. Rousseau, Les Confessions. I, 94
131. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 133.
132. Flaubert, Madame Bovary. (Paris: Editions Garnier Frères, 1955). p. 158
133. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 181
134. Prévost, op. cit., (Edition Scribner), p. xxx
135. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 182
136. Prosper Mérimée, La Chronique du règne de Charles IX. (Paris: Calmann Lévy, 1927.) p. 205
137. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 183
138. Lanson, op. cit., p. 629

### CHAPITRE III

1. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 298
2. Rousseau, Oeuvres, "Traduction de l'Apocolokyntosis", XII, 349.



3. Deutsch, op. cit., II, 342
4. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 252
5. Ibid., II, 250
6. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 371
7. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 251
8. Rousseau, Oeuvres "Emile". II, 379
9. Ibid., II, 378
10. Loc. cit.
11. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 251
12. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 279
13. Ibid., II, 380
14. Ibid., II, 381
15. Ibid., II, 290
16. Ibid., II, 420
17. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 252
18. Ibid., III, 63
19. Ibid., IV, 201
20. Rousseau, Oeuvres, "Correspondance l'année 1769". X, 200
21. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 448
22. Deutsch, op. cit. II, 352
23. Ibid., I, 211
24. Richard Lovelace, Poems, "To Lucasta, on Going to the Wars". (Oxford: Clarendon Press, 1930). p. 18
25. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, II, 67
26. Beauvoir, op. cit., II, 53
27. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 62
28. Ibid., II, 65

29. Rousseau, Oeuvres, "Lettre à M. de Beaumont". III, 82
30. Rousseau, Les Confessions. II, 182
31. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 4
32. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 120
33. Ibid., III, 50
34. Ibid., III, 51
35. Ibid., II, 58
36. Ibid., II, 74
37. Ibid., II, 412
38. Deutsch, op. cit. I, 212
39. Loc. cit.
40. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 126
41. Ibid., III, 127
42. Ibid., III, 160
43. Deutsch, op. cit., II, 384
44. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 74
45. Ibid., III, 181
46. Ibid., IV, 121
47. Deutsch, op. cit. II, 27
48. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 270
49. Ibid., III, 224
50. Ibid., III, 245
51. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 59
52. Ibid., IV, 60
53. Ibid., III, 267
54. Alfred de Vigny, Chatterton (Paris: Librairie Larousse, 1955). p. 56

55. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 80
56. Ibid., IV, 94
57. Rousseau, Les Confessions. II, 130
58. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 247
59. Rousseau, Oeuvres, "Lettre à M. d'Alembert". I, 251
60. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 47
61. Ibid., IV, 58
62. Rousseau, Les Confessions. II, 85
63. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 168
64. Ibid., II, 508
65. Ibid., III, 59
66. Ibid., IV, 390
67. Ibid., II, 409
68. Ibid., III, 159
69. Ibid., IV, 37
70. Rousseau, Les Confessions. I, 142
71. Loc. cit.
72. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 378
73. Ibid., II, 99
74. Ibid., II, 62
75. Ibid., II, 153
76. Rousseau, Oeuvres, "Emile". II, 335
77. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 243
78. Ibid., IV, 87
79. Ibid., IV, 379
80. Ibid., IV, 267
81. Ibid., IV, 54

82. Ibid., IV, 269
83. Rousseau, Les Confessions. I, 66
84. Ibid., I, 177
85. Ibid., I, 145
86. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 13
87. Deutsch, op. cit. II, 164
88. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 28
89. Ibid., II, 28
90. Ibid., II, 28
91. Alfred de Vigny, Poésies Complètes, "Pâleur". (Paris: Editions Garnier Frères, 1955). p. 255
92. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 357
93. Ibid., II, 357
94. Ibid., II, 178
95. Ibid., II, 361
96. Ibid., II, 361
97. Ibid., I, 145
98. Ibid., III, 46
99. Ibid., III, 209
100. Ibid., III, 205
101. Rousseau, Oeuvres, "Lettre à M. d'Alembert". I, 264
102. Fellows-Torrey, op. cit., p. 539
103. Rousseau, Oeuvres, "Lettre à M. d'Alembert". I, 265
104. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 141
105. Loc. cit.
106. Ibid., IV, 291
107. Rousseau, Les Confessions. I, 90

108. Ibid., I, 92
109. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 318
110. Ibid., IV, 319
111. Ibid., IV, 322
112. Ibid., IV, 324
113. Loc. cit.
114. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 46
115. Ibid., III, 46
116. Ibid., II, 212
117. Ibid., II, 321
118. William Shakespeare, King Lear. (New York: Harper and Brothers, 1899). p. 67
119. Rousseau, Les Confessions. I, 55
120. Ibid., I, 154
121. Ibid., I, 46
122. Ibid., I, 106
123. Ibid., I, 18
124. Loc. cit.
125. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 325
126. Ibid., IV, 172
127. Rousseau, Oeuvres "Rousseau juge de Jean-Jacques"., IX, 279
128. Rousseau, Les Confessions. III, 72
129. Ibid., I, 99
130. Ibid., I, 138
131. Ibid., I, 95
132. Ibid., III, 76

133. Rousseau, Les Confessions. I, 15
134. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 95
135. Ibid., II, 164
136. Ibid., III, 174
137. Ibid., III, 283
138. Ibid., III, 287
139. Ibid., IV, 5
140. Ibid., IV, 285
141. Ibid., IV, 324
142. Ibid., IV, 285

#### CHAPITRE IV

1. Lanson, Tuffrau, Manuel illustré d'histoire de la littérature française. (Paris: Classiques Hachette, 1953) p. 463
2. Ibid., 454
3. Castex et Surer, XVIII siècle. (Paris: Librairie Hachette, 1949). p. 137
4. Yves Le Hir, L'Originalité littéraire de Sainte-Beuve dans "Volupté". (Paris: Société d'Édition d'Enseignement supérieur, 1953). p. 52
5. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 1
6. Ibid., II, 1
7. Ibid., II, 3
8. Ibid., II, 2
9. Emil Abry et al., Histoire illustrée de la littérature française. (Paris: Didier, 1942). p. 401
10. Choderlos de Laclos, Les Liaisons dangereuses. (Paris: Stendhal et Compagnie, MCMXXXII). I, x.
11. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 139

12. Laclos, op. cit., I, 72
13. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. III, 35
14. Laclos, op. cit. II, 98
15. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 118
16. Laclos, op. cit. I, 81
17. Ibid., I, 1
18. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. II, 3
19. Laclos, op. cit. I, 10
20. Emil Dard, Le Général Choderlos de Laclos. (Paris: Librairie Académique Perrin, 1936). p. viii
21. Lanson, op. cit., p. 459
22. Laclos, op. cit., I, 20
23. Ibid., II, 96
24. Ibid., I, 26
25. Ibid., I, 24
26. Laclos, op. cit., I, 32
27. Dard, op. cit., p. 34
28. Laclos, op. cit., I, 166
29. Ibid., I, 198
30. Ibid., II, 129
31. Ibid., II, 159
32. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 338
33. Ibid., IV, 327
34. Dard, op. cit. p. 102
35. Laclos, op. cit., II, 306
36. Ibid., II, 223
37. Ibid., II, 227

38. Laclos, op. cit. II, 229
39. Ibid., II, 267
40. Rousseau, Les Confessions. II, 205
41. Ibid., II, 201
42. Laclos, op. cit., I, viii
43. Dard, op. cit., p. 110
44. Ibid., p. 44
45. Ibid., p. 45
46. Ibid., p. 46
47. Ibid., p. 50
48. Dard, op. cit., p. 42
49. Ibid., p. 44
50. Rousseau, La Nouvelle Héloïse. IV, 172
51. Harold Nicholson, Sainte-Beuve. (New York: Doubleday and Company, Inc., 1956). p. 103
52. Sainte-Beuve, Correspondance Générale. (Paris: Librairie Stock, 1936). II, 218
53. Ibid., II, 346
54. Benoit-Levy, Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo. (Paris: Les Presses Universitaires de France, 1926). p. 256
55. Charles-François de Sainte-Beuve, Volupté. (Genève: Editions du milieu du monde, sans date) p. 8
56. Benoit-Levy, op. cit., p. 257
57. Rousseau, Les Confessions. II, 214
58. Benoit-Levy, op. cit., p. 257
59. Loc. cit.
60. Sainte-Beuve, Volupté. p. 8
61. Sainte-Beuve, Portraits littéraires, "Pensées". (Paris: Librairie Garnier Frères, 1924). III, 541
62. Abry, op. cit., p. 551



63. Sainte-Beuve, Volupté, p. 364
64. Ibid., p. 120
65. Ibid., p. 312
66. Ibid., p. 348
67. Ibid., p. 333
68. Ibid., p. 351
69. Ibid., p. 401
70. Ibid., p. 359
71. Ibid., p. 429
72. Ibid., p. 430
73. Le Hir, op. cit., p. 7
74. Lanson, op. cit., p. 620
75. Berthelot, op. cit., "Sainte-Beuve", V. XXIX, p. 129
76. Ibid., p. 128
77. Sainte-Beuve, Nouveaux Lundis, "Chateaubriand".  
(Paris: Calman Levy, Editeur, 1892.) III, p. 14
78. Jean-Jacques Rousseau, Les Confessions. II, 184
79. Bishop, Morris, A Survey of French Literature.  
(New York: Harcourt, Brace and Company, 1955). p. 178
80. Sainte-Beuve, Nouveaux Lundis, p. 15
81. Deutsch, op. cit., I, viii
82. Ibid., I, 139
83. Ibid., I, 75
84. Ibid., I, 186
85. Ibid., I, 211
86. Ibid., I, 212
87. Ibid., I, 210
88. Ibid., I, 356

89. Ibid., I, xi

90. Berthelot, op. cit., "Psychologie--Methode",  
XXVII, 898

91. Deutsch, op. cit., I, 138

92. Rousseau, Oeuvres, "Rousseau, Juge de Jean-Jacques",  
IX, p. 325

## BIBLIOGRAPHIE

## B I B L I O G R A P H I E

- Abry, Emile, et al., Histoire illustrée de la littérature française. Paris: Didier, 1942.
- Augé, Paul (Ed.), Larousse Encyclopédie du XX siècle. 6 vols. Paris: Librairie Larousse, 1928
- Baldwin, James Mark, History of Psychology. 2 vols. New York: G. P. Putnam's Sons, 1913.
- Balzac, Honoré de, La Comédie Humaine. 33 vols. Paris: Louis Conard, MDCCCXII.
- Balzac, Honoré de, Le Père Goriot. New York: Charles Scribner's Sons, 1956.
- Beauvoir, Simone de, Le Deuxième sexe. 2 vols. Paris: Gallimard, 1949.
- Benoit-Levy, E. Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo. Paris: Les Presses universitaires de France, 1926.
- Bergson, Henri, La Pensée et le mouvant. Genève, Editions Albert Skira, 1946.
- Berthelot, André (ed.), La Grande Encyclopédie, 31 vols. Paris: Société Anonyme de la Grande Encyclopédie, sans date.
- Bishop, Morris, A Survey of French Literature. 2 vols. New York, Harcourt, Brace and Company, 1955.
- Boring, Edwin G., A History of Experimental Psychology. New York: The Century Company, 1929.
- Boswell, James, The Life of Samuel Johnson. 2 vols. London: J. M. Dent and Sons, Ltd., 1931.
- Brett, George Sidney, A History of Psychology. 2 vols. London: George Allen and Unwin, Ltd., 1921
- Byron, George Gordon Lord, The Poetical Works of. London: Oxford University Press, 1946.
- Carr, Geraldine, Condillac's Treatise on the Sensations. Los Angeles: University of Southern California, 1930.
- Castex et Surer, XVII siècle. Paris: Librairie Hachette, 1947.
- Castex et Surer, XVIII siècle. Paris: Librairie Hachette, 1949.

- Claparède, Edouard, Psychologie de l'enfant. Genève: Librairie Kiendig, 1916.
- Condillac, Etienne Bonnot de, Oeuvres complètes. 31 vols. Paris: Chez Dufart, 1803.
- Dard, Emile, Le Général Choderlos de Laclos. Paris: Librairie Académique Perrin, 1936.
- Dessoir, Max, Outline of the History of Psychology. New York: The Macmillan Company, 1912.
- Deutsch, Hélène, The Psychology of Women. 2 vols. New York: Grune and Stratton, 1945.
- Diderot, Denis, Jacques le Fataliste et son maître. Porrentruy, Portes de France, MCMXXXV.
- Donnay, Maurice, et al., La Femme et sa mission. Paris: Librairie Plon, 1941.
- Electric and Musical Industries, Limited, Pamphlet. New York: Angel Record Company, 1957.
- Fellows-Torrey, The Age of Enlightenment. New York: Appleton-Century-Crofts, Inc., 1942.
- Flaubert, Madame Bovary. Paris: Editions Garnier Frères, 1955.
- Goncourt, Edmond et Jules de, La Femme au dix-huitième siècle. Paris: G. Charpentier et Cie., 1887.
- Green, F. C., Jean-Jacques Rousseau. Cambridge: University Press, 1955.
- Heidbreder, Edna, Seven Psychologies. New York: The Century Company, 1933.
- Hulin, Wilbur S., A Short History of Psychology. New York: Henry Holt and Company, 1934.
- Janet, Paul, Les Passions et les caractères dans la littérature du XVII siècle. Paris: Calman Lévy, Editeur, 1888.
- Jourdain, Margaret, Diderot's Early Philosophical Works. Chicago: The Open Court Publishing Company, 1916.
- Klemm, Otto, A History of Psychology. New York: Charles Scribner's Sons, 1914.
- Kohler, Pierre, Histoire de la littérature française. 2 vols. Lausanne: Librairie Payot, 1948.

- Laclos, Choderlos de, Les Liaisons dangereuses. 2 vols.  
Paris: Stendhal et Compagnie, MCMXXXII.
- La Fayette, Madame de, La Princesse de Clèves. Cambridge:  
University Press, 1925.
- Lanson, Tuffrau, Histoire de la littérature française.  
Paris: Librairie Hachette, 1953.
- Le Hir, Yves, L'Originalité littéraire de Sainte-Beuve  
dans Volupté. Paris: Société d'Édition d'Enseigne-  
ment supérieur, 1953.
- Leibniz, Gottfried W., Sur l'entendement humain. 2 vols.  
Paris: Charpentier, Librairie Editeur, 1846
- Le Roy, Georges, La Psychologie de Condillac. Paris:  
Boivin et Cie., 1937.
- Liénart, Le Cardinal (Ed.), La Sainte Bible. Editions  
Siloé, 1955.
- Littre, Émile, Dictionnaire de la langue française.  
7 vols. Paris: Gillimard, Hachette, 1958.
- Lovelace, Richard, Poems. Oxford: Clarendon Press, 1930
- Mérimée, Prosper, La Chronique du règne de Charles IX.  
Paris: Calmann Lévy, 1927.
- Müller-Freienfels, Richard, The Evolution of Modern  
Psychology. New Haven: Yale University Press, 1935
- Musset, Alfred de, Oeuvres Complètes. 10 vols. Paris:  
Garnier Frères, sans date.
- Nicholson, Harold, Sainte-Beuve. New York: Doubleday  
and Company, Inc., 1956.
- Pillsbury, W. B., The History of Psychology. New York:  
W. W. Norton and Company, 1924.
- Prévost, l'Abbé de, Manon Lescaut. London: J. M. Dent  
and Sons, Ltd., 1951.
- Prévost, L'Abbé de, Histoire du Chevalier des Grieux et  
de Manon Lescaut. New York: Charles Scribner's  
Sons, 1958.
- Racine, Britannicus. Paris: Librairie Larousse, 1957.
- Reeves, Joan Wynn, Body and Mind in Western Thought.  
Glasgow: The University Press, 1958.

- Ribot, Théodule, L'Imagination créatrice. Paris: Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie., 1900
- Rousseau, Jean-Jacques, La Nouvelle Héloïse, 4 vols. Paris: Librairie Hachette, 1925.
- Rousseau, Jean-Jacques, Les Confessions. 3 vols. Paris: Ed. Mignot, sans date.
- Rousseau, Jean-Jacques, Oeuvres. 13 vols. Paris: Librairie Hachette et Cie., 1911
- Sainte-Beuve, Charles-François de, Correspondance Générale. 8 vols. Paris: Librairie Stock, 1936.
- Sainte-Beuve, Charles-François de, Nouveaux Lundis. 13 vols. Paris: Calman Levy, Editeur, 1892.
- Sainte-Beuve, Charles-François de, Portraits littéraires. 3 vols. Paris: Librairie Garnier Frères, 1924.
- Sainte-Beuve, Charles-François de, Volupté. Genève: Editions du milieu du monde, sans date.
- Schinz, Seventeenth Century Readings. New York: Henry Holt and Company, 1954.
- Schinz, Nineteenth Century French Readings. New York: Henry Holt and Company, 1954.
- Shakespeare, William, King Lear. New York: Harper and Brothers, 1899.
- Stendhal, Racine et Shakspeare. Paris: Librairie Ancienne Honoré Champion, 1925.
- Stendhal, Le Rouge et noir. New York: Charles Scribner's Sons, 1931.
- Vigny, Alfred de, Chatterton. Paris: Librairie Larousse, 1955.
- Vigny, Alfred de, Poésies complètes. Paris: Editions Garnier Frères, 1955.
- Warner, Charles Dudley, Library of the World's Best Literature. 46 vols. New York: J. A. Hill and Company, 1896.
- Zola, Emile, L'Assomoir. Paris: Librairie Larousse, 1953.

## A P P E N D I C E



(from: Cleparède, Dr. Edouard, Psychologie de l'Enfant.  
(Genève: Librairie Kiendig, 1916)--dernière page.

INSTITUT J.-J. ROUSSEAU  
Genève  
(Discat a Puero Magister)

L'Institut J.-J. Rousseau (Ecole des Sciences de l'Education) a pour but d'orienter les personnes se destinant aux carrières pédagogiques sur l'ensemble des disciplines touchant à l'éducation. Il vise notamment à les initier aux méthodes scientifiques propres à faire progresser la psychologie de l'enfant et la didactique.

Depuis sa fondation en 1912, il a préparé des directeurs et directrices d'école (écoles secondaires, écoles primaires, écoles nouvelles), des assistants de laboratoires pédologiques (psychologie et pédagogie expérimentales), des directrices de jardins d'enfants (maisons des petits, Kindergarten, etc.) Pour ces dernières l'Institut a organisé un ensemble complet de cours théoriques et pratiques avec stage à la Maison des Petits.

Consultations médico-pédagogiques.

L'Intermédiaire des Educateurs (10 fois par an; Suisse: 3 fr. Etranger: 3 fr. 50) et la Collection d'actualités pédagogiques servent d'organes à l'Institut.

La Maison des Petits de l'Institut J.-J. Rousseau, reçoit garçonnets et fillettes dès l'âge de 3 ans. Plein air; jardinage, travaux manuels, etc.

Pour programmes et renseignements, s'adresser au Directeur de l'Institut J.-J. Rousseau, Genève.

\*\*\*\*\*

(from rare book room of William Marsh Rice University,  
Library index card \*AE 25 E53)

Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Arts et des  
Métiers, par une société de Gens de Lettres. Mis en  
ordre et publié par M. \* \* \* \*

Tantum feries juncturaque pollet,

Tantum de medio sumptis accedit honoris! HORAT

(Tome treizième, p. 543)

POM \*\*REGG --A Neufchastel, chez Samuel Faulche et  
Compagnie, Librairies et Imprimeurs --M. DCCLXV

PSYCHOLOGIE (a) f.f.

(Métaphysique) partie de la Philosophie qui traite de  
l'ame humaine, qui en définit l'essence, et qui rend  
raison de ses opérations. On peut la diviser en Psy-  
chologie empirique, ou expérimentale, et Psychologie  
raisonnée. La première tire de l'expérience les prin-  
cipes, par lesquels elle explique ce qui se passe dans  
l'ame, et la Psychologie raisonnée, tirant de ces prin-  
cipes d'expérience une définition de l'ame, déduit,  
en suite de cette définition, les diverses facultés et  
opérations qui conviennent à l'ame.

C'est la double méthode à posteriori et à priori, dont  
l'accord produit la démonstration la plus exacte que  
l'on puisse prétendre. La Psychologie fournit des  
principes à diverses autres parties de la Philosophie,  
au droit naturel (b) à la Théologie naturelle  
(c), à la Philosophie pratique (d), et à la Logique (e).  
Rien de plus propre que l'étude de la Psychologie, pour  
remplir des plaisirs les plus vifs, un esprit qui aime  
les connoissances solides et utiles. C'est le plus grand  
bonheur dont l'homme soit susceptible ici bas, consistant  
dans la connoissance de la vérité, en tant qu'elle est  
liée avec la pratique de la vertu, on ne saurait y  
arriver sans une connoissance, préalable à l'ame, qui  
est appelée à acquérir ces connoissances, et à pratiquer  
ces vertus.

----

(A) psychologie, dans les cours ordinaires, la doctrine  
de l'ame n'est qu'une partie de la Pneumatologie ou  
doctrine des esprits, qui n'est elle même qu'une partie  
de la Métaphysique. Mais M. Wolff dans la disposition  
philosophique de son cours, a fait de la Psychologie  
une partie distincte de la Philosophie, à laquelle il  
a consacré deux volumes; l'un pour la Psychologie  
empyrique; l'autre pour la Psychologie raisonnée, et il  
a placé cette tractation immédiatement après la Cosmologie,  
parce qu'il en découle des principes pour presque toutes  
les autres parties, comme les notes suivantes le justifient.

(b) Au droit naturel. On démontre dans le droit naturel, quelles font les bonnes et les mauvaises actions. Or la raison de cette qualification des actions, ne peut se deduire que de la nature humaine, et en particulier des propriétés de l'ame. La connoissance de l'ame doit précéder l'étude du droit naturel.

(c) A la théologie naturelle. Nous ne pouvons arriver à la notion des attributs divins, qu'en dégageant la notion des propriétés de notre ame, de ses imperfections et de ses limitations. Il faut acquérir dans la Psychologie, des idées distinctes de ce qui convient à notre ame, pour en abstraire les principes généraux, qui déterminent ce qui convient à tous les esprits, et par conséquent à Dieu.

(d) A la Philosophique pratique. L'Etique ou La Morale a pour objet principal d'engager les hommes à pratiquer les vertus, et à fuir les vices, c'est-à-dire, de déterminer en général les appétits de l'ame d'une manière convenable. Qui ne voit donc que cette détermination des appétits demande qu'on se représente distinctement la substance dans laquelle ils résident?

(e) A la Logique. Quoique par des raisons particulieres, on ait conservé à la Logique le premier rang entre les parties de la Philosophie, elle ne laisse pas d'etre subordonnée à la Psychologie, en tant qu'elle lui emprunte des principes sans lesquels elle ne pourroit faire sentir la différence des idées, ni établir les regles du raisonnement qui sont fondées sur la nature et les opérations de l'ame.

\*\*\*\*\*

TABLE DES MATIERES

# TABLE DES MATIERES

## AVANT-PROPOS

Page

1. Le point de visée de cet exposé..... 1-4
2. Abélard et Héloïse--des implications  
psychologiques..... 4-7

## CHAPITRE I

1. La Place de Jean-Jacques Rousseau dans le  
développement général de la psychologie..... 8-13
2. L'Etat de l'étude psychologique  
en France au dix-huitième siècle..... 13-22
3. Des devanciers et contemporains littéraires  
de Rousseau dans le domaine de la psychologie....22-33
  - (a) Racine--Britannicus, 1669.....22-24
  - (b) Mme de La Fayette--La Princesse de Clèves,  
1678.....24-27
  - (c) L'Abbé Prévost--La véritable Histoire du  
Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut,  
1731.....27-30
  - (d) Denis Diderot--Histoire de Mme de  
La Pommeraye, 1773.....30-33
4. Jean-Jacques Rousseau et La Nouvelle Héloïse,  
1761.....33-41
  - (a) Racine et Rousseau.....33-35
  - (b) Mme de La Fayette et Rousseau.....35-36
  - (c) L'Abbé Prévost et Rousseau.....37-38
  - (d) Diderot et Rousseau.....38-39
  - (e) La Psychologie féminine et Rousseau.....39-41

## CHAPITRE II

1. La thèse déterministe de Rousseau.....42-51
2. Le côté négatif de Julie--les petites faiblesses..51-67
  - (a) Le besoin d'une confidente.....51-53
  - (b) La timidité.....54-55
  - (c) D'un naturel peureux.....55-
  - (d) L'orgueil démesuré.....55-56
  - (e) La superstition.....56-58
  - (f) Le manque d'estime de soi-même.....58-58 1/2
  - (g) La jalousie.....58 1/2-59
  - (h) L'enfant gâté.....59-60
  - (i) L'ennui.....60-61

(j) La Prêcheuse.....	61-
(k) L'honneur féminin.....	62-63
(l) Le chantage.....	63-64
(m) l'extrémiste.....	64-
(n) Le côté maladif.....	64-65
(o) L'entremetteuse.....	65-
(p) Le manque de délicatesse.....	65-67
3. Le côté négatif de Julie--les petits pas.....	67-72

### CHAPITRE III

1. La Noblesse des vues de Jean-Jacques Rousseau sur l'institution de mariage.....	73-82
2. Le côté positif de Julie.....	82-108
(a) Le côté filial.....	82-83
(b) Le côté religieux.....	83-85
(c) Le côté maternel.....	85-90
(d) La bonne ménagère.....	90-91
(e) La modestie.....	91-
(f) La pudeur.....	91-92
(g) Julie l'épouse.....	92-
(h) La fémininité.....	92-95
(i) La gaieté naturelle.....	95-
(j) Une âme sensible.....	95-100
(k) La candeur.....	100-101
(l) La reconnaissance.....	101-103
(m) Le courage.....	103-
(n) Un manque de snobbisme.....	103-104
(o) L'énergie morale.....	104-108

### CHAPITRE IV

Des imitateurs littéraires de Jean-Jacques Rousseau...	109-123
(a) Le Général Choderlos de Laclos-- <u>Les Liaisons</u> <u>dangereuses</u> (1782).....	109-118
(b) Sainte-Beuve-- <u>Volupté</u> (1834).....	119-123
CONCLUSION.....	124-125

### NOTES

<u>AVANT-PROPOS</u> .....	I
<u>CHAPITRE I</u> .....	I-VII
<u>CHAPITRE II</u> .....	VII-XII
<u>CHAPITRE III</u> .....	XII-XVIII
<u>CHAPITRE IV</u> .....	XVIII-XXII
<u>BIBLIOGRAPHIE</u> .....	XXII-XXVI
<u>APPENDICE</u> .....	"A"
<u>APPENDICE</u> .....	"B"